NAGUIB MAHFOUZ
SON EXCELLENCE

BABEL

ROMAN TRADUIT DE L'ARABE (ÉGYPTE) PAR RANIA SAMARA

NAGUIB MAHFOUZ

SON EXCELLENCE

roman traduit de l'arabe (Egypte)
par Rania Samara

BABEL

Autres livres à télécharger sur le site
https://abbassa.wordpress.com

Titre original :
Hadrat al-mouhtaram
Editeur original :
Maktabat Misr, Le Caire
Publié avec l'accord de The American University in Cairo Press
© Naguib Mahfouz, 1974

© ACTES SUD, 2006
pour la traduction française
ISBN 978-2-7427-7406-7

1

La porte s'ouvrit sur une pièce immense, infinie. Tout un univers riche en significations et en stimulations sollicita d'un coup son attention. C'était le contraire du lieu circonscrit et clos auquel il s'attendait. Il eut l'intime conviction que cet univers happait les arrivants et les désagrégeait. Son esprit s'embrasa. Il en perdit d'abord sa faculté de concentration au point d'oublier de regarder ce qu'il avait prévu d'observer : le sol, les murs et le plafond, il en oublia même le dieu tapi derrière le somptueux bureau. Il fut frappé par une décharge électrique, évocatrice, créatrice, qui lui planta au cœur une folle allégresse. A l'instant même, une force impérieuse l'appela à se prosterner et à offrir un sacrifice, mais il préféra se rallier à ses compagnons, adoptant une attitude de piété, d'obéissance et de soumission. Il était conscient qu'il lui fallait, tel un nouveau-né, verser beaucoup de larmes avant de pouvoir imposer sa volonté. Ne pouvant maîtriser une irrésistible envie, il jeta un regard rapide au dieu assis derrière le bureau avant de baisser les yeux dans une attitude de profond recueillement.

Précédant le petit cortège, Hamza Souèfi, le directeur de l'Administration centrale, s'adressa au directeur général :

— Ce sont les nouveaux fonctionnaires, Excellence…

Le regard du directeur général balaya les visages, y compris le sien. Il pensa qu'il venait d'entrer dans l'histoire de la fonction publique et qu'il lui était donné de comparaître devant la Suprême Présence. Il eut l'impression d'entendre un extraordinaire murmure qu'il était peut-être le seul à entendre et qui devait être la voix même du Destin. Lorsque l'examen des visages fut achevé, Son Excellence ouvrit la bouche. Il parlait lentement, calmement, avec une voix basse et neutre. Il demanda :

— Ils ont tous le baccalauréat ?

Hamza Souèfi répondit :

— Deux parmi eux viennent de l'école préparatoire de commerce.

Son Excellence dit avec une intonation engageante :

— Le monde progresse. Tout change. Le baccalauréat remplace aujourd'hui le certificat d'études primaires.

Les cœurs s'apaisèrent, un surcroît de recueillement vint s'ajouter à la béatitude qui les enveloppait.

Il laissa tomber :

— Accomplissez votre devoir avec application et intégrité.

Il s'absorba quelques instants dans l'examen de la liste des noms qu'il avait sous les yeux avant de demander à l'improviste :

— Lequel parmi vous est Othmân Bayyoumi ?

Son cœur se mit à battre fortement. L'intonation que prit le directeur en prononçant son nom lui causa une violente émotion. Il fit un pas en avant et murmura, les yeux baissés :

— C'est moi, Votre Excellence.

— Vous avez obtenu une excellente mention au baccalauréat, pourquoi n'avez-vous pas poursuivi vos études ?

Troublé, Othmân se tut, ne sachant que répondre, bien que la réponse ait été constamment présente dans son esprit. Le directeur de l'Administration centrale répondit à sa place comme pour l'excuser :

— Ce sont peut-être les circonstances, Excellence !

Il entendit encore une fois le même murmure. C'était la voix du destin. Et, pour la première fois, il eut l'impression qu'une certaine couleur bleue teintait l'atmosphère, qu'une étrange et bonne senteur se diffusait dans l'air. Il ne fut pas blessé que l'on eût signalé ainsi "les circonstances" qui l'entravaient, après que sa personne eut été bénie par la bienveillance de Son Excellence. Il se dit qu'il pourrait se

battre tout seul contre une armée entière et la vaincre. Effectivement, il s'élevait, s'élevait, sa tête se perdait dans les nuages. Il était saoul, enivré au plus haut point. De son côté, Son Excellence tapota le bord du bureau et déclara la fin de l'entretien :

— Merci. Au revoir.

En quittant le lieu, il récita pour lui-même le verset du Trône.

2

Je brûle, Seigneur !

Le feu s'était emparé de son âme. Par la grâce d'un seul regard évocateur, l'univers lui apparut comme un faisceau de lumière éclatante qu'il serra frénétiquement sur son cœur. Il avait toujours rêvé, désiré, voulu, mais cette fois il s'embrasait et, à la lumière de ce feu sacré, il avait entrevu le sens de la vie. Sur terre, on décida de l'affecter aux archives. Il n'accorda aucune espèce d'importance à ses débuts, la vie elle-même ne commence-t-elle pas par une cellule unique, sinon moins ? En battant des ailes, il dévala les marches pour entrer dans ses nouvelles fonctions. Il se fraya un chemin au sous-sol du ministère et fut accueilli par la pénombre et par l'odeur du vieux papier. A hauteur des yeux, il vit la chaussée à travers une lucarne grillagée. Le hall s'étendait devant lui, bordé des deux côtés par les armoires métalliques de la marque Shannon, accolées les unes aux autres, tandis qu'une longue rangée d'autres armoires divisait le hall en son milieu et sur toute sa longueur. Les bureaux des employés remplissaient les vides entre les armoires. Il s'engagea derrière un ancien fonctionnaire vers le bureau du directeur des archives qui ressemblait à une niche, une sorte de mihrab, au fond du hall. Il n'était pas encore réveillé de la magie du souffle sacré qui l'avait effleuré et la plongée dans le sous-sol ne réussit pas à l'en sortir non plus. Etourdi, ébahi, ému, il avançait derrière son collègue en se disant : "L'Infini est la visée suprême de l'homme."

Le fonctionnaire le présenta au directeur :

— Othmân effendi Bayyoumi, le nouveau fonctionnaire.

Il lui présenta ensuite le directeur :

— Notre directeur, Saafân effendi Basyouni…

Il reconnut dans les traits du visage du directeur une certaine parenté, à croire qu'il était né dans son propre quartier. Il aima tout de suite les os saillants de ses pommettes, sa peau tannée et tendue et ses cheveux blancs en broussaille. Il aima encore plus son regard bienveillant et familier qui reflétait la fatuité de sa charge. L'homme sourit, révélant ce qu'il y avait de plus laid chez lui : ses dents noires et gâtées.

— Je souhaite la bienvenue à notre nouveau fonctionnaire ! Asseyez-vous…

Il feuilleta quelques instants les duplicatas de ses papiers de nomination avant de reprendre :

— Soyez le bienvenu… La vie peut se résumer à deux mots : l'accueil et l'adieu…

Othmân compléta en lui-même : "… Et pourtant, elle est infinie !" Une légère odeur lui parvint aux narines, une odeur inconnue, prometteuse, il se dit que la vie était infinie, oui, mais qu'elle avait besoin aussi d'une volonté infinie. Le directeur lui désigna un bureau libre, dont le revêtement de cuir avait perdu sa couleur d'origine, tant il était usé et taché d'encre.

— Votre bureau. Examinez bien la chaise, car le plus petit clou est capable de déchirer un costume neuf.

— Mon costume est assez vieux. Dieu merci.

L'homme poursuivit sa mise en garde :

— Récitez la sourate de l'impénétrable quand vous ouvrez l'une de ces armoires de classeurs Shannon, car avant le dernier Baïram un serpent long d'au moins un mètre nous a fait la surprise de sortir de l'une d'elles.

Il se mit à rire et finit par tousser. Il se reprit :

— Mais il n'était pas venimeux.

Othmân demanda avec inquiétude :

— Et comment distinguer entre un serpent venimeux et un autre qui ne l'est pas ?

— Adressez-vous au planton des archives, il est originaire d'Abou Rouach, la ville des serpents par excellence.

Othmân oublia cet épisode et le rangea sous la rubrique de l'humour. Il se reprochait de ne pas avoir examiné soigneusement le bureau de Son Excellence, le directeur général. Comment ne s'était-il pas rempli les yeux de ses traits et de sa personne ? Comment n'avait-il pas essayé de pénétrer le secret du charme grâce auquel il subjuguait ses subordonnés et les faisait obéir au doigt et à l'œil ? C'était en cela que résidait toute la beauté du pouvoir. C'était là que se nichait l'un des grands secrets de l'univers. D'innombrables secrets divins se trouvaient sur terre, à la portée de celui qui possédait la clairvoyance. De l'accueil à l'adieu, le temps est très court, mais tout aussi infini. Malheur à celui qui oublie cette vérité. Il y avait des gens immobiles, pareils à Saafân effendi Basyouni, ce malheureux bonhomme avait fait son leitmotiv d'une maxime, mais n'en avait tiré aucun enseignement. Il en était de même de son père, le vieux Bayyoumi. Par contre, il en allait tout autrement de ceux qui avaient été touchés par le feu sacré ; une belle route commençait à l'échelon huit et se terminait, scintillante, chez Son Excellence, le directeur général. C'était cela le modèle que devaient suivre les enfants du peuple, ils ne devaient pas avoir d'autre ambition. C'était cela le point le plus élevé, l'honneur suprême où se manifestait la miséricorde divine. Huitième… Septième… Sixième… Cinquième… Quatrième… Troisième… Deuxième… Premier… Directeur général. Le miracle s'accomplissait en trente-deux années, ou peut-être un peu plus. Innombrables étaient ceux qui tombaient en cours de route ! Le système solaire ne s'appliquait pas aux humains, surtout aux fonctionnaires parmi eux. Le temps se réfugiait dans ses bras avec la douceur d'un enfant sans qu'il puisse néanmoins présager de l'avenir. Il brûlait, voilà tout. Il eut l'impression que les étoiles étaient éclairées grâce au feu qui brûlait dans sa poitrine. Seul le Créateur possède le pouvoir de sonder les mystères que nous sommes !

Saafân effendi Basyouni lui dit :

— Vous débuterez au département du courrier entrant, c'est le plus facile.

Il poursuivit en riant :

— Un préposé aux archives doit enlever sa veste ou porter des manchettes de lustrine pour se protéger de la poussière et des agrafes.

Tout cela n'était rien, mais la vraie difficulté était de savoir comment apprivoiser le Temps.

3

Dans son logis – une pièce unique et ses dépendances –, il pouvait réfléchir à loisir. Il gardait toujours les sens en alerte et la conscience à fleur de peau afin de pouvoir se munir de toutes les armes nécessaires. De sa petite fenêtre, il voyait la rue Al-Hussein – sa patrie réelle – comme le prolongement de son âme et de son cœur. C'était une rue longue, à pente raide, célèbre pour son relais de carrioles et son abreuvoir pour les ânes. La maison où il était né et où il avait grandi avait été démolie. A son emplacement, une petite place pour les carrioles avait été aménagée. Parmi ceux qui étaient nés dans le quartier, il y en avait peu à l'avoir quitté définitivement, si ce n'était pour le cimetière. Ils partaient travailler un peu partout, dans les banlieues de Mbayda, de Darrassa, à la Sikka Guidida ou plus loin encore, mais ils rentraient toujours en fin de journée. L'une des qualités spécifiques de la rue était qu'elle ne connaissait ni le chuchotement ni la confidence, les voix y étaient très élevées, tendues. L'une de ces voix était forte, rauque, elle n'avait pas été altérée par l'âge : c'était celle d'Oum Hosni, la propriétaire de la maison.

Elle avait été l'amie et la conseillère de sa mère, son alliée de toujours. Toutes les deux étaient mariées à des cochers, elles travaillaient sans relâche, peinaient avec la patience et la persévérance des fourmis pour gagner quelques sous, pour épauler leurs époux dans leurs charges familiales. Elles avaient été tour à tour entremetteuses, coiffeuses, marieuses, lingères ou autre. Sa mère était morte sous le harnais, alors qu'Oum Hosni continuait à travailler avec entrain. Elle avait eu de la chance et avait réussi à amasser un petit pécule avec lequel elle s'était fait construire une maison de trois étages : un entrepôt pour le bois de menuiserie au rez-de-chaussée et deux appartements. Elle occupait l'un d'eux et Othmân l'autre. Son fils, Hosni, n'avait laissé derrière lui que son nom, tandis que sa personne avait été emportée par temps de guerre et de malheur et s'était fixée dans une lointaine contrée.

Les rêves d'éternité étaient harassants, qui était-il hier, qui sera-t-il demain ? Quelqu'un comme lui était susceptible de ne jamais connaître l'impossible. Ne ferait-il pas mieux de se laisser emporter par le courant ? N'avait-il pas le droit de rêver ? Ses rêves lui étaient aussi familiers que le matelas, le fauteuil, le cageot et la carpette. Il s'était familiarisé avec les sons aigus et traînants qui jaillissaient de son gosier et dont les échos étaient répercutés par les vieux murs ténébreux.

Qu'était-il hier ? Son père voulait qu'il devienne cocher, comme lui, mais le maître de l'école coranique lui avait dit :

— Remets-t'en à Dieu, mon vieux, et envoie le gosse à l'école primaire.

Stupéfait, le père Bayyoumi demanda :

— N'a-t-il pas assez appris du Coran pour savoir faire ses prières ?

Le maître répondit :

— Le gosse est intelligent et réfléchi, un jour, tu le verras peut-être fonctionnaire d'Etat.

Incrédule, Bayyoumi éclata de rire. Le cheikh reprit :

— Vois d'abord les écoles des fondations pieuses, on le prendra gratuitement peut-être.

Le père Bayyoumi hésita longuement avant que le miracle ne s'accomplisse. A l'école, Othmân avait réussi brillamment et avait obtenu son certificat d'études. Il s'était distingué des va-nu-pieds, ses compagnons du quartier. Il fut ainsi convaincu que Dieu bénissait ses pas et lui ouvrait les portes de l'infini. Il était entré à l'école secondaire, obtenant tant de succès que personne dans le quartier Al-Hussein n'arriva à y croire. Alors qu'il était dans sa deuxième année du secondaire, le père Bayyoumi tomba gravement malade et regretta le mal qu'il "fit" à son fils. Sur son lit de mort, il lui dit, triste et désolé :

— Je m'en vais alors que tu n'es qu'un jeune écolier sans défense. Qui conduira la carriole, qui s'occupera de la maison ?

Sa mère se démenait dans toutes sortes de travaux dans l'espoir que son fils devienne un grand parmi les grands. Dieu n'est-Il pas tout-puissant ? Si sa mère n'était pas morte subitement, Othmân aurait poursuivi ses études supérieures. Il en fut d'autant plus malheureux, qu'il était parfaitement conscient de ses ambitions et de ses rêves sacrés. La mémoire de ses parents lui était tout aussi sacrée et il se rendait sur leur tombe à chaque fête. C'était l'une de ces tombes offertes par la charité publique, perdue parmi tant d'autres. Il était seul au monde, pareil à une branche coupée de son arbre. Son frère aîné, le policier, avait été tué lors d'une émeute, sa sœur était morte de la typhoïde à l'hôpital, et son autre frère était en prison. Il se rappelait sa famille, regrettait ses parents et se sentait malheureux. Il considérait ces événements comme un drame suprême, les envisageait avec respect et retenue. C'était la raison pour laquelle il ressentait une confiance illimitée en lui-même tout en s'en remettant à Dieu comme ultime recours. C'était aussi la raison pour laquelle il accomplissait toutes ses obligations religieuses, surtout la prière du vendredi à la mosquée d'Al-Hussein. A la façon des gens du quartier, il ne distinguait pas entre le spirituel et le temporel, chacun devant servir l'autre. Un joyau étincelant, comme le titre de directeur général, ne constituait qu'une échelle sacrée sur le chemin de la Foi. Et comme il vivait parmi ses congénères avec une conscience éveillée, il avait capté les significations et les mots qui l'intéressaient, avant d'élaborer un plan d'avenir qu'il se plut à consigner soigneusement comme un règlement intérieur afin de se le remémorer chaque matin avant de partir au bureau :

Principes pour l'exercice de la fonction et pour la vie :

1. Accomplir mon devoir avec application et honnêteté.
2. Etudier le mémorandum financier comme s'il s'agissait d'un livre sacré.
3. Progresser dans les études en vue d'obtenir le diplôme supérieur en m'inscrivant comme étudiant libre.
4. Maîtriser les langues anglaise et française, en plus de l'arabe.
5. Acquérir une culture générale ainsi que toute culture utile au fonctionnaire.
6. Afficher discrètement ma foi, ma conduite et mon assiduité au travail.
7. Gagner la confiance et l'amitié de mes supérieurs.
8. Profiter des bonnes occasions tout en préservant ma dignité : par exemple, offrir mes services à une personne de qualité, nouer une amitié utile, conclure un mariage réussi qui m'ouvrirait la voie de la promotion.

Il lui arrivait de se regarder dans un petit miroir, accroché à un clou entre la fenêtre et la patère, pour scruter son apparence physique et se rassurer à ce sujet. Son apparence ne serait pas un obstacle sur sa route, il avait une bonne constitution physique comme les jeunes gens de son quartier, son visage brun, allongé, au large front, était toujours rasé de près. Son physique lui permettrait d'occuper n'importe quel poste, si élevé soit-il.

Puisant en lui-même énergie et soutien, il se dit : "C'est un bon début, mais la route est encore longue !"

4

L'heure du rendez-vous à la lisière du désert était tout aussi sacrée. Le cœur ardent, il courait à sa rencontre avec la gaieté de celui qui aspirait à se délester quelque peu de la pesanteur contraignante des jours. Et là-bas, à l'orée du désert, où se trouvait l'ancienne fontaine publique abandonnée, sur la marche la plus basse, ils s'asseyaient côte à côte, lovés dans l'immensité du crépuscule. Sous leurs regards, le désert s'étendait jusqu'au pied de la montagne, le silence chantait son refrain inconnu. La couleur mate de sa peau ressemblait à la couleur tendue du soir. Elle avait hérité le teint de sa mère originaire du Nord du pays et de son père nubien, mort alors qu'elle n'avait que six ans. Leur camaraderie dans le quartier remontait à un passé lointain et se confondait avec la source même de la vie. Ses grands et beaux yeux, son corps menu et impétueux éveillaient en lui l'ardeur et l'adoration. Elle était la compagne de son enfance dans la rue et sur la terrasse, sa camarade à l'école coranique et, bien qu'elle n'eût que seize ans, on la tenait pour une parfaite maîtresse de maison, car elle secondait sa mère dans ses tâches ménagères après le mariage de ses sept sœurs.

Saïda sourit. Elle avait toujours le visage souriant, les yeux rayonnants et les membres continuellement animés de mouvements gracieux et vifs. Ses cheveux rêches et frisés dansaient dans la brise qui descendait de la montagne. Après avoir laissé s'écouler quelques instants de silence torturé, elle dit :

— Ma mère s'est réjouie de ton entrée dans la fonction publique.

Il la taquina :

— Et toi ?

Son sourire s'élargit, mais elle ne répliqua point. Il la prit dans ses bras et, de ses lèvres minces, il baisa ses lèvres pulpeuses. Ils ne parlaient jamais d'amour tout en l'exprimant à chaque rencontre par des étreintes et des baisers. Elle comblait chez lui un manque de vie simple et joyeuse, il l'aimait avec sa raison aussi, car il appréciait ses qualités et sa loyauté et devinait instinctivement qu'elle était capable de le rendre heureux.

— Te voilà fonctionnaire…

Sa voix laissait transparaître de l'admiration, il l'embrassa encore une fois :

— Personne de notre rue n'a accédé à cet honneur auparavant.

Ses condisciples faisaient toutes sortes de métiers. Lorsqu'il passait, ils le lorgnaient avec admiration et quelquefois avec envie. Comme il aurait été heureux s'il n'était pas conscient du long et rude chemin qui lui restait à parcourir !

— Tu es l'unique effendi, l'unique monsieur du quartier !

Il répliqua posément :

— Cela n'a aucune valeur hors du quartier.

— Dehors ne compte pas et notre rue est celle des carrioles quand même !

Il l'embrassa pour la troisième fois et lui dit :

— Ne parle des carrioles qu'avec respect.

— Tu as raison. Tu es vraiment un noble cœur !

Le père de Saïda avait été arrêté au cours de la même émeute que son propre frère, il lut emprisonné et mourut peu après. Or ces événements représentaient des moments de gloire dont s'enorgueillissaient les gens du quartier. Mais Saïda tournait autour d'un point unique, elle avait un objectif précis qu'il ne pouvait pas faire semblant d'ignorer. Elle demanda :

— Et après ?

Il savait qu'elle avait hâte d'entendre un mot qui lui ferait chaud au cœur, il se rendait compte aussi que son bonheur ne serait pas moins grand que le sien, sinon plus. Il aimait cette jeune fille et il en était

aimé, il ne pouvait pas s'en passer, mais il avait peur, il devait réfléchir mille fois, reconsidérer encore et encore sa condition de travail. Il lui fallait envisager la vie qui se tenait en face de lui, accueillante et rétissante à la fois.

— Qu'est-ce que tu veux dire, Saïda ?

Elle répondit, mutine :

— Rien, rien du tout !

— N'oublie pas que nous sommes très jeunes…

— Moi ?

Elle le dit avec une charmante protestation, faisant allusion à sa féminité incontestable.

Il la taquina de nouveau :

— Je parle de moi-même.

— Laisse pousser ta moustache, c'est ça qui te manque.

Il prit sa blague au sérieux et pensa que cela ne lui serait peut-être pas inutile dans son combat. En effet, qui pourrait imaginer un haut fonctionnaire sans moustache ?

Il reprit très calmement :

— Je dois continuer mes études, Saida.

— Qu'est-ce qui te manque encore ?

— Un diplôme supérieur.

— Pour quoi faire ?

— Cela m'aiderait énormément pour monter d'un échelon.

— Est-ce qu'il te faudrait beaucoup de temps ?

— Quatre ans au moins.

Avec une profonde peine, il décela de la déception dans son regard, peut-être aussi un peu de colère !

— Qu'as-tu besoin de promotion ?

Il rit, posa un baiser sur ses cheveux et n'osa pas aller plus loin. L'odeur de ses cheveux lui rappela leurs jeux d'enfants et un coup qu'il reçut dans le dos, un jour qu'ils jouaient aux fiancés.

L'obscurité était descendue de la montagne et l'on entendait au loin une chanson.

— La promotion semble être plus importante que je ne l'imaginais.

Il prit sa main entre les siennes et marmonna :

— Je t'aimerai pour l'éternité.

Il était sincère et, à la mesure de sa sincérité, il était triste, désolé, irrité contre lui-même. Il se dit qu'il vivait une expérience prestigieuse mais harassante.

Devant la tombe de ses parents perdue parmi d'autres tombes, il lut la *Fâtiha* et ajouta :

— Que Dieu ait pitié de vos âmes !

Il leur témoigna ensuite sa gratitude en disant :

— Othmân est un fonctionnaire respectable qui fait ses premiers pas sur un chemin difficile, mais il est fermement déterminé à aller jusqu'au bout.

Il se pencha un peu plus et prononça avec ferveur :

— Tout le bien qui m'a été octroyé le fut grâce à Dieu et grâce à vous…

Un jeune aveugle s'approcha et récita quelques courtes sourates, il lui donna une piastre et, malgré la modicité du don, il fut agacé de devoir se défaire de ces quelques sous. Le garçon parti, il s'adressa de nouveau à ses parents :

— Je jure de vous aménager une nouvelle tombe, si le Seigneur m'accorde Son soutien pour réaliser mes espoirs.

Il n'avait aucune idée de ce qu'il advenait des cadavres au fil du temps, mais se figurait qu'il devait en rester quand même quelque chose. Le souvenir de Saïda lui traversa l'esprit à ce moment-là, son visage souriant vint s'interposer devant ses yeux et il eut l'impression qu'elle s'apprêtait à lui lancer une raillerie franche et malicieuse comme à son habitude. Il en eut le cœur serré et murmura :

— Seigneur, guide-moi dans le droit chemin. Tout ce que je fais m'est inspiré par Toi.

Othmân revit les derniers jours de son père. Réduit à l'impotence par l'âge et par la maladie, son unique distraction consistait à s'asseoir de longues heures sur une peau de mouton devant le porche de la maison. Ne voyant et n'entendant presque plus, il était acculé à méditer sur son invalidité et à gémir :

— Pitié. Seigneur ! Aie pitié de moi. Seigneur !

En son temps, il était l'un des hommes les plus costauds du quartier. Tout au long de sa vie, il avait compté sur la force de ses bras et de ses jambes. Il avait travaillé sans relâche, enduré la frugalité et la pauvreté, dilapidant pour presque rien sa force colossale. Une force dilapidée se nourrissant de rien, riant dans les épreuves sans cause ni raison. On le retrouva mort un soir, devant sa porte. La mort de sa mère fut encore plus stupéfiante. Un jour qu'elle était à sa lessive, elle se plia soudain en deux, puis se ramassa complètement sur elle-même et se mit à crier de douleur. Elle fut amenée en ambulance à l'hôpital Qasr al-Ayni où l'on décida de l'opérer de l'intestin grêle, elle rendit l'âme sur la table d'opération.

Sa famille était une cible facile de la mort. Quelque chose lui disait qu'il allait peut-être, à cause de cela, faire de vieux os. Toutes les morts étaient supportables comparées à celle de son frère, le policier. Un homme fort comme un chameau, tué par les cailloux lancés par des manifestants qui ne le connaissaient pas et qu'il ne connaissait pas non plus. Quelle mort horrible ! De son côté, il considérait ces événements en spectateur étranger et ne les comprenait absolument pas. Bien sûr, il avait beaucoup appris en lisant les livres d'histoire, il connaissait l'histoire depuis l'Antiquité jusqu'à la Première Guerre, il savait tout des révolutions, mais sans les approuver. Il avait beaucoup vu et entendu, mais s'était toujours tenu à l'écart. Aucune tendance politique ne l'avait attiré. Les combats des grands hommes d'Etat et de leurs partisans lui paraissaient si étranges. Sa vie durant, il avait subi la pauvreté et la faim, et cela lui avait interdit de laisser sa pensée vagabonder au loin. Il avait circonscrit son intérêt à son quartier. Aujourd'hui, il s'était fixé un objectif à la fois profane et religieux, tout à fait éloigné des événements bizarres qui se déroulaient au nom de la politique. Il se disait que la véritable vie de l'homme était sa vie privée, celle qui faisait battre son cœur et lui réclamait constamment des efforts et de la créativité. Cette vie était sacrée et entièrement dédiée au service de l'institution sacrée, nommée

gouvernement ou Etat. La vie incarnait la gloire de l'homme sur terre et incarnait ainsi le Verbe de l'Etre Suprême. Les devises des autres étaient différentes, diamétralement opposées aux siennes. Les autres n'étaient que des fous déguisés ! C'était pourquoi il se reprochait de ne pas s'être empli les yeux du bureau du directeur général et de sa précieuse personne qui, par-delà son paravent, gérait toute une administration parfaitement agencée, semblable au système des étoiles et à la sagesse des cieux.

Il poussa un profond soupir, lut la *Fatiha* une seconde fois et prit congé en disant :

— Intercède pour moi auprès de Dieu, père.

Il tourna autour de la tombe dont les deux stèles étaient tombées et dont les angles s'étaient fendillés et ajouta :

— Intercède pour moi auprès de Dieu, mère.

6

Les saisons se succédaient bizarrement, il les accompagnait tout en continuant à travailler avec application. L'hiver dans le quartier était une saison rigoureuse, mais incitait au labeur. Le printemps, avec son khamsin, était une malédiction, alors que l'été était un enfer et l'automne, un sourire mystérieux et dolent. Il poursuivait sa tâche avec une volonté de fer. Les ouvrages de droit s'amoncelaient sous le lit et sur le rebord de la fenêtre. Il dormait peu la nuit, tout à ses cogitations incessantes. Un simple succès ne le satisfaisant pas, il consacra les vendredis à la culture générale, digne des grands directeurs et de ceux qui étaient à leur service. Il s'intéressa tout particulièrement à la poésie, apprit de nombreux poèmes par cœur, tenta même d'en composer, mais échoua lamentablement. Il se disait que, depuis toujours, la poésie était le meilleur moyen pour se rapprocher des grands et pour briller dans les cérémonies officielles, c'était donc une perte énorme d'avoir échoué à cette besogne. Nonobstant, la poésie constituait la voie royale pour exceller dans les domaines de la prose et de la rhétorique qui n'étaient pas moins prestigieux pour la réussite espérée. L'éloquence était requise, son cœur le lui disait, autant que les langues étrangères, sinon plus. Tous ces savoirs étaient utiles, le temps viendra où leur valeur augmentera à la bourse des spéculations bureaucratiques, car le fonctionnaire ne vit pas seulement de rapports financiers. Oui, il devait se munir d'une part utile de tous les savoirs, parce qu'il pourrait en avoir besoin un jour, qui sait. Il se disait que sa vie était un courant ininterrompu qui avançait dans le canal de la lumière et de la connaissance, qui se ramifiait dans tous les domaines de la pensée, animée par une ferveur incommensurable pour le divin.

La détente de son âme, il la gagnait sur les marches de la source antique, dans les étreintes de l'amour fougueux, entre les bras de la belle et aimante jeune fille. Quoique sans aucun engagement, même oral, il lui était attaché comme à sa vie. Ah, si seulement la vie pouvait se satisfaire d'amour et de bonheur facile ! Saïda semblait anxieuse au point qu'un jour elle se départit de sa réserve habituelle, osa faire l'aveu de ses sentiments sincères en lui disant avec ferveur :

— Je n'ai pas de vie sans toi.

Ces paroles semblaient tièdes comparées à ce que ses lèvres pulpeuses lui offraient.

Un autre jour, elle lui avoua :

— Tu es tout pour moi. Tout ce qui est passé et tout ce qui est à venir.

Ses yeux ambrés diffusaient un message de fidélité, d'angoisse et de désirs. Dans l'étreinte où se mêlaient leurs souffles brûlants, elle dit en soupirant :

— Quelque chose nous manque.

— Rien ne manque à notre amour parfait ! répliqua-t-il.

Elle haussa les épaules comme pour protester, mais en faisant attention à ne pas le mettre dans une situation délicate. Il se rendit compte de la terrible frustration dont il souffrait. Aussi, il céda à l'invite d'un collègue et se dirigea avec lui vers la Ruelle de la prostitution autorisée. Comme tout homme originaire du quartier Al-Hussein, il n'eut pas besoin de beaucoup de témérité pour s'engager dans la Ruelle éclairée par deux lampadaires à gaz enveloppés d'une épaisse couche de poussière. L'obscurité presque totale était propice à éveiller les désirs. Il promena son regard inquisiteur jusqu'à ce qu'il eût enfin trouvé sa proie. Il termina son expédition par une longue séance de prières, implorant le pardon divin. C'était ce qu'il faisait chaque fois qu'il devait affronter ses intentions secrètes au sujet de Saïda. Car, en plus des soucis liés à son travail, il avait à faire face à des difficultés bien plus graves. Il terminait ses longues et harassantes nuits dans une sorte de fatigue extrême, il s'évanouissait et quelquefois ses paupières se mouillaient sans qu'il s'en rende compte.

Saafân Basyouni, le directeur du service des archives, l'observait avec admiration et appréhension à

la fois. D'une part, il appréciait sa persévérance, sa conduite, son caractère et, de l'autre, il se tenait sur ses gardes à cause du baccalauréat qui distinguait Othmân de tous ceux qui travaillaient aux archives et à cause de son attrait pour les études qui l'élèveraient un jour bien au-dessus de son propre certificat d'études à lui. Othmân s'était rendu compte de cette situation mais, préférant miser sur la bonté naturelle de son supérieur, il redoubla de gentillesse et de soumission, réussissant ainsi à gagner sa confiance totale. Une fois, son supérieur s'ouvrit à lui avec une rare franchise, lui confia ses pensées et alla même jusqu'à lui avouer ses penchants politiques. Il semblait si enthousiaste qu'Othmân hésita à se montrer neutre et impassible. Il répliqua de façon mystérieuse et circonspecte :

— Nous avons bu à la même source, ce n'est pas étonnant…

Othmân fut stupéfait de voir le vieux manifester une telle joie à ces mots. Etrange, cet intérêt du vieux pour ces sottises ! La passion manifestée par ses malheureux collègues lui semblait encore plus bizarre. Qu'est-ce qui, dans la politique, les attirait donc tant ? N'avaient-ils pas des préoccupations plus cruciales qui mériteraient mieux leur attention ? Il se dit avec quelque mépris que ces gens-là ne possédaient pas d'objectif précis, que leur Foi était superficielle, qu'ils ne réfléchissaient pas assez à la signification de la vie ni à la raison pour laquelle Dieu les avait créés, que leurs vies et leurs pensées se perdaient dans le divertissement et la casuistique, qu'ils dilapidaient leurs forces, qu'ils se laissaient bercer d'illusions et que le temps passait sans qu'ils se rendissent compte de leur ignorance…

7

Saafân Basyouni lui dit un jour après avoir reçu le courrier :

— Ce soir, je vous invite à une magnifique soirée chez moi.

Il s'étonna, se sentit gêné, mais il n'eut pas l'idée d'esquiver. L'autre poursuivit :

— Il y a une noce chez les voisins, nous dînerons d'une tête de veau et nous nous mettrons au balcon pour écouter les chants.

Il habitait au troisième étage d'une maison située à Atfet-al-Bahr, près de la porte Bâb al-Chi'riya. Il constata qu'il était le seul invité et fut enchanté du privilège que lui accordait son supérieur. Le dîner était délicieux, ils dégustèrent la cervelle, la langue, le foie, les intestins farcis, sans parler des radis, des cornichons, du melon. Il se remplit la panse de ce plat de *fatta,* goûteux et copieux. Ils s'installèrent ensuite sur le balcon surplombant la cour où avait lieu la noce, inondée par la lumière que déversaient les nombreuses ampoules suspendues. Les invités se serraient sur les canapés et les chaises rangés tout autour de la cour. Les jeunes et les enfants se bousculaient dans les passages. Des centaines d'yeux étaient agglutinés dehors et fixaient la cour de l'extérieur. Les lumières resplendissaient également à l'intérieur de la maison où l'on apercevait les femmes s'affairer. On entendait tonner toutes sortes de voix. Les rires, les toux et les youyous s'élevaient. Le cœur d'Othmân battait à tout rompre dans cette atmosphère exaltée de gaieté aux effluves de sexe et d'amour. Aussi, il fut plus touché par les premiers accords de l'orchestre que ce qu'il avait escompté. Il n'était pas particulièrement attiré par la chanson, mais si elle lui venait sans bourse délier, il voulait bien en avoir quelque peu. Oui, la musique n'était pas une mauvaise chose de temps en temps, elle était plaisante, délassante. Le mariage était une relation éclatante, une joie, et cela faisait partie intégrante de la religion. Il fut envahi par un immense sentiment de regret.

— Il vous faut peut-être quelques loisirs, c'est ce que je me dis souvent… dit Saafân en fixant son visage éclairé à moitié par les lumières de la noce.

Il ajouta :

— Il me semble que votre vie se déroule entièrement entre le travail et les études, or la vie exige de nous beaucoup d'autres choses !

Othmân l'écouta avec intérêt en apparence mais au fond il s'en moquait. Il méprisait les prêches incitant à la paresse, il les considérait comme de réelles hérésies. Il se souvint de Saïda et de ses peines, il se souvint aussi de tout ce qu'il devait achever, apprendre, réviser. Il sourit, tout en se rendant compte que son sourire n'avait aucun sens. Saafân ajouta :

— Vous êtes très courageux, mais n'oubliez pas que la sérénité de l'esprit est un joyau inestimable.

Il lui répondit sans y croire :

— Vous êtes un sage, Saafân effendi…

Une silhouette apparat à la porte du balcon : celle d'une jeune fille portant un plateau de thé parfumé à la menthe. La lumière de la noce qui montait jusqu'au balcon se reflétait sur son visage, éclairant ses traits malgré l'obscurité dans laquelle était plongée la pièce derrière elle. C'était un visage arrondi, au teint mat, non dépourvu de beauté. En se penchant pour prendre son verre de thé il aperçut de près son bras lisse et frais, à croire que c'était elle qui dégageait les effluves de menthe. Elle demeura là une minute, peut-être moins, puis disparut dans l'ombre en réprimant un sourire timide et gêné. Le silence régna, empreint d'un sentiment de culpabilité, l'atmosphère empestait un air d'intrigue. Son inquiétude redoubla. Saafân dit :

— Ma fille…

Othmân hocha la tête en signe de respect.

— Elle a obtenu son certificat d'études avant de quitter l'école.

Il continua à hocher la tête en signe d'appréciation et d'admiration. Le chant du chœur monta jusqu'à eux. Saafân poursuivit :

— Le foyer est la véritable école pour une fille.

Il ne répliqua point, malgré sa gêne.

— Qu'est-ce que vous en dites ?

— Je suis tout à fait d'accord avec vous…

Il se rappela soudain le combat de sa mère et sa vie difficile, il avait l'impression d'être tombé dans un piège. En bas, le chant commençait, doux, délicat. Saafân murmura :

— Quelle belle voix !

— Oui.

— La vie est belle aussi.

— Sans nul doute.

— Il faudrait une certaine sagesse pour qu'on puisse accéder à ses douceurs.

— La sagesse n'est-elle pas un fruit rare ?

— Pas du tout ! C'est un cadeau du ciel.

Il se dit que Dieu ne nous a pas créés pour la nonchalance ni pour emprunter le chemin le plus court. Saafân Basyouni le poussait dans ses derniers retranchements, mais il n'allait pas se rendre. Pourtant, comment parviendrait-il à gagner à la fois sa liberté et la satisfaction de son supérieur ? Il n'entendait plus la chanson, tandis que l'autre accompagnait la musique avec son oreille, sa main et son pied tout en le lorgnant par en dessous de temps à autre. Il le détesta d'un coup, comme s'il était un tortionnaire roué. Il se dit qu'il devait lui rendre son invitation, et en mieux, même s'il n'aimait pas dépenser un sou s'il n'y était pas vraiment obligé. Il avait ouvert un compte d'épargne à la poste avec son premier salaire et il n'eut jamais l'idée de changer d'appartement, de rue ou la façon de se nourrir. Il estimait que l'épargne était l'une des armes importantes de son difficile combat, un rituel faisant partie des pratiques cultuelles de sa religion, une sécurité dans cet univers effrayant. Mais il fallait ce qu'il fallait ! Il rendrait l'invitation, en mieux. Cela aurait lieu dans un restaurant, non dans sa chambre riche en livres et pauvre en tout autre chose. Il allait être obligé de débourser une grosse somme. Maudits idiots ! Le chant se transforma en bruit désagréable. Ne s'étant pas rendu compte de ses méfaits, le vieux continuait à battre la mesure en hochant la tête avec extase.

8

Moins d'un mois plus tard, il invita son supérieur hiérarchique au restaurant *Kâchef*. Ils mangèrent un poisson savoureux suivi d'une délicieuse *mehallabiya* à la crème. Le vieux semblait extrêmement joyeux, il s'imaginait que l'ange du bonheur et de la miséricorde allait descendre sur lui. Le dîner ne l'ayant pas comblé, il suggéra :

— Que diriez-vous de prolonger la soirée au *Café Fichaoui* ?

Une profonde douleur transperça le cœur d'Othmân, cependant il lui prit le bras en disant :

— Excellente idée !

Alors qu'ils étaient au café, il se souvint de l'une des fêtes de ramadân, lorsque sa *gallabeya* toute neuve s'était déchirée au cours d'une bagarre de gosses. Son père l'avait battu et il avait dû porter sa djellaba, rapiécée, pendant toute une année. Lajoie du vieux et sa gaieté le dérangèrent, il s'attendait sans doute à une bonne nouvelle. Il distribuait des compliments à gogo :

— Vous vous sentez bien avec vos collègues aux archives ?

— Je crois, oui.

— Ce sont de pauvres types, mais bien braves.

— Oui, ils sont bien braves.

— Alors que, vous, vous êtes un excellent jeune homme. Allez-vous vous installer comme avocat après vos études ?

— Non, mais j'espère améliorer ma situation.

— Bonne idée. Votre ambition est honnête, elle me plaît.

Othmân se départit de son hésitation, il était décidé à fuir, quitte à étouffer les espoirs du vieux :

— Mes soucis sont beaucoup plus importants que vous ne croyez.

L'autre le regarda avec scepticisme et lui demanda :

— Pourquoi ? Qu'est-ce qui vous tourmente ?

— L'ambition ne m'intéresse pas autant que vous le pensez. Je suis préoccupé par des problèmes plus terre-à-terre…

— Vraiment ?

— Si ce n'étaient ces difficiles circonstances, je n'aurais pensé qu'à une seule chose, simple, naturelle et normale : me marier et accomplir ainsi la deuxième moitié de mes obligations religieuses !

Le vieux ne parvint pas à dissimuler la déception qui l'étouffait, il demanda :

— Quelles circonstances ?

Othmân poussa un gros soupir et dit :

— De lourdes responsabilités. Nous sommes les enfants de la misère et elle ne cesse de nous persécuter.

Puis il baissa la tête, disant d'une voix éplorée :

— J'aurais aimé…

Il se tut, comme étranglé par l'émotion. Le vieux recula hors du cercle de lumière qui tombait du lampadaire et continua à parler dans l'ombre. Othmân ne pouvait pas agir autrement, mais il devait faire tout son possible et user de ruse s'il le fallait pour garder son amitié. Sa voix lui parvint de l'ombre :

— Quand pensez-vous pouvoir vous en sortir ?

Il répondit sur un ton désespéré :

— Je suis responsable d'enfants et de veuves. Je ne suis qu'une bête de somme qui porte des œillères et fait tourner le moulin…

Soudain, tout se figea. On n'entendait plus les dés qu'on lançait sur la table de trictrac. Il murmura de

nouveau :

— J’aurais aimé…

Le vieux ne répliqua point. Il voulut payer l’addition, mais Othmân refusa, paya de sa poche en souffrant mille morts. La gaieté s’était dissipée et il était inutile de la ramener en faisant semblant. Ils sortirent du café et continuèrent leur chemin à pied jusqu’à la place de Bâb al-Chi‘riya, où le vieux le quitta pour rentrer chez lui. Othmân se retrouva dans un triste état de tension et d’angoisse. Puis, soudain, il fut envahi par une pulsion qui le poussa à dilapider son argent sans retenue. Il se rendit d’un pas décidé à la Ruelle pour y noyer son chagrin, se disant avec désolation :

“Même les péchés de l’être humain doivent être sacrés !”

Oum Hosni lui barra le passage dans l'escalier. Elle n'aurait pas agi ainsi sans raison. Il regarda son visage strié de rides, ses cheveux teints au henné, son corps encore vigoureux et se rappela sa mère. Il lui tendit la main en souriant. Elle lui dit tout de go :

— J'ai quelque chose à te dire.

— Une bonne nouvelle, j'espère.

Elle répliqua en fermant son unique œil – elle avait perdu l'autre dans une rixe au quartier :

— Rien de bon…

Il la regarda avec sérieux. Elle poursuivit :

— Un prétendant. Il y a un prétendant en travers de ta route !

— Quoi ?

— Saïda a un prétendant…

Une vague de stupéfaction le submergea comme si la nouvelle n'était pas prévisible. Il ne trouva rien à répliquer.

— C'est un tailleur.

Il savait que cela allait arriver immanquablement, il ne pouvait ni en repousser l'échéance ni l'empêcher. C'était comme la mort. Il ne souffla mot, elle le tira par le bras jusqu'à sa chambre, l'invita à s'asseoir à côté d'elle sur le canapé et lui demanda :

— L'affaire ne t'intéresse donc pas ?

Une douleur aiguë lui transperça le cœur. Il eut l'impression que l'univers s'effondrait. Il répliqua avec brusquerie :

— Ne pose pas de ces questions insensées !

— Calme-toi !

— Il vaut mieux que je m'en aille.

— Tu ne pourras plus la rencontrer.

Il était anéanti.

— Tu aurais dû le remarquer par toi-même, poursuivit-elle.

— Comment ça ?

— Sa mère lui interdit de sortir, car un homme en chair et en os vaut mieux qu'une illusion.

— Un homme en chair et en os vaut mieux qu'une illusion, répéta-t-il distraitement.

— Tu l'aimes, n'est-ce pas ?

— Oui, je l'aime.

— L'histoire est connue dans le quartier.

— Elle est tout à fait véridique.

— Parfait ! pourquoi tu ne te prononces pas ?

— Ce n'est pas en mon pouvoir.

— Ecoute-moi, la jeune fille m'a suppliée de te le dire…

Il poussa un soupir désespéré.

— Demande-la en mariage tout de suite, ou alors laisse-moi le faire pour toi, lui dit-elle.

Il marmonna, elle crut qu'il parlait dans une langue inconnue. Il poursuivit son monologue :

— Dieu ne me le pardonnera pas.

— A Dieu ne plaise ! Tu penses qu'elle n'est pas digne d'un fonctionnaire comme toi ?

— Ne me fais pas dire ce que je ne dis pas, Oum Hosni.

— Confie-toi à moi, je suis ta mère…

Il soupira de nouveau :

— Je ne peux pas me marier maintenant.

— Elle t'attendra.

— L'attente sera longue…

— Engage-toi par une parole, ce sera suffisant pour le moment.

— Non, je ne suis pas égoïste. Je refuse. C'est pour son bonheur.

Elle fut sur le point de répliquer, mais il avait déjà quitté la pièce. Il avançait lentement dans les rues étroites. Il admettait amèrement qu'il ne la reverrait plus. Mais malgré sa souffrance il ressentit un soulagement secret et désespéré. La malédiction était sur lui désormais, il l'aimait et aucune autre ne comblerait le vide qu'elle laissait dans son cœur. Cet amour ne s'effacera pas facilement, mais il s'y accrochera, avec toute la puissance de la haine et du désespoir. Il se sentait possédé par la folie, une folie sacrée qui fermait la porte du bonheur avec mépris et orgueil et qui le poussait sur le chemin de la gloire, bordé d'épines. Le bonheur le faisait pencher du côté du suicide, alors que le malheur l'incitait à désirer la vie et à l'idolâtrer.

Et pourtant, Saïda, comme c'est regrettable !…

10

Il avançait à tous les niveaux, mais son mal ne diminuait point. Il était bien ancré dans son travail et Saafân Basyouni – bien qu'ayant raté son projet avec lui – témoignait en faveur de son assiduité, sa compétence et sa droiture. Il disait de lui :

— Il est le premier à arriver et le dernier à partir et, pour ne pas s'absenter longtemps, il fait ses prières à l'oratoire du ministère.

Il accomplissait sa tâche et celle de ses collègues en retard. Il était autant loué pour le renfort qu'il apportait aux autres que pour ses propres capacités. Il avançait dans ses études avec une inlassable détermination, ce qui augurait un succès éclatant. Il était devenu un habitué de la *Maison du Livre*, lisait avidement des ouvrages sur les diverses cultures, en parallèle à ses études de droit. Il était devenu aussi l'une des figures familières qu'on croisait à la mosquée d'Al-Hussein à l'heure de la prière du vendredi et il acquit au quartier – comme au ministère – une solide réputation de piété et de dévotion. Et pourtant, sa douleur était toujours aussi vive, Saïda continuait à régner sur son imagination et sa conscience.

Aux heures du rendez-vous, il allait s'asseoir sur les marches de l'ancienne fontaine publique, submergé par les souvenirs au point d'imaginer Saïda en chair et en os à ses côtés. Et lorsque sa passion amoureuse le taraudait, il s'imaginait entendre le bruit léger de ses pas, voir sa silhouette approcher, enveloppée de désir et de timidité, écouter son flux exubérant de paroles, sentir ses étreintes fiévreuses et chaque endroit de son corps sur lequel s'étaient posées ses lèvres. Mais elle ne venait pas. Elle ne viendrait plus. Elle avait rompu avec lui et l'avait probablement oublié. Elle le maudissait certainement si son nom venait à lui traverser l'esprit. Passant un soir sous sa fenêtre, il eut l'impression d'apercevoir sa tête derrière la cruche d'eau posée sur le rebord de la fenêtre. Mais elle n'y était pas, ou peut-être s'était-elle retirée rapidement avec répugnance. Il se dit :

"Dans ses souffrances mêmes, l'homme est sacré."

Et ajouta :

"Le travail de l'homme est en soi un acte de dévotion."

Il la rencontra avec sa mère un vendredi matin à la Khiyâmiya. Leurs regards se croisèrent un court instant, puis elle se détourna avec indifférence. Elle ne se retourna pas. Comme son ancêtre le premier homme qui était sorti du paradis de son propre gré, il s'enfonçait dans la souffrance avec fierté.

Il fréquentait la Ruelle avec appréhension. Au fil du temps, il se lia avec une prostituée qui avait presque son âge et qui se faisait appeler Qadriya. Il avait été attiré par son teint basané qui ressemblait à celui de Saïda, quoiqu'elle fût plus foncée de peau et plus corpulente. Depuis que ses pas l'avaient mené jusqu'à elle – cela faisait un certain temps déjà – il ne fréquentait plus aucune autre. Sa chambre lui rappelait la sienne, mais elle était encore plus dégarnie. Il n'y avait qu'un lit élevé, un miroir, un vase et un broc, une unique chaise qui servait pour s'asseoir ou pour poser les vêtements. Le sol était nu et c'est pourquoi il ne pouvait pas enlever son costume au cours des froides soirées d'hiver. Des années passèrent avant qu'il n'échangeât avec elle plus qu'une salutation en arrivant et en partant. Et malgré sa dévotion, il apprit d'elle à boire, mais juste la petite quantité nécessaire. Un verre de vin diabolique de la marque Al-Silsila, à cinq sous, suffisait à brouiller sa raison et à insuffler la folie dans son sang. Il lui dit un jour alors qu'il était en extase :

— Tu es la reine de l'univers.

Il regardait la chambre nue, humait l'encens, apercevait les insectes, imaginait les microbes cachés en se demandant : Ce maudit coin où brûlent les feux de l'enfer ne fait-il pas partie aussi du royaume de Dieu ? Un soir d'orage, il fut contraint de passer la nuit dans la chambre nue. La Ruelle s'était vidée, les voix s'étaient estompées et l'obscurité régnait. Qadriya s'installa en tailleur sur le lit et il s'assit sur la

chaise en rotin. Une unique bougie éclairait la chambre. Comme le temps se prolongeait, il prit dans sa poche un cahier où il avait consigné des notes pour son cours et se mit à les réviser à haute voix, comme à son habitude. Qadriya lui demanda :

— Le Coran ?

Il secoua la tête en souriant.

— Des rendez-vous amoureux ?

— Des cours !

— Etudiant ? Pourquoi alors tu laisses pousser ta moustache ?

— Fonctionnaire et étudiant dans un cours du soir.

Il se rappela Saïda avec nostalgie. Une pensée vint le rassurer : la pluie qui tombait lavait la Ruelle et la purifiait.

Un jour, en rentrant chez lui, il vit le sol couvert de sable devant la maison de Saïda et des bannières flottaient des deux côtés de la porte. Son cœur se mit à battre la chamade. Il tomba nez à nez avec Oum Hosni dans l'escalier – est-ce qu'elle l'attendait ? –, il la salua en passant et entendit sa voix lui dire :

— Puisse Dieu réaliser tes souhaits et t'apporter le bonheur !

Il ne put se concentrer sur ses leçons. Sa petite chambre fut envahie par les voix, les youyous, les acclamations des jeunes garçons et par la musique d'une troupe de fortune. Oui, voici que Saïda entrait dans le royaume d'un autre homme, une page de sa jeunesse était tournée.

*

Il quittait la maison avec une nouvelle détermination en se disant que la vie était plus importante que toutes les espérances, qu'Omar Khayyâm était plus sage que Ma'arrî et que le cœur était le seul guide. Il faisait intrusion à la noce et les gens disaient qu'il était devenu fou. Il faisait un signe à Saïda en lui disant : "Je te donne le droit de me juger." Elle consentait malgré les cris et les pleurs, car dans les moments difficiles qui précèdent l'exécution les vérités se mettent à nu et terrassent la mort. Il l'emportait vers leur lieu favori, en traversant trois rues, passant par Bâb al-Nasr, par-delà la Cité des morts, enivré de bonheur.

*

Les voix, les youyous, les chansons se poursuivirent jusqu'au petit matin. Il entendait les mots sans les comprendre. Il se sentait seul et s'enfonçait dans le néant. Il lui était particulièrement difficile de parcourir un chemin éprouvant et pavé de souffrances. Il évoqua les combats des peuples, les combats des microbes, et s'exclama :

— Gloire à Dieu tout-puissant !

11

Son Excellence, monsieur le directeur général,

J'ai l'honneur d'informer Votre Excellence que j'ai obtenu cette année la licence de droit, ayant été inscrit comme étudiant libre non assidu, afin d'acquérir plus de savoir et de compléter le bagage nécessaire au fonctionnaire ; puisant l'énergie dans le génie de Votre Excellence, sous l'égide du roi notre glorieux monarque. Que Dieu le protège et prolonge son règne !

Je vous prierais de prendre connaissance de ce nouvel élément et d'ordonner le versement de ce diplôme dans le dossier de mes services.

Veuillez agréer, Excellence, l'expression de ma très haute considération.

OTHMÂN BAYYOUMI,
préposé au courrier entrant
au service des archives.

Son succès éclipsa celui de ses camarades qui venaient d'obtenir comme lui le diplôme à titre d'étudiants libres. La missive adressée à Son Excellence fera une tournée magnifique et proclamera publiquement sa réussite. Elle sera d'abord soumise à son supérieur hiérarchique, Saafân Basyouni, qui la signera pour qu'elle soit acheminée à M. le directeur de l'Administration centrale, Hamza Souèfi. Ainsi, elle sera inscrite sur le registre du courrier sortant des archives, puis encore une fois sur le registre du courrier entrant de la direction. Elle sera soumise à Hamza Souèfi qui donnera son accord pour qu'elle soit soumise à Son Excellence, M. le directeur général. Elle sera inscrite sur le registre du courrier sortant du service administratif, puis sur celui du courrier entrant du directeur général. Son Excellence, M. le directeur général, la lira ensuite ; il la lira avec les yeux, elle restera gravée dans sa mémoire et il se pourrait qu'elle touche ses sentiments. Il y apposera son paraphe, ordonnant de la reverser au service du personnel pour agir en conséquence. Elle sera inscrite sur le registre du courrier sortant du bureau du directeur général, celui du courrier entrant au bureau du personnel où des mesures seront prises. Un duplicata sera envoyé aux archives d'où la missive avait émané en premier lieu, afin qu'elle soit versée dans le dossier de ses états de service. Ainsi la révolution cosmique sera accomplie et celui qui l'ignorait auparavant le saura désormais.

Il fut ivre de bonheur pendant toute une longue journée. Puis les jours se succédèrent. Qu'arriverait-il après ? Le silence allait-il tout absorber ? Rien n'arrivait. Le feu sacré brûlait dans sa poitrine et le mausolée d'Al-Hussein en était le témoin. Le chemin était long et aucune lueur à l'horizon. Il avait fini ses études sans cesser de puiser dans l'océan de la culture. Il comblait ainsi son désir pour la connaissance, affirmait sa personnalité, afin d'être digne du poste qu'il occuperait un jour par la grâce de Dieu, tout en s'armant pour son long combat dans la jungle publique où chaque personne haut placée exigeait des offrandes. Il n'était pas riche, ne jouissait pas des privilèges des grandes familles, aucun parti ne le soutenait et il n'était pas l'un de ceux qui acceptaient de jouer au clown, à l'esclave ou au maquereau. Il était l'un des enfants de ce malheureux peuple qui devait se munir de toute arme à sa portée, guetter toute opportunité, s'en remettre à Dieu et se laisser guider par Son éternelle sagesse, celle qui a condamné l'être humain à la chute afin qu'il puisse s'élever de nouveau vers le ciel par la sueur et par le sang.

La ronde éternelle du Temps fit qu'un poste du septième échelon se libéra aux archives. Saafân Basyouni lui dit :

— Je vous ai proposé pour l'échelon vacant, il n'y a personne aux archives qui le mériterait plus que vous.

Il lui serra la main avec gratitude et eut même envie de l'embrasser. Le vieux poursuivit :

— Cela fait déjà sept ans que vous êtes au huitième échelon, entre-temps, vous avez obtenu une licence de droit et vous avez fait montre d'une rare compétence.

Il sourit, montrant ses dents gâtées avant d'ajouter :

— Si Dieu le veut, le poste est à vous, car les personnes munies de pistons n'ont aucun intérêt pour un poste habité par les serpents et les bestioles.

L'attente se prolongea. Les jours passèrent. Il se dit : Voici sept années passées à un seul échelon, à ce rythme, il me faudrait soixante-quatre ans pour accéder au grade de mes rêves, celui du directeur général qui avait allumé de prime abord le feu sacré en son cœur. Il ne l'avait plus revu depuis le jour où il lui avait été présenté parmi les nouveaux fonctionnaires. Son plaisir consistait à se tenir à un certain endroit du carrefour, observant le cortège du directeur au moment de quitter le ministère avec la solennité et la consécration d'un monarque. C'était cela l'objectif de la vie, sa signification et sa grandeur !

Le travail à l'Administration devenait harassant au moment de la préparation du budget, le directeur eut besoin de fonctionnaires supplémentaires qu'il fit mander auprès des autres services et ainsi l'on fit appel à Othmân comme délégué du service des archives. Il s'en réjouit et se dit que c'était sa chance. Il s'engagea dans le travail avec beaucoup d'énergie, travailla avec les réviseurs comme avec les deux sous-directeurs, assista aux réunions avec le directeur administratif lui-même. Il explosait comme un volcan car il attendait cette opportunité depuis longtemps. Sans aucune hésitation, il se mit à la disposition de MM. les directeurs depuis l'aurore jusqu'à minuit. Aux heures délicates, seule la compétence réelle était appréciée au ministère ! Le budget était une tâche périlleuse, en liaison avec le directeur général, le vice-ministre, le ministre, le Conseil des ministres, le Parlement, les journaux. Et pendant ces journées bien remplies, il n'y avait pas de place pour ceux qui jouissaient de prérogatives, car la sélection naturelle s'imposait, les compétences étaient mises en avant, la valeur personnelle était reconnue, même si elle n'était pas récompensée. Othmân attira l'attention sur lui et gagna entièrement la confiance de tous, son incommensurable capacité de travail se déploya ainsi que sa connaissance des décrets et des textes de lois. Ne se contentant pas de ces exploits, il se porta secrètement volontaire pour rédiger le projet du budget qui était habituellement du ressort du directeur administratif lui-même. Il eut l'occasion de s'entretenir en tête à tête avec Hamza Souèfi et, lorsqu'il eut fini de lui soumettre quelques documents, il lui dit avec sa courtoisie habituelle :

— Monsieur le directeur, permettez-moi de vous présenter ces quelques notes rédigées au cours de mon travail ; elles pourraient vous être utiles lors de la rédaction du bilan budgétaire.

Hamza Souèfi le regarda avec un certain dédain empreint de quelque indulgence :

— On me dit que vous êtes un excellent jeune homme.

— Dieu me pardonne, monsieur ! Je suis indigne d'un tel compliment.

— Au fait, je vous félicite. Aujourd'hui même la décision de vous promouvoir au septième échelon a été signée…

Othmân en fut très heureux et dit avec gratitude :

— Grâce en soit rendue à Dieu et à vous, monsieur !

— Félicitations ! Mais le bilan budgétaire est tout autre chose !

— Dieu vous comble ! Loin de moi l'idée de toucher au bilan budgétaire ! Il ne s'agit là que de quelques remarques notées au cours de mon travail, les notes d'un employé appliqué qui a étudié le droit et les finances, elles n'ont d'autres prétentions que de vous servir lorsque vous vous pencherez sur l'élaboration de ce considérable bilan.

Le directeur prit les “notes” et se mit à les parcourir tandis qu’Othmân le suivait attentivement du regard. Les notes l’avaient subjugué, c’était clair, il dit avec un calme apparent :

— Vous avez un beau style.

— Merci, monsieur.

— Il me semble que vous êtes un bon lecteur.

— Je le crois bien, monsieur.

— Qu’est-ce que vous lisez ?

— La littérature, la biographie des grands hommes, l’anglais, le français.

— Etes-vous capable d’effectuer des traductions ?

— Je passe mon temps libre à lire des dictionnaires, monsieur.

Hamza Souèfi se mit à rire avant de dire :

— Belle entreprise ! Dieu vous accorde le succès.

Il lui donna la permission de se retirer, mais garda par-devers lui les “notes”. Othmân sortit du bureau, ivre de joie, estimant qu’il avait gagné la confiance du directeur, chose qui lui était bien plus précieuse que le septième échelon.

Lorsque le projet du nouveau budget fut diffusé quelques mois plus tard, Othmân s’empressa d’en consulter le préambule et il lut le bilan tel qu’il l’avait rédigé lui-même, mis à part une insignifiante modification. Il fut inondé de bonheur, reprit confiance en lui et en son avenir ; sa perspicacité lui souffla de ne divulguer le secret du bilan à personne.

Quelque temps après, la décision fut prise de le muter au service du budget.

Ce soir-là, il s’était tenu derrière sa fenêtre, regardant la rue plongée dans l’obscurité. Il leva les yeux au ciel et vit les étoiles qui veillaient, immobiles en apparence, car rien dans l’univers n’était vraiment figé. Il se dit que Dieu avait créé les belles étoiles pour nous forcer à lever notre regard. Mais un jour elles se pencheront sur la terre et ne trouveront aucune trace de nous. Le véritable sens de notre existence ne s’incarne que par la sueur et le sang.

12

Saafân Basyouni lui dit :

— Je suis très heureux pour vous, mais je regretterai votre présence aux archives.

Othmân en fut sincèrement ému et murmura :

— Je ne vous oublierai jamais, Saafân effendi, je n'oublierai jamais le temps des archives.

— Je me réjouis de votre bonheur.

Othmân poussa un soupir et répondit :

— Le bonheur est de très courte durée, Saafân effendi.

Saafân ne comprit pas à quoi il faisait allusion. Mais Othmân portait le poids du temps sur ses épaules, instant après instant, il distillait la patience, goutte après goutte. Très vite, il oublia qu'il avait été promu au septième échelon et qu'il se trouvait à l'administration du budget. Il travaillait sans relâche au ministère, sondait les abîmes du savoir dans sa petite chambre et, en se déplaçant d'un endroit à l'autre, il se disait avec frayeur :

— La vie court… la jeunesse s'en va… les jours ne me laissent aucun répit…

Il n'était pas au bout de ses peines. Sa passion de l'épargne augmentait au fil du temps, son attachement à son logis précaire devenait plus fort. L'argent était une forteresse, estimait-il, et, lorsque le temps serait venu, il pourrait offrir une belle dot à la fiancée de ses rêves, celle qui lui ouvrirait les portes encore fermées. Sur ce thème, les fonctionnaires n'étaient pas à court d'expressions, de maximes et de proverbes : une belle fiancée était la gratification d'une gloire précoce ou le prétexte vers une gloire inaccessible. Le chemin semblait long et ardu, il aurait besoin d'un certain secours. Ses collègues chuchotaient :

— Son Excellence le directeur général a accédé à son poste prestigieux alors qu'il était encore jeune, grâce à la politique et à la famille. Il a épousé une jeune fille de grande famille et de grande beauté.

Ils disaient aussi :

— Le premier sous-directeur a obtenu sa promotion grâce à sa femme – ou plutôt à la famille de sa femme.

Il se munirait de toute arme, quel mal y avait-il à se faire aider par une fiancée de bonne famille ? Sinon, comment pourrait-il tenir contre le déferlement du temps ? Aussi, il s'était mis à faire des traductions pour les journaux et les revues afin d'augmenter ses revenus et, par suite, son épargne. Il y réussissait assez bien d'ailleurs. Il ne dépensait pas un sou de trop pour adoucir sa vie. Il ne connaissait du monde des loisirs que les visites hebdomadaires à Qadriya et le verre de piquette qu'il buvait. Elle lui dit un jour :

— Tu ne changes jamais de costume, depuis que je te connais, tu portes toujours le même, été comme hiver.

Il fronça les sourcils sans répliquer. Elle dit alors :

— Ne te fâche pas, je plaisantais.

Il lui demanda naïvement :

— Est-ce que tu as mis de côté l'argent que je te donne depuis tant d'années ?

Elle répondit en ricanant :

— J'ai été amoureuse d'un homme, il m'a volé deux cents guinées. Est-ce que tu peux imaginer ce que ça signifie pour moi la perte de deux cents guinées ?

Il invoqua Dieu tout-puissant et lui demanda :

— Qu'est-ce que tu as fait ?

— Qu'est-ce que je pouvais faire ? Que Dieu nous donne la santé, c'est le plus important.

Il se dit qu'elle était sans doute folle et que c'était pour cette raison qu'elle était une prostituée. Pourtant, elle était l'unique loisir de sa vie. Quelquefois, il avait la nostalgie de l'amour, des marches de la fontaine publique, du désert, mais il ne tardait pas à se résigner à la dureté de la vie, puisant un certain réconfort dans les tourments mêmes de son âme.

Qadriya lui dit une nuit :

— Tu n'aimerais pas faire une promenade avec moi le vendredi matin ?

Il fut étonné de sa proposition et dit :

— Mais je viens chez toi comme un voleur, à la faveur de l'obscurité…

— De quoi tu as peur ?

Que pouvait-il répondre ? Elle ne comprendrait rien.

— Il ne faut pas qu'on me voie.

— Est-ce que tu as commis un crime ?

— Les gens…

Elle rétorqua en plaisantant :

— Tu es comme le taureau qui porte la terre entière sur ses cornes.

Il était un homme pieux, probe et se devait de sauvegarder sa bonne réputation. Elle poursuivit :

— Si tu veux, tu peux me garder toute une nuit, nous pourrons parvenir à un accord.

— Combien ?

— Une demi-guinée…

Il réfléchit mûrement. Cela allait lui procurer une détente indéniable, mais le prix était trop élevé. Pourtant, il avait vraiment besoin d'un peu de répit. Il dit :

— Bonne idée. Disons, une fois par mois.

— Est-ce que c'est assez pour toi une fois par mois ?

— Je viendrai d'autres fois, mais ce sera comme d'habitude.

Il devait s'avouer qu'il ne pouvait pas se passer d'elle. Elle avait presque le même âge que lui, mais elle semblait ignorer le Temps et son influence véloce. Elle vivait sans amour et sans gloire, à croire que, dans sa rage, elle avait conclu un pacte avec le diable. Une fois, il fut furieux de l'entendre dire qu'elle avait participé à une manifestation, il s'emporta :

— Une manifestation !

— Qu'est-ce qui te prend ? Oui, une manifestation ! Notre Ruelle aussi a aimé la patrie un jour !

Il se dit que la folie était plus répandue qu'il ne l'aurait cru. L'intérêt pour la politique l'irritait et l'étonnait à la fois. Il persistait à ne pas vouloir s'en mêler. Il considérait que l'être humain n'avait qu'un unique chemin et qu'il devait le tracer seul, avec détermination, sans partis ni manifestations. Seul l'homme solitaire était capable de sentir la présence du Seigneur et de savoir ce qu'il exigeait de lui ; il atteindra la gloire en se débattant consciemment entre le bien et le mal jusqu'à son dernier souffle.

13

Un jour, Othmân Bayyoumi eut connaissance d'une importante annonce. Le ministère recherchait un traducteur pour l'anglais et le français, son salaire serait de trente-cinq guinées égyptiennes. Il participa sans hésiter au concours. Il en fut l'heureux gagnant, ce qui augmenta sa confiance et alimenta son amour-propre. Hamza Souèfi le fit mander à son bureau et lui dit :

— Je vous félicite pour ce succès qui témoigne de vos compétences multiples.

Othmân le remercia avec sa courtoisie habituelle. L'autre poursuivit :

— Pourtant, je dois vous dire qu'il s'agit d'un emploi à salaire fixe qui vous mettra hors cadre de la fonction publique, y avez-vous pensé ?

Effectivement, il n'y avait pas réfléchi, son enthousiasme se refroidit pour ce poste au salaire relativement important. Il dit :

— A vrai dire, je ne voudrais pas me mettre hors cadre.

— Cela signifie-t-il que nous devons nommer le deuxième du classement ?

Othmân eut soudain une idée lumineuse :

— Est-il possible de me faire avancer au sixième échelon ? J'assumerai en plus les travaux de traduction. Ainsi, je ferai faire des économies non négligeables au service du budget.

Après mûre réflexion, le directeur de l'Administration répondit :

— Il faudrait consulter le service du personnel et le service juridique…

— Je serais plutôt de cet avis, monsieur.

Hamza bey dit en souriant :

— Vous êtes ambitieux et sage. J'espère que votre suggestion sera agréée.

Il fut décidé de l'avancer au sixième échelon avec un salaire de vingt-cinq guinées et, malgré le sacrifice de dix guinées, il venait d'accéder à un grade auquel il ne serait pas parvenu avant longtemps. Il connut ainsi quelques brefs instants d'allégresse, comme s'il s'agissait de quelques rencontres éphémères dans la rue. Son bonheur fut de courte durée, comme d'habitude. Il se remit à mesurer la longueur du chemin. A quoi bon le sixième alors qu'il était sur le point d'entamer une nouvelle étape de sa vie ?

Saafân Basyouni l'embrassa et dit :

— Vous faites des bonds considérables, mon fils.

— Mais les jours courent plus vite que les rêves !

— C'est vrai. Dieu vous préserve de leurs maux !

Othmân se pencha sur le visage ridé et demanda :

— Parlez-moi des ambitions de votre jeunesse.

— Moi ? Je remercie le Seigneur de Ses bienfaits, la direction des archives était bien au-delà de mes rêves.

— N'avez-vous jamais rêvé de devenir directeur général ?

Le vieux éclata de rire au point d'en avoir les larmes aux yeux, il dit :

— Nos rêves à nous, gens du peuple, ne dépassent jamais le grade de chef de service.

Il se trompait. C'était vrai pour les postes de ministre ou de vice-ministre, mais le grade de directeur général n'était pas interdit aux gens du peuple, c'était l'espoir ultime, celui des hommes exceptionnels qui se sont préparés en vue de cette gloire insigne. Malheureusement, les jours passaient, sans relâche, en douceur, comme par inadvertance, et le siège de directeur général n'avait aucune valeur si son occupant ne pouvait y demeurer un certain nombre d'années pour en jouir, profiter de la vie et rendre de grands services à cet appareil sacré qu'on nommait gouvernement.

Quand allait-il pouvoir accomplir les préceptes de sa foi ? Quand allait-il pouvoir se marier ? Avant

d'atteindre le but ou après ? Il lui fallait fonder une famille, avoir une progéniture, sinon il allait être maudit.

Un jour, il entendit le directeur de l'administration se plaindre de l'échec de son fils en langues étrangères, il se proposa de l'aider. L'autre hésita quelque peu :

— Il vaut mieux que je lui fasse prendre des leçons particulières, pour ne pas abuser de votre temps.

Il lui répondit en recourant à son style de prédilection :

— Je ne pardonnerais pas ces paroles à Votre Excellence.

Depuis, il se rendit souvent au domicile du directeur et apporta au jeune garçon un soutien inestimable qui l'aida à réussir. Le directeur se montrant désireux de lui offrir une récompense, il recula comme échaudé :

— Je ne pardonnerais pas cela non plus à Votre Excellence.

Il persista dans son refus jusqu'à ce que l'autre renonçât. Il lui dit sur un ton plein de gratitude :

— Je vous suis obligé de tant de bienveillance et d'encouragements.

Au fond de lui-même, il ressentait quand même une douleur égale à la somme qu'il venait de refuser avec élégance. Il avait subi une autre déception en fréquentant le domicile du directeur : il avait espéré y rencontrer une fiancée "convenable" et… qui sait ? ses services auraient pu intercéder en sa faveur auprès de Hamza bey et lui faire oublier sa basse extraction, il l'aurait accueilli au sein de sa classe et lui aurait facilité l'accès à la promotion. Le rêve ne s'était pas réalisé, il ne rencontra là-bas que des mâles ! Saafân Basyouni n'avait accordé aucune importance à ses origines modestes, presque identiques aux siennes, mais quels avantages aurait-il obtenu en épousant sa fille ? Des enfants, oui, mais beaucoup de problèmes aussi ajoutés à la misère. L'amour non plus n'aurait pas été de la partie, car il n'avait aimé que Saïda, son cœur était mort depuis qu'il l'avait quittée. Mais ceux qui aspirent aux honneurs sur le chemin de Dieu n'ont que faire du bonheur.

14

Oum Hosni lui rendit visite, comme elle le faisait de temps à autre. Après lui avoir offert un bocal de citrons confits, elle s'installa sur le canapé en le regardant fixement, éveillant ainsi sa curiosité. Elle se frappa le genou et dit :

— Par Hussein, ta solitude me fait de la peine !

Il sourit distraitement. Elle poursuivit :

— Tu oublies que tu avances en âge ?

— Je ne l'oublie pas, Oum Hosni…

— Rien n'est plus traître que les années !

— Tu as tout à fait raison.

— Où est la progéniture qui égaiera ta vie ?

— Dieu seul le sait !

Il se tut quelques instants avant de reprendre en souriant :

— Ta déformation professionnelle revient au galop, Oum Hosni.

Elle rit à son tour et reprit :

— Ecoute, j'ai quelque chose de précieux…

Malgré son attitude ferme, il se laissa entraîner par les douces tentations de cette conversation :

— Tu as toujours quelque chose de précieux.

— Belle… Veuve… Age moyen… Mais sage et réservée… C'est la fille de feu le cheikh, édile du quartier.

— Quoi encore ?

— Elle a une fille unique de quatorze ans.

— Il s'agit donc de deux femmes, non d'une seule.

— La fille ira vivre chez son oncle, ne t'en fais pas pour ça.

— Parfait.

— Elle a aussi une propriété !

— Vraiment ?

— Une maison à Bourgouân… Il y a un mûrier dans la cour.

Elle lui lança un regard de son œil presque éteint pour déceler l'impact de ses paroles et crut sentir son approbation :

— Tu verras par toi-même.

Il suivit les instructions d'Oum Hosni et la rencontra à Al-Sikka al-Guidida. Elle portait un manteau, mais à sa façon de marcher il comprit qu'elle avait plutôt l'habitude de s'envelopper dans un voile. Elle était petite et replète, avait un visage avenant et des cheveux noirs. Elle éveilla en lui un désir primitif. Elle était semblable à Qadriya, se dit-il, plus propre peut-être, mais les problèmes qu'elle engendrerait seraient beaucoup plus importants aussi. Il eut pitié d'Oum Hosni qui ne le connaissait absolument pas, malgré leurs relations fort anciennes. Comment saurait-elle ce qu'est un réviseur au service du budget ou un traducteur ? Le drame des humains c'est qu'ils commencent petits et qu'ils doivent ensuite se faire une place parmi les étoiles.

Oum Hosni lui demanda :

— Alors ? Qu'est-ce que tu en dis ?

Il répondit en souriant :

— C'est une excellente personne… Tu es toujours aussi capable.

— Dois-je achever ce que j'ai commencé ?

— Non.

— Tu viens de dire que c'était une excellente dame !

— Mais elle ne peut me convenir comme épouse.

La vieille ne désarma pas, elle arriva chez lui un jour et lui dit :

— Par un heureux hasard, M^me^ Saniya est venue me rendre visite…

Le désir primitif se réveilla de nouveau, il se laissa aller à un moment de faiblesse passagère. Oum Hosni répéta :

— Elle est venue me rendre visite…

Il répliqua malicieusement :

— Peut-être qu'elle me rendra visite à moi aussi.

Elle lui lança en partant :

— Tu peux descendre chez moi si tu veux.

Il s'y rendit sans hésitation. Le dialogue fut lent à démarrer, ce qui permit à Oum Hosni de parler sans tarir. Othmân se dit qu'il n'avait jamais échangé des paroles sensées avec une autre personne que Saïda. Il se sentit obligé de dire :

— Votre visite nous honore.

Elle murmura :

— Merci.

— Il fait froid aujourd'hui.

— Oui.

— Avez-vous fini de passer vos murs à la chaux pour la saison ?

Elle se contenta de hocher la tête.

Elle tenta de le faire parler de son travail, mais il garda le silence. Son désir s'exacerbait, mais c'était sans espoir. Saniya bougea, signifiant qu'elle s'apprêtait à partir. Il se leva alors, salua et s'en alla. Mais au lieu de monter chez lui il descendit et entendit le bruit de ses pas dans les escaliers. Elle se montra surprise de le voir. Il lui dit, affichant aussi un air étonné :

— Quelle agréable surprise ! Voudriez-vous prendre une tasse de thé chez moi ?

Elle s'empressa de répondre :

— Non, merci.

— Venez, j'ai quelque chose à vous dire.

— Non ! dit-elle avec véhémence.

Elle partit en toute hâte. Frémissant de désir, il se dit qu'il était allé trop vite. Comment avait-il pu imaginer un seul instant qu'elle allait accepter ! Mais c'était le désir, l'impatience, le manque d'expérience. Il monta chez lui, honteux et furieux.

15

Sa situation financière s'améliorait de jour en jour, il avait reçu une augmentation, les revenus de la traduction se multipliaient et, parce qu'il ne dépensait que le strict nécessaire, son compte d'épargne à la poste ne cessait de grossir. Son énergie au travail ne fléchissait pas et ses rapports avec le directeur de l'Administration centrale étaient au beau fixe. Ce dernier lui dit un jour :

— Son Excellence le directeur général a exprimé son admiration pour votre style dans la traduction.

Une vague de bonheur le submergea. Il savait déjà qu'il n'allait pas pouvoir fermer l'œil de la nuit. Bien sûr, Son Excellence ne devait pas se rappeler de lui, mais il connaissait au moins le nom du traducteur. Le chef de l'Administration lui dit :

— Son Excellence est lui-même un grand traducteur, il a traduit plusieurs ouvrages importants, il vous apprécie en tant que spécialiste !

Il se confondit en remerciements :

— J'ai gagné l'estime de Son Excellence grâce à votre bienveillance.

Son supérieur sourit et reprit sur un ton très affable :

— J'ai été invité à faire une conférence au siège de l'Association des fonctionnaires. J'en ai noté les points importants. Que diriez-vous de la rédiger de votre belle plume ?

Il répondit avec empressement :

— C'est un grand bonheur pour moi, monsieur le directeur !

Il aurait souhaité qu'on lui confiât chaque jour une pareille mission. Son travail à l'Administration, quoique énorme et apprécié de tous, ne suffisait pas. Il fallait offrir des services aux directeurs, leur faire sentir sa valeur et son efficacité. Cela réduirait peut-être son angoisse d'avoir si peu obtenu malgré ses aspirations. Il s'agissait d'une consolation qui le soutiendrait tout au long de sa route. Pendant la nuit, il fut pris d'une soudaine mélancolie :

— Quel fou je suis ! Comment ai-je pu croire un seul instant que j'allais pouvoir atteindre mon objectif ?

Il fit le compte des échelons qui lui manquaient : le cinquième, le quatrième, le troisième, le deuxième et le premier, avant d'accéder au faîte de la gloire ! Il fit ses calculs en fonction du nombre d'années qu'il lui fallait, la tête lui tourna et il fut envahi par un profond sentiment de désolation. Il se dit que quelque chose de grand devait survenir, que sa vie ne pouvait pas se perdre en vain.

Il avait rendez-vous au café avec Saafân Basyouni, il s'habilla et quitta son appartement. Oum Hosni l'attendait devant sa porte :

— J'ai des invités, entre leur dire bonjour. Il s'agit de Saïda et de sa mère.

Il entra et salua. Il le fit avec appréhension, mais il se rendit compte bien vite que tout était irrémédiablement fini. Il ne sentit aucun signe de froideur ni de reproche, il constata des regards neutres, sans artifice ni éclat et dut reconnaître que le passé était définitivement révolu. L'accueil serein et sincère de la mère redoubla sa sensation du passage inéluctable du temps. Saïda était en face de lui, progressant vers l'obésité et la stupidité, elle lui rappela Qadriya et cette pensée le troubla profondément. Le haut de son voile avait glissé sur ses épaules, lui dégageant la tête et le cou. Sa coiffe brodée laissait paraître son front brillant et une partie de ses cheveux séparés par une raie. L'éclat de son regard qui lui était si cher s'était figé, comme éteint. La rencontre se déroula dans une atmosphère affligeante, il essaya vainement de retrouver sur les lèvres épaisses de Saïda quelques traces de ses propres lèvres ou de ses dents. Il resta autant que la politesse le lui ordonnait, avant de s'enfuir le cœur léger, pour rejoindre son ancien supérieur et passer avec lui une soirée amicale à l'occasion de sa future mise à la retraite. Très amaigri, le vieux était presque l'ombre de lui-même et il avait perdu le dernier cheveu qui lui restait sur le crâne.

Ce n'était pas dû à l'âge, mais à une certaine maladie de l'estomac. Il paraissait aussi débonnaire et résigné que d'habitude et accueillait la fin imminente de son service avec tristesse. Othmân tenta de lui remonter le moral :

— Je vous souhaite une longue vie de repos et de bonheur.

Le vieux dit en partant d'un rire forcé :

— Je ne sais pas ce que sera la vie loin des archives. Je n'ai aucun passe-temps, c'est ça qui me terrifie le plus.

— Mais vous avez beaucoup d'amis, tout le monde vous aime !

— C'est vrai. De plus je n'ai plus d'obligations matérielles envers ma famille. J'ai si peur pourtant.

Ils sirotaient leur thé, et Othmân ne cessait de regarder le vieux avec pitié. L'autre poursuivit :

— Je me rappelle comme si c'était hier le jour où je suis entré en service. Ce fut un jour inoubliable, comme le jour de mes noces. Je me souviens de tous les détails. Le temps est passé tellement vite !

Le cœur d'Othmân se serra, il murmura :

— Oui. Comme beaucoup de choses.

— Où en êtes-vous de vos charges familiales ?

Il se rappela ses allégations mensongères :

— Le fardeau est encore lourd.

Le vieux le regarda avec affection en disant :

— Je vous ai reçu alors que vous n'étiez qu'un grand garçon, vous voilà aujourd'hui un homme accompli. Dans quelque temps… Mais laissons cela… Il ne faut pas que le temps vous surprenne. Faites bien attention ! De toutes vos forces.

— C'est parfait. Mais est-ce que c'est utile ?

— Au moins, ne laissez pas passer le train.

— Vous voulez parler du mariage ?

— De tout. Vous êtes toujours à pied d'œuvre. Pour quoi faire ? Et jusqu'à quand ?

— C'est la vie qui l'exige !

L'autre secoua le bras en signe de protestation :

— Nous parlons tous de la vie comme si nous la connaissions parfaitement.

— C'est inéluctable !

— Si Dieu n'existait pas, le jeu n'en vaudrait pas la chandelle.

— Heureusement qu'il existe et qu'il connaît mieux que nous ce qu'il y a à faire.

Le vieux s'exclama du fond du cœur :

— Grâce Lui en soit rendue !

Ils restèrent encore un long moment ensemble à parler, entrecoupé de silences. Othmân eut le sentiment qu'il ne le verrait plus, il ne lui était attaché que par une vieille camaraderie et par le sens du devoir, mais, là, il se sentit très triste pour lui.

En lui serrant la main, le vieux dit :

— J'espère que vous ne m'oublierez pas !

— A Dieu ne plaise ! Jamais de la vie !

— L'oubli c'est la mort…

— Dieu vous accorde longue vie !

Il n'avait aucune intention de lui rendre visite. D'ailleurs, il n'était venu lui dire adieu que par crainte d'être accusé d'ingratitude. Aussi, agacé par sa conscience et par sa piété, il poursuivit son chemin, sans rien voir autour de lui. Sa pensée restait fixée, bien malgré lui, sur le poste de cinquième échelon qui allait se libérer dans quelques jours.

Sa position s’était renforcée auprès de l’Administration et plus aucun obstacle n’entravait son chemin.

Au cours du même mois, il fut promu au cinquième échelon et nommé directeur du service des archives.

Cette nouvelle promotion constituait un véritable bond en avant et comportait un avantage considérable. En effet, c'était le directeur des archives lui-même qui soumettait le courrier important à Son Excellence le directeur général, recevait ses directives et les mettait à exécution en toute discrétion. Dieu lui avait accordé Sa faveur et lui avait enfin ouvert la sublime porte qui menait au zénith de l'Administration. C'était une opportunité qui exigeait son expérience, sa compétence, sa culture, son dévouement. Voici la pièce, immense comme une esplanade, où il régnera un jour. Son rêve se réalisera un jour, dût-il pour l'atteindre consentir tous les sacrifices. Ce rêve n'était pas accessible à ceux qui en auraient été dignes s'ils ne le bradaient pas contre les plaisirs vulgaires et éphémères.

Il examina la pièce sur toute sa longueur et toute sa largeur, son plafond blanc et lisse, son lustre de cristal, ses murs tapissés, sa cheminée décorée de briques, son tapis bleu et démesuré – il n'avait jamais imaginé qu'il en existât d'aussi longs et d'aussi larges –, la table de réunion avec sa nappe verte, le bureau trônant au fond de la pièce avec ses pieds épais torsadés et son plateau de verre et tous ses objets en argent : coupe-papier, encriers, stylos, pendulette, sous-main, cendrier à ressort, boîte à cigarettes en marqueterie de Khan al-Khalili.

L'occasion se présenta et il put enfin observer du coin de l'œil le bienheureux directeur enfoncé dans son immense fauteuil, ses yeux perçants, son visage rasé de près, son tarbouche rouge foncé, sa moustache mi-longue, l'auréole de santé qui l'enveloppait, sa corpulence moyenne – bien qu'il ne pût se faire une idée exacte de sa taille –, ses manières réservées et dignes qui rendaient difficilement accessible tout espoir de familiarité.

Voici qu'il se trouvait en sa présence, à portée de son souffle, dans le périmètre de son parfum agréable, il entendait presque le battement de son pouls, il lisait ses pensées, devinait ses désirs, prévenait ses ordres, déchiffrait l'avenir à la lumière de son sourire et gardait l'œil sur son rêve éternel d'occuper sa place un jour.

Il se courba avec politesse et déférence :

— Que Dieu accorde à Votre Excellence une excellente journée !

Le directeur leva son regard et marmonna une salutation. L'autre se présenta :

— Othmân Bayyoumi, le directeur des archives.

Au mouvement des sourcils droits, il crut déceler un sourire qui ne s'était pas dessiné sur les lèvres. Il poursuivit sa propre présentation :

— Le nouveau, monsieur.

— Et le traducteur, n'est-ce pas ?

Il répondit, le cœur battant :

— Oui, Excellence.

— Vous possédez un beau style.

— Cet encouragement est un grand honneur pour moi.

— Avez-vous du courrier important à me soumettre ?

Il ouvrit les enveloppes avec élégance, présenta les missives et recueillit attentivement les directives. Il fit une autre révérence avant de quitter la pièce, ivre de joie. En revenant à son bureau, il pensa que – pour lui – Hamza Souèfi rentrait dans l'ombre et allait être englouti comme Saafân Basyouni et que, depuis cette heure, son avenir était entre les mains de Son Excellence, après le Seigneur s'entend ! Il se dit :

"Fais attention, Othmân, aux inconvénients de l'avancement monotone ! Il faudrait un bond, ou même plusieurs… Saafân Basyouni a passé la moitié de ses années de service à l'échelon qui l'a conduit à la

retraite.”

Il savait pertinemment que l’Administration avait deux sous-directeurs et que, si bond il y avait, il ne pouvait s’accomplir que par le biais de Hamza Souèfi. Que celui-ci reçoive une promotion, qu’il soit mis à la retraite ou… qu’il meure par exemple ! Honteux de ses pensées, il invoqua aussitôt Dieu :

“Seigneur ! Accorde-moi Ta clémence et Ton pardon ! Pourquoi sommes-nous si corrompus ?”

Il était peu satisfait de sa propre nature, mais il se résignait et savait que le bien et le mal se heurtaient sur les bords de son chemin sacré.

“Seigneur ! Pardonne-moi d’aimer la gloire que Toi le Glorieux m’as appris à aimer. Mais comment convaincre Son Excellence de mon utilité ?”

Comment et quand aura-t-il l’opportunité d’offrir ses services sans servilité, tout en sauvegardant les frontières officielles, réputées pour leur courtoisie et leurs paroles mielleuses ?

“Mon combat est honnête. Les sentiments et les pensées sont du seul ressort de Dieu.”

Il était intimement convaincu que Dieu avait créé l’homme pour qu’il atteigne la puissance et la gloire. La vie est une force, la sauvegarder une force, la poursuivre encore une force. Le Paradis se mérite.

Une opportunité se présenta lorsque Son Excellence fut décoré de la médaille du Nil. Othmân écrivit un article à sa louange et le fit publier dans le journal pour lequel il effectuait des traductions. Il y disait que M. Bahgat Nour était le modèle du directeur autochtone qui avait été capable de remplacer avantageusement les directeurs anglais.

Lorsqu’il pénétra dans le sacro-saint bureau pour présenter le courrier, Son Excellence lui sourit pour la première fois :

— Je vous remercie, Othmân effendi…

Il répondit en s’inclinant :

— Dieu seul est à remercier, Excellence.

— Concernant votre style, vous pouvez vous en enorgueillir.

Il sut alors que l’homme ne s’enivre pas uniquement de vin. Malheureusement, l’ivresse se dissipe bien vite, elle est souvent suivie de somnolence. Il eut l’impression que la roue du temps tournait à toute allure et qu’auparavant le temps n’existait pas. Le cinquième échelon n’avait pas de valeur dans l’existence d’un homme d’âge mûr. Un homme à la tête toujours levée vers l’Etoile polaire, qui s’enfermait dans sa petite chambre envahie par les livres, qui ne connaissait rien de bon dans la vie à part la tête de veau ou le kebab à l’occasion des grandes fêtes, qui n’a goûté des plaisirs que la piquette et Qadriya la négresse, dans sa chambre nue.

Il avait besoin de chaleur humaine, d’une épouse et d’une famille. Il ne supportait plus de se consumer en solitaire.

Il invita Oum Hosni à lui rendre visite et lui prépara un café sur son petit réchaud à alcool. Sentant instinctivement son embarras pour entrer dans le vif du sujet, elle essaya de le mettre à l'aise :

— Mon cœur me dit que tu m'as appelée pour une affaire. Dieu m'est témoin que j'ai fait un rêve cette nuit…

Il l'interrompit :

— Laisse tomber les rêves, Oum Hosni, je veux une épouse.

Son visage s'éclaira soudain, elle s'exclama :

— A la bonne heure !

— Une épouse appropriée.

— Elles sont nombreuses !

— J'ai des conditions, Oum Hosni. Comprends-moi bien.

— J'ai des vierges, des esseulées, des divorcées, des veuves, des fortunées et des miséreuses…

— Oublie notre rue, oublie tout le quartier.

— Tu penses à quoi, mon fils ?

— Je voudrais une épouse issue d'une grande famille.

— Il y a la fille de maître Hassouna, le propriétaire du moulin.

— Oublie le quartier. Pense plutôt aux grandes familles.

— Tu veux dire…?

— Les notables… Les grands fonctionnaires… Les gens du pouvoir.

Elle était stupéfaite, comme si elle entendait parler d'une nouvelle galaxie.

— J'ai l'impression que tu ne peux rien faire dans ce sens-là ? reprit-il.

— Tu as de ces idées bizarres, mon fils…

— Mettons…

— Je ne peux rien faire pour toi, mais je connais Oum Zeinab, la marieuse à Hilmiya.

— Vois avec elle. Si on y arrivait, je te récompenserais comme si tu en avais le premier mérite.

Elle éclata de rire :

— Tu es avare. Othmân, je te connais.

— Tu es vraiment injuste ! C'est une promesse, je te le jure sur l'âme de ma mère.

— A la grâce de Dieu.

— Il n'est pas nécessaire qu'elle soit vierge. Ça pourrait être une veuve, une divorcée ou une vieille fille… La beauté m'importe peu – mais qu'elle soit acceptable quand même ! –, l'âge et la fortune non plus.

Elle secoua la tête avec perplexité. Il poursuivit :

— Pour ce qui est de mon emploi, du grade, du diplôme, ils peuvent se renseigner au ministère. Quant à…

Il se tut quelques secondes avant de poursuivre :

— Quant aux origines, on pourra dire par exemple que mon père était dans les affaires… Est-ce qu'ils se renseignent avec précision sur cet aspect ?

— Et comment !… Que Dieu ait leurs âmes, tes parents.

— De toute façon, ma qualité intercédera pour moi. Essayons !

Les journées passaient dans une attente harassante. Oum Hosni lui recommandait la patience chaque fois qu'il venait aux nouvelles. Il broyait du noir en imaginant les causes du retard. Il se mit à fréquenter de plus en plus le mausolée d'Al-Hussein.

Alité à cause d'une montée alarmante de sa tension artérielle, Hamza Souèfi dut s'absenter vers cette époque-là. L'embarras était général, car l'Administration allait commencer la préparation du nouveau budget. Othmân lui rendit visite, demeura longtemps à son chevet, manifesta beaucoup de sollicitude et de compassion, chose qui lui attira de la part du malade beaucoup d'éloges et de vœux. Othmân se rappela soudain qu'il n'avait pas rendu visite à Saafân Basyouni et qu'il avait perdu sa trace comme s'il avait disparu pour de bon. Il dit à Hamza Souèfi :

— Reposez-vous, ne quittez pas votre lit avant de recouvrer entièrement la santé. Et ne vous inquiétez pas pour le travail, mes collègues et moi sommes à votre service…

L'autre le remercia et murmura, affligé :

— Le projet du budget !

— Il sera achevé avec l'aide de Dieu. Nous sommes tous vos disciples et savons ce qu'il faut faire, ayant travaillé sous vos ordres…

Au ministère, les conversations allaient bon train sur le malade et sa maladie. On disait que Hamza bey allait probablement être obligé de prendre sa retraite ou, au moins, qu'il allait devoir abandonner ses fonctions principales. Othmân écoutait ces potins avec intérêt, son cœur battait de joie secrètement ; chose qui le mit mal à l'aise et lui fit honte – comme d'habitude – mais ne pouvait lui interdire de nourrir ses rêves et ses ambitions. Sur ces entrefaites, le directeur général décréta la constitution d'une commission spéciale pour élaborer le nouveau budget et le nomma, lui, comme rapporteur. Personne n'ignorait la signification de ce choix, oui, personne ne mettait en doute ses compétences ni la sagesse de la décision du directeur. Mais – disait-on – n'aurait-il pas été plus convenable de confier la direction de la commission au sous-directeur afin de sauvegarder les apparences ?

Othmân se consacra corps et âme à la préparation du projet pour parer à toute erreur : organiser le travail, distribuer les tâches, recueillir dans les temps les informations demandées auprès des divers services du ministère et rédiger lui-même le bilan final. Ainsi, il était en contact direct avec Son Excellence et travaillait en tête à tête avec lui pendant une heure ou deux par jour, au point qu'une certaine familiarité s'installa entre eux. Un jour, la réunion dura quatre heures d'affilée, le directeur commanda du café à son intention et lui offrit une cigarette.

Othmân le remercia en s'excusant de ne pas fumer. Les journées passaient, remplissant son cœur d'orgueil et d'espoir. Pour le projet, il prépara un préambule exemplaire qui eut l'heur de plaire tout particulièrement au directeur ; il allait donc remporter une victoire éclatante.

La commission acheva ses travaux, et Hamza Souèfi réintégra son bureau, complètement rétabli. Othmân lui manifesta sa joie, l'embrassa et lui souhaita longue vie :

— Nous étions perdus sans vous. Remercions Dieu pour votre rétablissement.

— Et le projet ?

— Il est prêt, ainsi que le préambule. Ils sont actuellement entre les mains de Son Excellence. Vous les recevrez demain ou après-demain. Mais d'abord, comment allez-vous ?

— Dieu merci, on m'a fait une saignée et l'on m'a prescrit un régime draconien. L'homme est toujours entre les mains de Dieu.

— Grâce en soit rendue au Seigneur. Ce n'était qu'un nuage d'été.

Tout au long de sa longue carrière, il s'était habitué au dédoublement de sa personnalité et à la torture morale, tout comme il s'était habitué aux coups du sort. Mais lorsqu'un quatrième échelon se libéra dans le service juridique, pour la première fois de sa vie et grâce à la collaboration avec Son Excellence, il eut l'audace de lui dire :

— Si Votre Excellence daignait donner son accord, il me permettrait d'exploiter ma culture juridique au sein du service juridique…

Mais le directeur général refusa de manière catégorique :

— Non, le service juridique est réservé à ceux qui jouissent de privilèges. Il vaut mieux ne pas vous en mêler.

Ah… C'était comme pour l'épouse qu'il attendait depuis si longtemps ! Il était désappointé, mais répondit avec humilité :

— A vos ordres, Excellence !

Il se dirigeait vers la porte lorsque son supérieur le rappela :

— J'ai proposé d'élever le grade du chef de service des archives au quatrième échelon dans le nouveau budget.

Il fit un grand pas en arrière, se courba, au point que sa tête faillit heurter le bord du bureau.

Sans aucun doute, c'était un bond réussi. A ce rythme, si la chance le favorisait, il pourrait arriver au but dans douze ou quinze ans et il lui resterait ainsi un assez grand nombre d'années pour exercer les fonctions les plus élevées comme Son Excellence.

Pour ce qui était de la mission confiée à Oum Zeinab, elle avait échoué sans aucun doute. Il était facile de refuser un directeur des archives, peut-être un directeur de l'Administration, mais il était impossible de refuser un directeur général, même d'un certain âge ! Les raisons qui le poussaient à se marier étaient nombreuses. Ce serait pour lui un soutien, cela dissiperait les tourments de son cœur et satisferait sa dévotion religieuse qui voyait dans le célibat un péché. Qadriya atténuait un peu la dureté de sa vie sans toutefois lui apporter la compassion, la douceur ou la tendresse ; par ailleurs elle augmentait son sentiment de culpabilité. Pour toute consolation, il ne lui restait que le travail, la culture, l'épargne. Chaque fois qu'il se sentait étouffer dans le carcan de sa vie, il se disait :

"C'est ainsi que les premiers califes ont vécu !"

Un jour qu'il était à son bureau, il eut la surprise de voir entrer Saafân Basyouni, l'air accablé, amaigri, tel un spectre, un pied dans la tombe. Il se leva pour l'accueillir, honteux de l'avoir négligé si longtemps. Il lui offrit une chaise en disant avec une chaleur toute feinte :

— Quelle bonne surprise !

Le vieux parvint à murmurer avec difficulté :

— Vous m'avez manqué !

— Maudit travail ! Maudite famille ! Je suis vraiment désolé, mon cher ami.

— Othmân, je suis malade.

— Vous avez l'air en pleine forme, grâce à Dieu ! Voulez-vous un café ?

— Rien, merci. Tout m'est interdit.

— Que Dieu vous rende la santé…

Embarrassé, il ne savait plus comment mettre fin à cet entretien. Saafân garda le silence quelques instants puis finit par dire avec humilité :

— J'ai absolument besoin de trois guinées.

Les mots s'étranglèrent dans sa bouche, il poursuivit :

— Pour mon traitement, vous voyez bien…

Othmân s'exclama de manière pathétique, comme un homme traqué :

— C'est horrible ! Je n'ai jamais, jamais imaginé avoir à vous refuser une requête, surtout une telle requête. J'aurais préféré me faire voleur plutôt que de vous refuser quelque chose.

Le vieux ravala sa salive avec difficulté avant de dire, complètement désespéré :

— Pas une seule guinée ?

— Vous ne me croyez pas, mon très cher ami ? Si je n'avais pas aussi honte, je jure, je jure…

L'autre se leva avec difficulté en disant :

— Je vous crois. Que le Seigneur vous vienne en aide ! Que le Seigneur soit clément avec nous tous !

Othmân avait les larmes aux yeux en lui serrant la main. Il faillit courir derrière lui, mais ne bougea pas, le laissa partir et revint à son bureau en gémissant :

— Quelle douleur ! Quelle douleur ! Nous aurions dû être taillés dans le roc ou le fer pour pouvoir supporter la dureté de la vie. Le chemin est encore long. Ma seule consolation, c'est que je respecte la vie comme un don de Dieu. Je ne la prends pas à la légère !

Au cours de la même semaine, on lui annonça le décès de Saafân Basyouni. Il en fut très secoué, bien que la nouvelle fût prévisible.

La douleur le fit s’écrier :

— Arrête de souffrir !… Tes propres souffrances te suffisent… Tout le monde m’envie, mais est-ce que je suis heureux ?

Il se dit ensuite :

“Qu’est-ce que le bonheur ?… Le seul bonheur, c’est que Dieu existe… Il nous faut vivre ou mourir !”

19

Le Temps est comme une épée, si vous ne le tuez pas, c'est lui qui vous tuera. Il était devenu expert dans l'art de tuer le temps, mais avait-il échappé à cette épée ? La veille, un jeune nouveau le prit à part pour lui demander conseil sur un sujet personnel, il l'aborda en ces termes :

— Pardonnez-moi, monsieur le directeur, je me confie à vous comme à un père ou un grand frère.

Ces mots eurent sur lui un effet bizarre au point de lui laisser croire que l'autre se moquait de lui ! Comme un père ! C'est vrai, il aurait pu avoir un fils de son âge. Pourquoi pas ? Et pourtant il n'avait eu de cesse de tuer le temps.

Un jour, Oum Hosni vint lui annoncer :

— Cette fois, c'est une surveillante d'école !

Il ne cacha point sa joie, la surveillante serait peut-être une bonne épouse. Pourtant il voulait un beau parti…

Ne pouvant résister à la curiosité, il demanda :

— Vieille ?

— La fleur de l'âge !… Trente-cinq ans à tout casser…

— Veuve ou divorcée ?

— Vierge, comme à sa naissance. Tu sais, les surveillantes dans les écoles n'avaient pas le droit de se marier.

Il voulut bien la voir. Il la vit de loin au quartier d'Al-Sayyeda : visage et silhouette assez agréables. Elle l'attirait, comme Saniya auparavant. Il sut plus tard qu'elle l'avait vu aussi.

Oum Hosni lui dit :

— Elle ne te coûtera pas une seule piastre.

Il comprit ainsi qu'il avait été agréé. La voilà qui proposait de s'occuper elle-même de son trousseau et de fournir le mobilier. On ne lui demandera que le plus facile. La vieille ajouta :

— L'alliance, le cadeau de mariage et quelques petites dépenses. Dirons-nous : Félicitations ?

— Un peu de patience !

— Elle n'a posé qu'une seule condition : cent cinquante guinées pour l'arriéré de la dot.

Tout était pour le mieux et convenait parfaitement s'il voulait respecter les préceptes de la foi, mais qu'en était-il de sa vie ? Il s'enfonça malgré tout dans un tourbillon de pensées, peut-être à cause de son sentiment d'avancer en âge, peut-être aussi à cause des impressions nouvelles qui s'étaient déversées sur lui ; à cause de ce qui lui avait paru dur et traître ; à cause des fleurs qu'il n'avait pas humées, des mélodies qui résonnaient loin de ses oreilles, de tant d'austérité et de privations. Malgré tout, il se dit :

"Quelles pensées ? Quelle hésitation ? Rien que des bêtises… Je ne vais quand même pas faire de folie à mon âge !"

Il aurait souhaité qu'une liaison naisse entre eux, une liaison non sacrée. Mais il reçut un refus encore plus catégorique qu'avec Saniya. Accepter n'était pas chose aisée comme on pourrait le croire, cela aurait entraîné la fourniture d'un appartement et son ameublement. Son cœur se serra d'appréhension. En fin de compte, il dit tout simplement à Oum Hosni :

— Non !

— Tu veux dire…

— J'ai dit non.

— Tu es un mystère, mon fils.

Il rit sans gaieté de cœur.

— Qu'est-ce que tu veux en fin de compte ? Tu n'aimes pas les femmes ?

Il rit encore :
— Que Dieu te pardonne !
Elle répliqua :
— Je suis triste pour toi mon fils…
Il se dit à lui-même que l'homme est béni par la tristesse qui le prépare à la joie divine…

20

Anissa Ramadân apparut alors qu'il était en proie à une mélancolie dont il n'avait jamais éprouvé la force auparavant. Il était perdu dans un désert aride, il n'avait rien gagné de précieux, l'espoir était long à venir tandis que la vie était courte. Le passé était le signe d'une tombe offerte par la charité publique. Le seul martyr de sa famille était mort en prison, pour s'être dressé contre l'injustice. Il n'avait pas d'amis, n'ayant gardé aucun lien avec ses camarades de jeunesse. Ses collègues le respectaient et l'enviaient, mais il était sans amis. Le seul être qui lui tenait compagnie quelquefois était le serviteur de la mosquée d'Al-Hussein et la seule gratification romanesque dans sa vie aride était une chambre nue et une prostituée presque noire.

Il s'était engagé dans la voie de Dieu et le voilà qui se noyait dans les péchés, qu'il se souillait heure après heure. Il lui semblait qu'il ne combattait pas la mort avec assez de force et que la partie était perdue d'avance.

Dans le brasier où il se consumait, une douce brise parfumée souffla au bureau. C'était un événement tout à fait nouveau au ministère. Il s'agissait de la première jeune fille nommée au service des archives. Brune, gracieuse, les traits réguliers, une tenue vestimentaire très simple. Elle avait éveillé son trouble, sa surprise et sa bienveillance le jour où elle était venue se présenter à lui. Il l'avait invitée à s'asseoir tout en lorgnant du coin de l'œil les têtes des fonctionnaires qui apparaissaient entre les rangées des armoires Shannon. Ils n'en croyaient pas leurs yeux et manifestaient leur étonnement.

— Soyez la bienvenue.

— Merci. Je m'appelle Anissa Ramadân.

— Nous sommes très honorés. Vous me semblez très jeune ?

— Pas du tout ! J'ai dix-huit ans !

— Parfait… Parfait… Quel diplôme avez-vous ?

— Baccalauréat scientifique.

— Bien. Pourquoi n'avez-vous pas poursuivi vos études ?

Il regretta tout de suite sa question en se rappelant son premier jour de service, dans le bureau de Son Excellence le directeur général. La jeune fille répondit timidement :

— J'ai été contrainte par les circonstances à me contenter du baccalauréat.

Il maudit les circonstances, mais se consola de partager avec elle le même souci.

— Vous me rappelez mon propre cas, mais sachez que j'ai poursuivi mes études tout en étant fonctionnaire. Les portes fermées s'ouvrent devant la volonté et le courage.

Un nuage de tristesse vint assombrir le regard de la jeune fille :

— Nous vivons pourtant dans une société brutale et mauvaise…

Les pensées "révolutionnaires" qu'il ne connaissait pas et qu'il voulait ignorer menaçaient de le pourchasser comme d'habitude.

— Il vaut mieux compter sur soi plutôt que d'attaquer la société. Dieu nous guide en tant qu'individus et nous demande des comptes en tant qu'individus. Se frayer un chemin vaut mieux que quémander l'aumône auprès de la société. Il me semble que vous vous intéressez à la politique et à ce qu'on appelle les idées sociales.

— J'y crois.

— Cela signifie que vous ne croyez pas en vous-même. Pour ma part, je ne connais que ma détermination et le dessein du Tout-Puissant !

Elle se contenta de sourire. Il sourit à son tour et poursuivit :

— Je vous confie le courrier entrant, cela convient mieux à un nouveau fonctionnaire.

— Merci, monsieur.

— J'attendrai de votre part tout ce qui vous rend digne de confiance.

— J'espère réussir à mériter votre confiance.

— Si vous rencontrez des problèmes avec vos camarades n'hésitez pas à venir m'en parler.

— J'espère ne pas en avoir besoin.

Il la confia à un ancien collègue pour l'initier au travail et lui dit brièvement :

— Enregistrez le courrier entrant.

Il eut l'impression que le service des archives faisait un bond réussi vers la lumière et qu'il ne serait plus jamais exclu du domaine du cœur et des sentiments. Ses souvenirs mélancoliques se dissipèrent et il se rappela Saida, Saniya, Assila, la surveillante d'école, et Qadriya, en se disant que l'univers des femmes était infini, tant il lui semblait diversifié, tendre et douloureux. Il se demandait avec perplexité :

"Du grade ou de la femme, lequel est le but ? Lequel est le moyen ? Beaucoup d'hommes ont vécu sans monter en grade, mais combien d'hommes ont vécu sans femme ?"

A son âge, l'être humain se devait de réfléchir à deux fois. Il pourrait en avoir assez de la compagnie des livres, il pourrait se plaindre du travail, éprouver la dureté de la privation et de la frugalité, il pourrait être poursuivi sans relâche par les fantômes du passé. A son âge, la sensation de solitude est de plus en plus exacerbée, l'attente fébrile d'une gloire qui se dérobe n'en est que plus intense. La veille encore, Hamza Souèfi lui avait dit en riant :

— Je vois un cheveu blanc sur votre tête, ô roi des bilans budgétaires !

Il eut peur, comme s'il était pris en flagrant délit :

— Vous avez dû vous tromper à cause de la lumière, monsieur le directeur.

— Que le miroir soit l'arbitre entre nous ! Regardez bien chez vous à la maison.

Déconfit, il murmura :

— Il est arrivé trop tôt.

Le chef de l'Administration répliqua en riant :

— Ou trop tard. J'avais dix ans de moins que vous lorsque mes cheveux ont commencé à grisonner.

Il rit encore avant de reprendre :

— Hier, nous parlions de vous avec quelques collègues et nous nous sommes demandé avec perplexité comment vous viviez. Nous nous sommes dit qu'on ne vous voyait jamais dans la me, dans un café, ni dans une soirée. Où passez-vous le temps ? Les uns disaient : Il n'est pas marié, pourquoi est-ce qu'il vit ? Les autres disaient : Il ne s'intéresse à rien de ce qui intéresse les autres gens, qu'est-ce qui lui importe vraiment dans la vie ?

Othmân répliqua dans un vague sourire :

— Je regrette de vous avoir inquiété…

— Vous êtes quelqu'un de compétent et de vertueux, mais vous êtes mystérieux. Qu'est-ce qui vous intéresse au monde ?

Le cœur battant à cause de cet assaut inquisiteur, il répondit :

— Il n'y a aucun mystère, Hamza bey, je suis un homme qui a fait du devoir son occupation favorite et qui est enchanté d'adorer Dieu.

— Grâce en soit rendue au Seigneur ! J'espère que mes paroles ne vous ont pas froissé. L'essentiel, c'est que l'homme soit satisfait de lui-même.

Mais où se nichait la satisfaction ? Où ?

Voici les cheveux blancs qui envahissaient sa tête. La vie glorieuse se déroulait tout comme la vie banale. Combien de temps lui restait-il ?

21

Hamza Souèfi lui dit un jour, alors qu'ils conversaient en marge du travail quotidien :

— Dans la vie, le bonheur est l'objectif ultime de l'homme.

Othmân répondit en s'efforçant de camoufler son profond mépris :

— S'il en était ainsi, le Seigneur n'aurait pas permis à notre premier ancêtre de quitter le Paradis.

— Quel serait donc le but de la vie, selon vous ?

— Le chemin sacré…

— Quel est-il ce chemin sacré ?

— C'est le chemin de la gloire, c'est l'incarnation du divin sur terre !

Ebahi, Hamza demanda :

— Vous aspirez vraiment à la suprématie dans le monde ?

— Pas exactement, mais chaque position possède quelque chose de divin.

En apercevant le regard ébahi de son supérieur, il se dit qu'il le prenait sûrement pour un fou.

La rumeur se répandit que Son Excellence Bahgat Nour allait être mutée dans un autre ministère. Son cœur faillit lâcher. Il avait fait l'impossible pour gagner sa confiance, quand pourrait-il gagner celle du nouvel arrivant ? La rumeur ne se confirma point. Un jour, le directeur lui confia une épaisse liasse de papiers en disant :

— C'est le manuscrit d'un ouvrage sur le khédive Ismaïl, je l'ai traduit en six mois.

Othmân se pencha avec intérêt sur les feuillets, Son Excellence poursuivit :

— Je voudrais que vous jetiez un coup d'œil sur le style, le vôtre est vraiment parfait…

Il accepta la mission avec un bonheur immense et se mit au travail avec exaltation et application. Il le remit en bonne et due forme au bout d'un mois, réussissant ainsi à rendre un service qu'il désirait depuis fort longtemps. Il devint créditeur de Son Excellence et gagna à chacune de leurs rencontres un sourire dont les proches eux-mêmes ne bénéficiaient pas.

Une frayeur lancinante ne cessait de le torturer malgré tout. Le temps courait, disparaissait à l'horizon, l'abandonnant seul à son ambition sacrée. Pris de panique, il alla consulter une diseuse de bonne aventure à Tawfiqiya, une femme mi-égyptienne mi-étrangère. Elle prit sa tasse de café et lut dans le marc tandis qu'il la suivait du regard avec une attention non exempte de honte, tout en se disant qu'il ne devrait pas croire à ces balivernes.

— Votre santé n'est pas au zénith, lui dit-elle.

Sa santé était bonne, mais il s'agissait sans doute de sa santé psychique. Elle était sûrement dans le vrai…

Elle poursuivit :

— Vous allez avoir beaucoup d'argent, mais après de nombreux tracas.

Il ne cherchait pas l'argent, bien qu'il fût attentif à chaque piastre qu'il recevait. Elle parlait sûrement des promotions prévues par le mystérieux destin…

— Un de vos ennemis prendra un chemin dont il ne reviendra plus.

Les ennemis étaient nombreux. Ils se cachaient derrière les sourires charmants et les paroles doucereuses. Sur son chemin se trouvait un sous-directeur au troisième échelon, un autre au deuxième et un directeur de l'Administration au premier. Tous les trois étaient des amis/ ennemis comme c'était de mise dans la vie.

— Il y aura deux mariages dans votre vie.

Il n'avait même pas réussi à se trouver une épouse… Sur le chemin de retour, il se rappela Anissa Ramadân : de jour en jour elle devenait plus éblouissante et plus élégante. La grâce de la fonction

publique rejaillit rapidement sur les pauvres. Il était pour elle un directeur très attentionné. Ils avaient noué une tendre et respectueuse relation qui n'avait pas encore de nom. Désormais, il ne pouvait plus concevoir les archives sans sa présence éclatante.

Oum Hosni lui emboîta le pas jusque dans sa chambre et lui dit avec une gravité qui le fit s'esclaffer :

— M^me^ Assila est chez moi, elle…

— La surveillante d'école ?

— Oui. Elle voudrait te consulter sur une affaire.

Il devina tout de suite qu'elle était venue lui passer sa tresse autour du cou mais, poussé par son instinct, il se laissa entraîner dans l'aventure.

Pour la première fois, il échangea une poignée de main avec Assila. Elle portait une robe bleue qui découvrait son cou et ses bras et mettait en valeur ses charmes. Elle s'offrait à lui, quels que fussent les prétextes réels ou irréels qu'elle donnait. Elle l'attirait, comme Saniya et Qadriya auparavant. Elles étaient toutes du même genre : désirables et troublantes, mais pas assez bonnes pour le mariage. Oum Hosni dit :

— Je vais préparer le café.

Elle ne changeait pas de tactique, la vieille qui œuvrait pour nouer des mariages. Ils étaient assis sur un même canapé, séparés seulement par un coussin. En penchant la tête pour lisser sa moustache, il lorgna sa jambe galbée puis son pied serré dans une chaussure à talon plat qui ressemblait à une chaussure d'homme.

— Je suis honoré, madame.

— Tout l'honneur est pour moi.

Elle croisa les mains et parla avec assurance, affichant sa capacité à prendre de front toutes les situations :

— Je voudrais vous demander quelque chose.

— Je suis tout ouïe…

— Je possède un lopin de terre qui a été réquisitionné. Vous connaissez ces affaires-là, n'est-ce pas ?

— Tout à fait.

— La route qui sera construite couvre presque la totalité du terrain, mais laisse des parcelles inutilisables.

— L'indemnité qui vous est versée est calculée en conséquence.

— Mais vous savez bien que les démarches sont compliquées !

— Vous pouvez compter sur moi.

Conscient qu'elle possédait une forte personnalité, il ne croyait pas pouvoir la séduire. Elle était prête au mariage et n'était même venue que pour cela ; il lui semblait impossible qu'elle acceptât une liaison illégitime avec lui. Oum Hosni revint et ils se mirent à siroter leur café en silence. Sous plusieurs aspects, elle aurait pu faire une bonne épouse, mais n'était malheureusement pas celle qu'il voulait. Surgie de nulle part, l'image d'Anissa Ramadân vint s'interposer entre eux, éclipsant entièrement la femme présente. Depuis l'époque de la fontaine antique, son cœur n'avait palpité que pour cette petite. Ses nerfs se détendirent, son âme s'apaisa et un souffle frais vint raviver ses sentiments les plus nobles.

La femme partie, il se rendit compte qu'Oum Hosni le fixait attentivement, soucieuse de connaître les résultats de la mission vitale qu'elle menait avec tant de passion et de conviction. La vieille idolâtrait les liens du mariage, les naissances, les célébrations ; elle glorifiait le Seigneur dans le miracle de l'amour qu'il avait créé. Comme il ne disait rien, elle commença, pleine d'espoir :

— Tu as peut-être changé d'avis ?

— Pourquoi ?

— Tu ne vois pas qu'elle est belle comme un cœur ?

Il demeura de bois, ignorant même la main qu'elle lui tendait.

— Le proverbe dit…

Il quitta la pièce sans entendre le proverbe. Quel dommage ! S'il n'était pas secouru par un mariage propice, tous ses efforts et ses espoirs seraient perdus avant d'aboutir. Son mode de vie soulevait des questions innombrables, les uns se demandaient pourquoi il ne se mariait pas, pourquoi il ne fondait pas une famille. Les autres se demandaient comment il pouvait se replier ainsi sur lui-même, ignorant les événements qui se déroulaient autour de lui et qui engageaient à mort les autres citoyens. Qu'étaient d'ailleurs ces soucis qui préoccupaient tant les autres, surgissant dans leurs conversations, perturbant leur travail ? Les autres hommes ne cessaient de parler d'enfants, de maladies, de nourriture, de régime politique, de lutte de classes, de partis, de dictons, de proverbes, de blagues. Ils ne menaient pas une vie réelle, ils fuyaient leur devoir sacré, ils hésitaient à s'engager dans la course terrible avec le temps, la gloire, la mort et à matérialiser la parole divine qui n'était pas comprise par ceux qui n'en étaient pas dignes.

22

Anissa Ramadân vint présenter le bilan du courrier du mois. C'était par un matin d'automne, la fraîcheur du climat distillait une douce nostalgie. Il regardait tour à tour le registre et les doigts de la jeune fille posés sur le bord du bureau. Il eut l'impression que quelque chose bougeait dans sa main et s'approchait subrepticement, tel un secret. Ce devait être une minuscule boîte qu'elle venait de glisser furtivement sous le sous-main, confiante qu'il l'avait bien vue.

— Qu'est-ce que c'est ? demanda-t-il à voix basse, en conformité avec la discrétion ambiante. Il souleva le coin du sous-main et vit une boîte en métal argenté, pas plus grande que la moitié de la paume d'une main. Il demanda de nouveau : Qu'est-ce que c'est ?

Le rouge lui monta au visage, elle murmura :

— Un petit cadeau

— Un cadeau ? A quelle occasion ?

— Une heureuse occasion.

Abasourdi et éperdu d'émotion, il demanda :

— Vraiment ?

— Vous ne vous souvenez pas ?

Il répliqua, faisant semblant de ne pas se souvenir :

— De quoi s'agit-il ?

— C'est votre anniversaire aujourd'hui !

Il fut submergé par une vague de joie. C'était pourtant un jour qui passait comme tous les autres jours, il s'en souvenait quelquefois, parfois avant, parfois après, ou le jour même, sans plus d'intérêt que cela, sauf que la peur de l'avenir redoublait chaque fois. Il n'avait jamais célébré sa fête, cette tradition n'ayant pas cours dans son vieux quartier. Et voici qu'Anissa venait porter les prémices de nouvelles traditions, aussi nouvelles que sa manœuvre ingénue de se montrer amicale et adroite à ouvrir toutes grandes les portes de la Miséricorde.

— A vrai dire, je n'y tiens pas trop.

— Etrange…

— Pourquoi vous êtes-vous donné tant de mal ?

— Ce n'est qu'une modeste attention.

— Je ne sais pas comment vous remercier.

— Ne vous donnez pas cette peine.

— C'est tellement délicat de votre part, mais comment avez-vous trouvé ma date de naissance ? Ah ! Oui… Vous avez sans doute regardé dans mon dossier de service et vous y avez découvert mon âge !

— C'est l'âge de la sagesse et de la maturité.

Il serra sa main délicate comme un voile de soie, assailli par toutes sortes de pensées. Il rendra le cadeau en mieux à l'occasion de son anniversaire qu'il connaîtra aussi en consultant son dossier de service. Malgré l'exultation qu'elle avait manifestée, il aurait souhaité qu'elle choisisse une attention sans rapport avec l'argent. Car dépenser de l'argent lui faisait mal. Pourtant, il ne s'inquiéta pas trop. Elle reçut la pression de sa main avec un sourire conscient, satisfait et engageant. Et ensuite ? Cela conviendrait-il à la Voie unique qu'il s'était tracée ? Il avait à affronter quelque chose de bien plus important qu'une situation particulière, passagère, quoique empreinte de magie. Il avait à affronter l'inconnu et le destin, il devait frapper à la porte derrière laquelle le temps s'arrêtait ou reculait. Il recevait des messages qui le mettaient en garde : Recule, sinon tu vas à ta perte ! Mais ni son oreille ni son cœur ne voulaient y consentir.

Le lendemain, elle se tenait devant son bureau, les yeux débordant de docilité et de douceur. Leur ardeur lui brûla la tête. Ses doigts étaient attirés par les siens, posés sur le dossier ouvert entre eux. Il lui donna des consignes de travail vagues et confuses. Son regard fouillait l'endroit avec suspicion, il tendit le cou et l'embrassa sur la bouche. Puis, vibrant et tremblant, il recula sur sa chaise, saoulé par la vie et par la peur de l'inconnu.

23

Le rendez-vous eut lieu le vendredi après-midi. Quoique nageant dans le bonheur, il considérait cela comme une dégradation. Ne connaissant pas lui-même les lieux habituels de rendez-vous, elle suggéra les jardins de l'Ezbekeyya, mais il s'y opposa car il s'agissait d'un espace ouvert et l'on y était trop exposé. Il proposa alors le zoo, qui se trouvait à l'écart des quartiers résidentiels, à l'abri des regards ; il était aussi assez éloigné, le tramway devait traverser de nombreux champs et espaces vides avant d'y parvenir.

Ils marchèrent côte à côte. Il n'était plus revenu au zoo depuis la sortie avec l'école, du temps de sa prime jeunesse. Il ignorait totalement les codes des rendez-vous, ce qu'il fallait ou non dire, ce qu'il fallait ou non faire. Il avançait en silence, heureux. Pourtant, il était habité par un sentiment inconfortable qu'un rendez-vous était un événement anormal et répréhensible, qu'il n'aurait pas dû se laisser prendre à ce jeu. Pour surmonter son embarras et son sentiment de culpabilité, il se mit à faire la louange des arbres, des passerelles, du monticule et de la grotte aux singes, des canaux, des étangs et de toutes sortes d'animaux. Il savait pertinemment qu'il n'avait pas dit un seul mot essentiel et qu'il tentait d'éluder par tous les moyens. Elle avançait à ses côtés, les yeux débordant de bonheur, la tête fièrement levée, le sein arrogant. Elle donnait l'impression de vouloir dévorer à belles dents les plus beaux mystères de la vie. Leurs regards se croisèrent, il lut dans l'éclat du sien une candeur immaculée, une malice exquise et un flot de désirs inconnus.

Elle dit sur un ton boudeur :

— Je suis déjà fonctionnaire et je n'ai pas le loisir de me rendre librement à un rendez-vous…

Il répliqua en prenant une intonation paternaliste ridicule :

— Ne vous fâchez donc pas pour cela, ma chère.

— Mais c'est anormal, humiliant !

— C'est une traduction incorrecte des sentiments paternels et maternels.

— Vous n'y croyez pas vraiment ?

Elle rit avec assurance en poursuivant :

— Je ne crois pas que ma mère se serait opposée à ce que je vous rencontre, si elle l'avait su.

Inquiet, il demanda :

— Mais elle ne le sait pas, n'est-ce pas ?

Elle se mit à rire de nouveau et garda le silence quelques instants avant de reprendre :

— Le rendez-vous était un secret, nous en étions convenus.

— Bien entendu, ma chère.

— A vrai dire, je n'en suis pas vraiment convaincue.

Il était clair qu'elle désirait agir en pleine lumière. Etait-il déjà sous sa coupe ? Les circonstances allaient-elles contrarier le plan qu'il s'était fixé ? Des éléments destructeurs sont-ils sur le point de saper définitivement son rêve sacré et récalcitrant ? Mais il eut soudain honte de lui-même en regardant la belle brunette qui lui avait pris le bras, gambadant comme une gazelle à ses côtés avec une joie que bénissaient les nuées flottant dans le ciel. Il redevint serein et enterra ses scrupules, pour se perdre dans la contemplation des attraits éclatants de la jeune fille. Son coude toucha le corps frais, il en reçut une décharge magique et, jetant autour de lui un regard fureteur et coupable, il l'embrassa sur la joue, puis sur le cou avant que leurs lèvres ne se rencontrent. Il ne reconnut pas sa voix qui prononçait :

— Vous êtes si séduisante, Anissa.

Elle sourit avec joie et pudeur. Il reprit :

— Je voudrais…

Il se tut en soufflant bruyamment :

— Alors ? demanda-t-elle.
— C'est comme si je vous avais toujours connue.
Elle sourit avec satisfaction, bien que ses yeux semblassent demander plus. Il reprit :
— Tout est si beau ici. Tout est d'une beauté à couper le souffle !
— Vous aimez la nature !
Ces paroles tombèrent bizarrement et ironiquement dans son oreille :
— C'est vous qui rendez toutes les choses si belles.
— N'exagérons rien. Je peux vous faire un aveu ?
— Bien sûr !
— D'habitude vous paraissez si indifférent !
— Vraiment ? Et vous avez cru aux apparences ?
— Je ne sais pas. Mais j'ai eu l'impression que vous étiez aussi énigmatique que bon.
— Tout ça n'a pas de sens. La seule vérité c'est que vous êtes tellement séduisante.
— Et puis ?
— Ce qu'il y a entre nous doit demeurer à jamais, malgré le destin.
— Le destin ?
— Mon dossier ne vous a rien appris de mauvais ?
— Pas du tout !
— Vous êtes la plus belle chose dans ma vie.
Elle répliqua avec calme :
— Vous aussi.
Il lui donna un baiser sur la joue en serrant sa main, avant de murmurer :
— Je suis perdu entre ce que je veux et ce que je peux.
— Voulez-vous quelque chose que vous ne pouvez pas obtenir ?
— L'univers regorge de désirs agréables.
— Et en ce qui me concerne ?
Elle avait raison. Sa bouche était encore imprégnée de son baiser, son coude touchait encore son corps.
— Ce qu'il y a entre nous doit demeurer un secret.
— Pourquoi ?
— Pour que les gens ne médisent pas de nous.
— Et pourquoi médiraient-ils de nous ?
— Les gens sont ainsi faits.
— Il n'y a rien de mal entre nous.
— Mais, ma chère, les gens sont ainsi faits.
Elle rit avec gaieté et demanda :
— Vous m'avez invitée pour me faire la morale, monsieur le professeur ?
— Je vous ai invitée pour faire connaissance et pour m'assurer que mon cœur avait raison.
— Quelle est la conclusion ?
— Je crois que le cœur est le meilleur guide ! Pendant tout le chemin de retour, il se demandait pourquoi il ne lui avait pas avoué franchement son amour. Pourquoi n'avait-il pas demandé sa main ? En supposant qu'elle allait bouleverser sa vie de fond en comble n'était-elle pas capable de le rendre heureux, bien plus que l'Etoile polaire ?

24

Assila Higazi, la surveillante d'école, vint un jour lui demander où il en était de son affaire. C'était en tout cas ce qu'elle avait dit à Oum Hosni qui monta chez lui pour l'informer de cette visite. Othmân était dans une période où, à côté de ses soucis habituels, il souffrait de l'amour qui l'avait conquis et qui l'avait ravagé à force de lutter contre lui-même. Il accueillit favorablement la visite d'Assila afin d'échapper un moment à ses tourments, quitte à commettre une bêtise sans réelles conséquences. Il avait besoin de fuir, et Qadriya n'était pas à sa portée chaque jour. Il salua la surveillante, s'assit en disant :

— Votre affaire est en bonne voie.

Les charmes de son corps ne tardèrent pas à jouer leur petite musique diabolique sous sa robe fleurie. Elle demanda en le regardant avec tendresse :

— Vais-je attendre encore longtemps ?

Oum Hosni pensa qu'il était judicieux de se retirer et d'aller préparer le café. Une folle détermination s'empara de ses pensées et le décida à jouer le tout pour le tout. Il dit :

— Non. Vous n'aurez pas à attendre longtemps.

— Grâce à vous.

— A vrai dire, cela dépend de vos nerfs.

— Il faudrait donc attendre quelque temps ?

Comme s'il changeait de conversation, il dit sur un ton complètement différent :

— Permettez-moi de vous déclarer mon admiration !

Elle baissa les yeux, les joues rouges. Il poursuivit :

— C'est une admiration sincère, celle d'un homme pour une femme. Vous comprenez cela…

Elle ne répliqua point, mais elle semblait aussi heureuse que si elle était sur le point d'être admise au paradis.

— Mais la prudence est de mise. Il faudrait que je vous avoue quelque chose qui risque de ne pas vous plaire.

Elle lui lança un regard interrogateur.

— L'idée du mariage est impossible !

Elle lui parut tout d'un coup anéantie. Il poursuivit :

— J'ai mille raisons, la vie est pleine de secrets…

— Pourquoi me dites-vous cela ?

— Nous ne sommes pas des adolescents ! Parlons comme des adultes et recherchons le bonheur simplement.

— Je ne comprends pas.

— Bien. Je vous admire, mais je suis un éternel célibataire.

— Pourquoi me dites-vous cela ?

— Il se pourrait que je trouve auprès de vous la solution à mon cas difficile.

— Vous me blessez !

— Pardonnez-moi. Je me confie à vous, poussé par une profonde douleur.

Renfrognée, elle se réfugia dans le silence.

— Le courage peut nous offrir une part de bonheur non négligeable.

— Que voulez-vous dire ?

— Ne suis-je pas assez clair ?

— Je ne crois pas vous comprendre.

Il répliqua avec une audace dont il ne s'était pas cru capable :

— Il nous faut un lieu sûr pour nous rencontrer.
Elle s’exclama :
— Monsieur Othmân !
— Un lieu accueillant pour deux êtres qui ont besoin d’amour et d’intimité.
Elle se leva d’un bond :
— Vous partez, ou c’est moi qui m’en vais !
— Je vais partir. Mais réfléchissez-y, et n’oubliez pas que je suis un homme pauvre.

Il ne s'agissait plus d'un unique cheveu blanc difficile à détecter. De temps en temps, il en apparaissait un nouveau qui présageait un nouveau cycle de vie.

Aucune promotion n'était en vue. Ses économies s'entassaient. Sa tension augmentait. Ses efforts devenaient plus intenses. Sa liaison avec Anissa s'affirmait, quoique avec prudence. Alors que Qadriya, elle, était vraiment son âme sœur.

Il lui semblait que les autres n'arrivaient pas à se maîtriser comme lui. Un jour, le téléphone sonna, c'était Assila Higazi, la surveillante d'école :

— Je vous remercie pour l'efficacité de votre intervention.

— Il n'y a pas de quoi, madame.

— Comment allez-vous ?

— Très bien, grâce à Dieu.

— Heureuse de vous l'entendre dire.

— Merci.

— Que Dieu vous garde.

— Je suis confus de tant de gentillesse.

Après quelques instants de silence, elle reprit :

— J'ai quand même un reproche à vous faire.

— A Dieu ne plaise !

— Quand je vous ai quitté la dernière fois, j'étais en colère. Vous vous rappelez ?

— Je le regrette, mais il n'y avait pas lieu pour la colère.

— Vous le pensez vraiment ?

— Effectivement.

— Pourtant, vous n'avez pas demandé de mes nouvelles ?

— Pardonnez-moi, mais je n'avais pas votre numéro.

— Je me suis bien arrangée, moi, pour obtenir le vôtre.

— Je le regrette, encore une fois.

— J'aurais voulu que vous arrangiez la situation par un mot gentil.

— J'y suis tout à fait disposé.

— Vraiment ?

— Bien sûr !

— Comment ?

— Nous pouvons nous mettre d'accord là-dessus !

Elle rit discrètement :

— Vous vous plaignez toujours de pauvreté ?

— C'est un sort inéluctable.

— Heureusement pour nous, j'ai assez d'argent de mon côté.

— Que Dieu augmente votre fortune !

— Est-ce que vous vous attendez à plus de franchise ?

— J'y suis tout à fait disposé.

Parfait… Chacun de nous assumera donc sa part.

Ce n'était pas une reddition mais plutôt un effondrement. Il pouvait comprendre la réalité qui se cachait derrière cela. Elle avait atteint un certain âge et se trouvait sur l'autre versant de la vie. Elle souffrait de solitude et tremblait à l'approche de la vieillesse. Il devait y avoir une lutte dont il ne

percevait que les tristes séquelles. Que faire ? Il craignait Anissa et ne désirait pas réellement Assila. Il aurait bien voulu que son cœur meure, que ses désirs s'éteignent pour la sérénité de son âme sur son chemin harassant. Il se dit avec chagrin :

"Je comprends parfaitement ceux qui me prennent pour un fou."

Quand et comment aurait-il pu se libérer pour chercher un appartement et le meubler ? Les jours passaient sans qu'il entreprît une quelconque démarche en ce sens. Il avait presque oublié l'affaire jusqu'au jour où il la vit – Assila – surgir dans son bureau ! Il l'accueillit en souriant tout en la maudissant en son for intérieur. Elle lui dit :

— Pardonnez mon audace.

Il sourit sans rien dire. Elle poursuivit :

— Le téléphone ne suffit pas pour que je vous comprenne.

Il répliqua en prenant le ton sérieux qui convenait à son lieu de travail :

— Il semblerait que le temps libre n'existe pas pour moi ces derniers temps.

— Qu'est-ce que vous avez fait ?

— Rien.

— Rien du tout ?

— Le travail ne m'a laissé aucune minute de liberté, croyez-moi.

Elle reprit avec l'audace du désespoir, celui de quelqu'un qui a perdu toute patience et qui commence à craindre le pire :

— J'espérais vous trouver un peu plus enthousiaste.

— Ce n'est pas l'envie qui me manque, mais le temps.

— Il y a un appartement à Rôd al-Farag.

Elle lui tendit une feuille pliée.

— Voici l'adresse. Allez le voir et commencez à le meubler.

Puis, sur un ton séducteur et implorant à la fois :

— J'espère qu'il vous plaira et qu'il nous sera de bon augure !

Après le départ d'Assila, il pensa aux longues nuits qui succéderaient aux mille et une nuits. Elles ne ressembleraient pas aux nuits dépensées pour étudier, traduire et servir Son Excellence, mais constitueraient autant d'offrandes inutiles sur le chemin de gloire qu'il avait élu dès son premier jour. Son désir tomba d'un coup, tant cette femme se montrait fougueuse et offerte, sans aucune retenue. Elle n'était pas mal pour remplacer Qadriya, mais il vit en elle un feu ardent qui allait le dévorer lui et ses espoirs sacrés, nés dans le secret du Verbe du Seigneur. Non, il ne permettrait à aucune force de l'anéantir, sauf la Mort qui représentait l'un des secrets de Dieu. Et puisque l'épouse idéale qu'il cherchait depuis longtemps semblait introuvable, il ne devait pas abdiquer ou céder devant la mendicité des veuves et des vieilles filles.

Une nuit, il entendit frapper à la porte de sa chambre. Il fut stupéfait de voir Assila se glisser furtivement par l'entrebâillement de la porte, trébuchant de honte et d'embarras. Elle dit avec gaucherie :

— J'ai décidé de venir en me disant que si quelqu'un devait m'apercevoir je serais entrée chez Oum Hosni, comme pour lui rendre visite.

Essoufflée, elle se laissa tomber sur le canapé. Il dit en essayant de se montrer gentil :

— Bonne idée.

— Est-ce que ma venue vous dérange ?

— Cela me fait plaisir bien plus que vous ne l'imaginez.

— Oum Hosni se couchera bientôt. Serez-vous gêné si elle se doutait de quelque chose ?

— Absolument pas !

Ils échangèrent un long regard, elle lui apparut dénuée de tout orgueil, comme une amoureuse dont les défenses étaient tombées. Elle lui demanda sur un ton doux et suppliant :

— Qu'avez-vous fait pour nous ?

Il sortit soudain de son hébétude. Il oublia tout en constatant le désir incarné par la femme défaite, abandonnée. Il prit sa main froide et la pressa à plusieurs reprises entre ses paumes, comme pour lui envoyer des messages secrets. Elle ne s'y attendait pas, du moins elle fit semblant, et, lorsqu'elle voulut retirer sa main, il refusa de la lâcher. Elle répéta :

— Qu'avez-vous fait pour nous ?

— Nous en parlerons plus tard…

— Vous n'avez pas tenté de m'appeler ?

Il se pencha, l'embrassa sur la joue et lui murmura à l'oreille :

— Plus tard… Plus tard…

— Mais je ne suis venue que pour cela !

— Vous saurez tout, mais plus tard.

Elle tenta de dire quelque chose, mais il lui ferma la bouche d'un long baiser.

L'un des hymnes infinis de la Nature s'éleva en un chant joyeux et exalté, mais ne tarda pas à s'éteindre pour entrer dans un sommeil éternel, laissant derrière lui un silence douteux, un repos tiède, gorgé de déception. Il se retourna sur le côté, couché dans le lit, alors qu'elle reposait sur le canapé, exposant sa chemise, les gouttes de sueur de son front et son cou à la lumière blafarde du petit matin. Il regardait dans le vide, complètement désabusé, comme s'il venait d'achever sa mission en ce bas monde. Il regarda dans sa direction, mais la renia d'un coup, à l'égal d'un objet bizarre surgi du fond de la nuit, totalement différent de l'être magique qui l'avait attiré auparavant. Un objet muet, sans histoire, sans avenir. Il se dit que le jeu du désir et du rejet n'était qu'un exercice en prévision de la mort et de la résurrection, un aperçu préliminaire pour accepter la tragédie avec grandeur. Le titre de directeur général constituait une autre sorte de prodige, la manifestation d'une volonté supérieure, non d'une douce soumission ! Heureusement pour lui, il s'était muré dans une impassibilité sage et meurtrière à la fois. Hésitante et timide. Assila semblait vouloir revenir sur l'important sujet qui la préoccupait.

Elle aurait souhaité qu'il commençât, mais, lasse d'attendre, elle murmura, tout en lui lançant un regard implorant et contrit :

— Oui ?

Il fut étonné d'entendre cette voix étrangère faire intrusion dans sa solitude. Il éprouva soudain envers elle une répulsion qui frôlait la haine. Elle semblait avoir la ferme intention de détruire le monument qu'il tentait d'élever une pierre après l'autre. Elle reprit :

— Qu'est-ce que vous en dites ?

— Rien.

— Mais vous avez sans doute fait quelque chose ?

— Pas du tout.

— Vous n'êtes pas allé voir l'appartement ?

— Non.

Son visage s'assombrit :

— Je vous demande pardon… Faut-il que je mette de l'argent entre vos mains ?

— Non.

— A vrai dire, je ne vous comprends pas.

— J'ai été pourtant très clair.

— Que voulez-vous dire ? Ne me torturez pas s'il vous plaît !

— Je n'ai pas l'intention de faire quelque chose.

Elle répondit, la voix chevrotante :

— Je croyais pourtant que vous étiez d'accord, que vous aviez promis.
— Je n'ai pas l'intention de faire quelque chose.
— Si vous n'avez pas le temps actuellement…
— Je n'ai pas le temps et je ne l'aurai pas dans l'avenir.
Assila respirait avec difficulté, elle poursuivit, en plein désarroi :
— Je croyais que vos sentiments étaient différents.
— Il n'y a rien de bon en moi, c'est la pure vérité, lui avoua-t-il.

Elle recula comme si elle avait été électrocutée. Elle enfila sa robe à la hâte, mais s'effondra de nouveau sur le canapé, les yeux fermés et la tête appuyée sur la paume de sa main. Il crut qu'elle s'était évanouie, son cœur se mit à battre violemment, le tirant de son apathie et de sa dureté. Si quelque chose arrivait, il risquerait le scandale et ses conséquences. Il avait une bonne réputation, mais qu'est-ce qui se passerait s'il était assailli par l'un de ces scandales dont se délectent les journaux ? Il fut sur le point de changer de tactique, de risquer un nouveau mensonge. Mais elle se leva enfin, avec difficulté, se dirigea vers la porte lentement avant de disparaître de son champ de vision. Il poussa un profond soupir, se leva pour regarder par la fenêtre la rue encore sombre ; il vit l'ombre de la femme passer la porte et se diriger vers l'angle de la rue qui menait à Gamâliya avant de se fondre totalement dans l'obscurité.

Il se dit que personne ne connaissait vraiment l'inconscient humain et qu'il était par conséquent bien difficile déjuger l'un ou l'autre de nos actes. Or, se fixer un objectif représentait un guide pour l'être humain, un argument, lorsque la chance et les événements s'affrontaient, un modèle de ce que la Nature esquissait dans sa marche infinie.

27

Il était amoureux d'Anissa Ramadân. Il devait l'admettre devant sa conscience et devant Dieu. Depuis les temps de la fontaine antique, son cœur n'avait pas battu avec une si douce musique. Aussi, il se devait de la fuir, plus que toute autre femme au monde. Elle l'aimait, ce qui aggravait la situation. La femme qui ne te propulse pas en avant te fait reculer. Il l'aurait sans doute épousée s'il ne restait entre lui et l'échelon de Son Excellence qu'un seul pas, mais la situation étant ce qu'elle était, il ne récolterait de ce mariage que les soucis quotidiens qui useraient son énergie et la détourneraient de son destin.

Un jour, Hussein Gamil vint lui soumettre le courrier comme d'habitude. Après l'avoir paraphé, il remarqua que le jeune homme demeurait planté devant son bureau. Il travaillait sous sa direction depuis cinq ans et était connu pour son assiduité et sa bonne conduite.

— Désirez-vous quelque chose, Hussein effendi ?

Visiblement, le jeune homme était troublé et voulait quelque chose ; mais quoi ?

— Qu'est-ce qu'il y a ?

Lejeune homme s'approcha, comme pour s'assurer que sa voix ne parviendrait pas aux oreilles des autres :

— Oui, il y a quelque chose, monsieur le directeur.

— Est-ce qu'il s'agit de votre travail, mon fils ?

— Je regrette, mais je dois parler.

— Bien… Je vous écoute.

Il se tut quelques instants comme pour se préparer :

— Il s'agit de M^lle^ Anissa Ramadân.

Plus tard, il se dit qu'il n'avait pas entendu le nom, ou qu'il l'avait entendu sans en comprendre le sens. Stupéfait, il dit :

— Comment ?

— Anissa Ramadân !

— Votre collègue ? Qu'est-ce qu'elle a ?

La voix qui répondit était presque inaudible :

— Je l'aime…

Othmân fronça les sourcils et, le cœur chaviré, il s'enquit avec morosité :

— En quoi cela me concerne-t-il ?

— Je voudrais la demander en mariage.

— Paroles sensées. Mais en quoi cela me concerne, moi ?

Il baissa la tête en murmurant :

— Mais… Excellence…

Othmân frissonnait de tous ses membres.

— Pourquoi m'en parlez-vous ?

— Votre Excellence sait tout.

— De quoi parlez-vous ?

— A vrai dire, je l'aurais demandée en mariage, n'était votre relation.

— Notre relation ?

Le visage fermé, le jeune homme répliqua :

— J'ai tout vu, ici et ailleurs !

L'angoisse le poussa à se défendre. Il était plus inquiet pour son statut dans l'entreprise que triste pour son amour perdu :

— Vous êtes quelqu'un de bien mal intentionné ! Qu'avez-vous vu ? Qu'avez-vous vu, mon pauvre ami ? Mais vous êtes comme tous les amoureux ! Je l'ai traitée comme ma propre fille, nous n'avons que des liens purs et innocents. Je crains surtout que vous n'ayez nui à sa réputation sans même vous en rendre compte !

Avec candeur et affliction, le jeune homme répliqua :

— Je sais quand et comment dissimuler mon chagrin et préserver la réputation de la personne que j'aime !

Othmân répondit en exhalant un profond soupir :

— Parfait… Parfait…

Puis, submergé par la tristesse :

— Votre conduite est digne d'un noble cœur.

Sa réaction fut si forte, son soulagement si inattendu qu'il eut un haut-le-cœur.

— Quelqu'un comme vous mérite de vivre heureux avec celle qu'il aime.

Son persécuteur s'en alla, le laissant seul avec son chagrin. Il se dit que, si l'on jugeait la vie à ses moments de joie, la sienne serait complètement nulle. Pourquoi la Gloire nous contraint-elle à affronter tant de misères ?

28

Un jour, il demanda à Anissa de le rencontrer aux Pyramides, vendredi matin. Il organisa ce rendez-vous avec plus de précautions que d'habitude, lui glissant à la main un papier sur lequel figuraient l'heure et l'itinéraire que chacun devait emprunter seul. C'était par une de ces matinées froides d'hiver que les rayons de soleil avaient habillée d'une chaude et agréable fraîcheur. Il la fixait sans relâche avec des yeux tristes et sincères, conscient de jouer un rôle sordide. De son côté, la jeune fille semblait nerveuse, contrairement à son habitude. Elle lui dit :

— Je sens qu'il y a quelque chose d'anormal, j'ai le cœur serré.

Il se dit que les femmes possédaient un instinct qui remplaçait la raison et qui leur permettait de pénétrer les choses profondes et que, si les hommes disposaient d'un instinct identique pour sonder l'Inconnu, ce dernier ne resterait pas longtemps inconnu. Il se sentait triste à mourir en disant :

— A vrai dire, l'affaire mérite réflexion.

— Quelle affaire ?

— Notre liaison intime.

— Qu'est-ce qu'il y a ?

— Tu t'étonnes peut-être de mon silence. Nous avons parlé de tout, sauf de l'essentiel. Tu ne t'es pas rendu compte combien je souffrais, combien je brûlais…

Elle toucha son bras avec compassion :

— Je t'avoue que mon cœur est de plus en plus serré !

— Et moi je t'avoue que je suis un égoïste.

Elle protesta fermement :

— Ce n'est pas vrai, tu n'es absolument pas égoïste !

— Egoïste dans tous les sens du terme ! A cause de mon égoïsme, je t'ai encouragée, je t'ai bernée. Nous sommes allés trop loin. Jamais je ne me le pardonnerai.

— Tu as toujours agi avec noblesse et bonté !

— Ne prends pas ma défense ! Tu as dû te demander : Quand est-ce qu'il va se déclarer, qu'est-ce qu'il veut de moi ? Jusqu'à quand allons-nous nous revoir sans vraiment avancer ? Est-ce que je suis un passe-temps pour lui ?

— Je n'ai jamais pensé du mal de toi !

— Moi-même, je me suis souvent posé ces questions, mais je me suis laissé aller au bonheur illusoire et je n'ai pas tranché à temps, avant que cela n'aille trop loin. J'ai décidé à plusieurs reprises de m'ouvrir à toi, mais je tergiversais, je cédais !

Elle demanda sur un ton profondément déçu :

— M'avouer quoi ?

— Euh… La raison pour laquelle je ne t'ai pas demandée en mariage…

Elle le regarda avec compassion avant de détourner les yeux et fixer le vide comme si elle faisait une prière silencieuse pour conjurer le sort.

— Tu t'es sûrement posé la question, sinon, quel est le sens de la vie ?

Elle baissa la tête, comme si son désir d'en savoir plus s'était refroidi, comme si elle n'attendait plus aucune bonne nouvelle. Il poursuivit :

— Je suis malade…

— Non ! s'écria-t-elle, sincèrement alarmée.

— Je ne suis pas apte au mariage !

Elle le fixa avec stupéfaction. Il poursuivit :

— Que mon apparence ne te trompe pas. Ma maladie n'est pas d'origine cardiaque ou pulmonaire, mais elle m'interdit totalement le mariage.

Il baissa la tête avec accablement et l'entendit pousser un soupir poignant. Il fut sur le point de se défaire de toutes ses contraintes, de tomber à ses pieds, de l'emmener à l'instant chez le *ma'zoun* pour conclure leur mariage, mais une force contraire l'arrêta.

— Oh ! Je m'en suis préoccupé. Je suis allé voir plus d'un médecin. Je n'avais pas perdu l'espoir, sinon je me serais confié à toi depuis longtemps. Peine perdue ! Il ne faut pas que je t'accapare plus longtemps, je risque de détruire ton avenir à tout jamais !

— Mais quel sera mon avenir sans toi ?

— Tu es jeune et les blessures des jeunes se cicatrisent rapidement.

— Je n'arrive pas à le croire, c'est un cauchemar !

— Il ne faudrait pas pousser l'erreur plus avant.

— Je ne veux pas croire…

— Chaque malheur qui vous tombe dessus paraît incroyable et la vie semble quelquefois comme une suite de malheurs. Tu dois chercher ta voie avant qu'il ne soit trop tard.

Sa voix tremblait de frayeur en disant :

— Qu'est-ce que tu comptes faire maintenant ?

— Je veux que nous arrêtions d'avancer dans cette impasse !

— Ce n'est pas possible !

— Il faut ce qu'il faut. Ce serait folie que de continuer…

Il évita de la regarder. Il avait mené son plan jusqu'au bout, avec succès et adresse. En y réussissant, il se retrouva flottant dans le vide, accablé d'une profonde douleur et d'une honte insupportable. Il se dit que la seule issue pour lui serait la folie. Seule la folie pouvait contenir ensemble la foi et le blasphème, la gloire et l'ignominie, l'amour et la trahison, la sincérité et le mensonge. Quelle raison était capable de supporter cette étrange vie ? Comment pourrait-il aspirer à l'éclat des astres alors qu'il était enfoncé jusqu'au sommet de la tête dans la boue ?

Il pleura longuement dans la nuit.

29

Un rayon de lumière commençait à pointer derrière les sombres nuages. Il apprit qu'Anissa Ramadân s'était fiancée à Hussein Gamil. Cette nouvelle lui fit plaisir comme si c'était un début de salut pour lui.

"Maintenant se dit-il, je peux me lamenter sur cet amour perdu, l'esprit tranquille, sans craintes. Je peux m'abreuver de souffrances jusqu'au bout, jusqu'à pouvoir m'en libérer complètement. Je m'y connais…"

De sa vie, il n'avait connu de femme plus apte qu'elle à lui donner du bonheur, ni plus maîtresse d'elle-même. Belle, intelligente et pure, elle l'avait aimé avec sincérité ; il était conscient de ne jamais pouvoir conquérir une autre comme elle, même si le destin lui souriait. C'était son juste châtiment.

Le flux de la vie amena un autre événement. Hamza Souèfi s'absenta un jour et le bruit courut dans l'Administration qu'il souffrait d'une nouvelle crise d'hypertension, plus forte et plus dangereuse que la première. Il lui rendit visite et le trouva couché, totalement asthénique. Il fut bouleversé par son apparence dans laquelle il vit l'état ultime qui guettait les humains, à des degrés différents. Il lui dit :

— Je vous souhaite un prompt rétablissement.

Le directeur sourit avec gratitude ; dans son état d'abattement, il était reconnaissant de toute parole gentille :

— Je vous remercie, mon ami. Vous êtes aussi noble que compétent.

— Ce n'est qu'un nuage, il passera, et vous reviendrez bien vite occuper votre place.

Le visage de l'homme se crispa comme pour retenir une larme :

— Je crois que je ne reviendrai plus.

Othmân protesta :

— Dieu vous préserve !

— C'est la vérité, monsieur Othmân.

— Vous exagérez sans doute.

— C'est le rapport du médecin. Il m'a dit franchement qu'avec une discipline sévère je pourrais sortir de la crise, à condition de renoncer immédiatement au travail.

La compassion fit pencher la balance de ses sentiments contradictoires, il répondit :

— La miséricorde de Dieu est immense. Ses miracles sont illimités.

— Je ne tiens pas vraiment au travail : j'ai marié mes filles et mon dernier fils est en train d'achever ses études à la faculté d'agronomie. Comme vous voyez, ma mission est achevée et j'ai surtout besoin de ma tranquillité d'esprit.

— Que Dieu vous accorde Ses indulgences.

L'autre répondit avec fierté, malgré son extrême fatigue :

— Grâce à Dieu, comme vous le savez bien, j'ai accompli mon devoir au ministère tout comme j'ai accompli ma mission envers ma famille. J'ai toujours vécu modestement et je continuerai à le faire, entouré de mes nombreux amis. Qu'est-ce que je peux désirer de plus ?

— Vous représentez beaucoup plus que cela, vous êtes quelqu'un de si grand et si généreux !

— Nous disparaissons l'un après l'autre. Vous souvenez-vous de feu Saafân Basyouni ? L'homme est mortel, mais la bonne action est éternelle.

— Vous avez cent fois raison.

— Que Dieu vous accorde tout le bien que vous méritez !

Il fut bouleversé et le resta longtemps. Pendant un certain temps, il ne cessa d'énoncer des aphorismes comme celui qui revient de l'enterrement d'un être cher. Mais il se réveilla d'un coup pour se dire :

"Les chagrins doivent aiguiser notre énergie, et non l'affaiblir."

Il focalisa toute sa pensée sur l'échelon qui se libérerait bientôt. Ses collègues ne tarissaient pas d'éloges sur son efficacité, sa probité, sa piété. Il était plus compétent que les deux sous-directeurs de l'Administration centrale, mais l'un occupait le deuxième échelon et l'autre le troisième. Si l'on tenait compte de la seule compétence, il aurait mérité le grade de directeur de l'Administration plus que les deux autres, mais comment faire pour sauter du quatrième au premier échelon d'un seul coup ?

A sa demande, Hamza Souèfi fut mis à la retraite. Un vaste mouvement de mutations eut lieu, du huitième au premier échelon. Ismaïl Fayeq fut nommé au poste de directeur, Othmân Bayyoumi accéda au troisième échelon et fut désigné au poste de sous-directeur. Ainsi, une histoire d'hypertension bouleversa plusieurs destinées. Othmân Bayyoumi se réjouit pendant toute la journée de sa promotion, mais son ardeur ne tarda pas à tomber. En effet, Hamza Souèfi était un fonctionnaire capable, mais après son départ personne plus que lui ne méritait d'occuper son poste, et c'était totalement ridicule de désigner un Ismaïl Fayeq au poste de directeur. Il se rendit au bureau de Son Excellence le directeur général pour le remercier. Il ne doutait pas qu'il était le fonctionnaire le plus proche de son cœur. En effet, le directeur se reposait entièrement sur lui pour l'administration comme pour ses activités parallèles. Il tendit la main à Son Excellence, lui exprimant avec éloquence sa gratitude. Ce dernier s'empressa de dire :

— Vous ne connaissez pas toutes les circonstances, mon bureau croulait sous les lettres de recommandations du ministre, du vice-ministre, des cheikhs, des députés, etc.

Il le fixa longuement avant de poursuivre :

— Je leur ai dit : Tout ce que vous désirez, sauf le grade qui doit être réservé à un homme dont la seule recommandation vient de sa compétence et de ses qualités.

Il fondit en remerciements, enterrant son ressentiment au plus profond de son cœur. Son Excellence reprit :

— Nous n'allons pas nous cacher qu'Ismaïl Fayeq est un faible et un ignorant.

— Je suis entièrement de cet avis, Excellence.

— Toute la charge vous incombera, bien que vous soyez seulement deuxième sous-directeur.

— Je suis toujours à votre service.

— Qu'aurai-je pu faire ? Vous savez qu'il est le parent du vice-ministre !

— Vous n'avez rien à vous reprocher, Excellence.

— De toute manière, je vous félicite. Vous êtes destiné à conquérir un jour vos droits selon votre mérite.

Il rebroussa chemin, quelque peu rasséréné, mais son dépit lui fit rapidement oublier les plaisirs de la promotion.

Il prit congé des fonctionnaires au service des archives, leur distribuant des poignées de main et recevant leurs félicitations et, lorsque Anissa vint le saluer, il remarqua – malgré le tourbillon de ses émotions contradictoires – son ventre qui s'arrondissait avec plénitude. Mariée et enceinte ! Hussein allait sans doute être particulièrement heureux. Il prit ses fonctions comme deuxième sous-directeur avec le sentiment qu'il était supérieur à tous les autres, qu'il était digne de la plus haute confiance, qu'il était l'ultime référence pour les affaires de l'Administration centrale, les listes financières et le budget, en plus de ses diplômes de droit et d'économie, de sa culture générale, de sa maîtrise des langues étrangères. Il se demandait pourtant :

"Quelle est l'importance de toutes ces qualités face aux années qui courent ou à la maladie qui s'abat soudain ?"

Il savait que le premier sous-directeur et le directeur lui-même étaient plus jeunes que lui et qu'il était peu probable que les échelons se libèrent, sauf par un miracle inopiné, un décès soudain ou un accident dans la me !

“Seigneur, pardonne-moi mes pensées et mes convoitises…”

Les deux hommes jouissaient d’une bonne santé, avaient un caractère joyeux et possédaient un esprit fermé. Aucun grade, à part celui qu’il désirait tant, ne pouvait justifier les immenses sacrifices qu’il avait consentis dans sa vie, son bonheur, sa sérénité.

Plus que jamais, il ressentait la nécessité d’avoir à ses côtés une épouse forte, qui le pousserait au-devant de la scène avant d’atteindre l’âge de la retraite, d’être terrassé par la maladie ou de se faire faucher par la mort. Aussi, il s’en fut demander à Oum Hosni de s’adresser encore une fois à Oum Zeinab, après que le Seigneur l’eut fait accéder au troisième échelon comme sous-directeur. Il redoubla de précautions en se rendant chez Qadriya à la Ruelle et eut l’idée de se déguiser en enfilant une *gallabeya* traditionnelle qui lui éviterait d’être reconnu. Il s’enveloppa dans une *abâya* et s’enroula une écharpe autour de la tête. Hile le reconnut uniquement à la voix et partit d’un grand éclat de rire.

— Est-ce qu’on t’a mis à la porte du ministère ? lui demanda-t-elle.

Les années lui faisaient descendre la pente petit à petit. Elle devenait de plus en plus obèse, obscène et débauchée, mais leurs relations se raffermissaient et étaient empreintes d’intimité. Il était passé avec elle du désir à l’ennui puis à l’habitude difficile à abandonner. Sa personne, sa chambre nue et son vin diabolique constituaient pour lui des éléments complémentaires, intimes et familiers, ils lui apportaient le repos, la méditation et la nostalgie, le poussaient à affronter sa vie dure et élémentaire. En même temps, il demeurait indifférent à la conduite de son amie et à son comportement humiliant qui sauvegardait – lorsqu’il était avec elle – sa solitude sacrée. Il se disait :

“Etrange ! A mon âge, je n’ai fait l’amour qu’une seule fois avec une femme normale.”

Il se rappela Assila, et pensa qu’il s’agissait plus d’un viol que d’un acte d’amour… Il y a des rapports humains sains… Il y a aussi la gloire… Tout comme il y a le Seigneur qui est l’origine de toute chose… Nous pensons à Lui en faisant le bien et nous pensons à Lui en faisant le mal !

Les stigmates de l'âge se faisaient sentir chez Oum Hosni malgré sa grande résistance. Elle voyait à peine, elle boitait et ne pouvait plus marcher sans s'appuyer sur une canne qui était en fait un vieux manche à balai. Othmân désespérait totalement des démarches d'Oum Zeinab, il se disait avec rage : "Ils ont bien raison en fin de compte, ceux qui pérorent sur la lutte des classes !"

Oum Hosni n'était plus apte à mener sa noble tâche, elle devenait sénile ! Un jour, elle lui proposa une fiancée, oubliant que cette personne était décédée depuis des années. Une fois – après la prière du vendredi – alors qu'il se trouvait au Club égyptien, il vit Assila avancer dans la rue en compagnie d'une autre femme. Il la reconnut du premier coup d'œil, bien qu'elle ait changé à un point inimaginable. Sa peau rabougrie ressemblait à un ballon percé. Sur son visage, la source de la féminité s'était complètement tarie, c'était un spectre qui ne ressemblait ni à une femme ni à un homme. Ses pas lourds et pesants étaient le signe même du malheur et de la déchéance. Il eut le pressentiment que la Mort la poursuivait et n'allait pas tarder à s'occuper de lui à son tour. Les douces illusions, qui l'avaient longtemps bercé, commençaient à s'envoler loin de sa vie qu'il croyait bénie par l'éternité. Assila se souvenait-elle de lui ? Elle ne pouvait avoir oublié celui qui avait pesé avec tant d'égoïsme, de traîtrise, sur son sort et qui n'avait laissé derrière lui que la haine et la malédiction. Ses amis d'enfance avaient opté pour la petitesse, multipliant leur progéniture et remplissant l'atmosphère de leurs gros éclats de rire. Les sentiments innocents et les rêves débridés de la prime jeunesse étaient enterrés depuis belle lurette, comme le quartier Al-Hussein d'ailleurs qui commençait à changer. De nombreuses habitations avaient été démolies et avaient cédé la place à quelques petits immeubles et une zaouïa avait été construite à la place du relais de carrioles. De nombreux habitants avaient émigré vers le quartier d'Al-Madhbah. Tout changeait, l'eau et l'électricité étaient entrées dans les maisons, la radio hurlait jour et nuit, le voile qui enveloppait les femmes auparavant disparaissait petit à petit, le bien et le mal eux-mêmes se renouvelaient et se diversifiaient. Tout cela survenait alors qu'il se trouvait toujours au troisième échelon, à un âge avancé. Etait-ce la juste récompense pour ses efforts extraordinaires, pour son dévouement méritoire ? Ne savaient-ils pas que tout son être se résumait en une expérience confortée par le savoir et le travail ? Ne savaient-ils pas que si l'on réunissait dans un livre ses rapports, ses projets de budgets, ses avis juridiques innovateurs en matière d'administration, d'entrepôts, d'approvisionnement, cela aurait constitué une encyclopédie pour l'ensemble de l'administration gouvernementale ? Une expérience éclatante, confinée aux fonctions d'un deuxième sous-directeur, comparable à un projecteur de cinq cents watts, fixé sur le mur des W.-C. d'une zaouïa dans un village éloigné !

Il se dit aussi que la notion de fonctionnariat gardait tout son mystère et n'avait pas encore été considérée à sa juste valeur. Dans l'histoire de l'Egypte, la fonction publique était une institution sacrée à l'égal du Temple, le fonctionnaire égyptien était le plus ancien fonctionnaire de l'histoire. Si, dans les autres pays, la figure emblématique était celle du combattant, du politicien, du commerçant, du fabricant ou du marin, en Egypte c'était bien celle du fonctionnaire. Les premières leçons d'éthique conservées par l'histoire furent les recommandations d'un père, fonctionnaire retraité, à son fils, fonctionnaire débutant. Le pharaon lui-même n'était rien d'autre qu'un fonctionnaire nommé par les dieux du ciel pour gouverner la vallée du Nil par le biais de rituels religieux, de consignes administratives, financières et organisationnelles. Notre vallée était celle de braves paysans, qui courbaient l'échine sur notre bonne terre mais qui levaient la tête lorsqu'ils s'engageaient dans la fonction publique. Ils dirigeaient leurs regards vers le sommet, vers les échelons qui montaient jusqu'au seuil du divin. Le fonctionnariat était un service rendu, un droit pour la compétence, un devoir pour la conscience vive, un sujet de fierté pour

l'esprit, une adoration de Dieu, créateur de toute compétence, conscience et fierté.

Il se rendit un jour aux archives en tournée d'inspection. Il y vit Anissa, qui semblait être dans la plénitude de sa féminité et de ses capacités. Elle était devenue réviseur en lieu et place de son époux, muté au ministère de l'Education. Il ne put s'empêcher de lui dire en la saluant :

— C'était le bon temps…

Elle esquissa un sourire timide et sincère. Il poursuivit :

— J'espère que vous êtes heureuse ?

— Grâce en soit rendue au Seigneur.

Après une petite hésitation, il dit, ne pouvant résister à la coquetterie :

— Heureusement que nous oublions.

Elle répliqua avec simplicité et gentillesse :

— Rien ne s'oublie et rien ne demeure !

Il pensa longtemps à ces paroles en quittant les archives.

De retour à son bureau, il vit une missive émanant du service des relations publiques. A son format, il reconnut un faire-part de décès. Il lut :

Nous avons la douleur de vous annoncer le décès ce matin de M. Ismaïl Fayeq, directeur de l'Administration centrale. Les obsèques auront lieu le…

Il le relut encore une fois. Il lut plusieurs fois le nom. Ce n'était pas possible ! Hier encore Ismaïl Fayeq exerçait son travail, plein de santé et de dynamisme. Il avait pris le café dans son bureau le matin. L'homme répétait ses paroles habituelles :

— Le pays est secoué par des courants opposés.

Othmân avait souri sans rien dire. Ismaïl avait poursuivi :

— Chacun d'eux estime être le messager du destin.

Il avait laissé passer quelques instants avant de reprendre :

— Avec quelle grosse tête allons-nous préparer le bilan final ?

Othmân avait répondu calmement, avec une pointe d'humour :

— Avec la mienne !

Ismaïl avait éclaté de rire. Il reconnaissait la compétence de son subordonné et savait qu'il était la colonne vertébrale de l'Administration. Entre eux, il n'y avait ni amitié ni inimitié. Seigneur ! Comment est-il mort ? Il se rendit au bureau du premier sous-directeur qui était très lié au défunt :

— Etes-vous au courant de ce malheur ?

Encore sous le coup de la surprise, le premier sous-directeur répondit :

— Il prenait son petit-déjeuner lorsqu'il a été pris d'une faiblesse soudaine. Il s'est levé pour aller s'étendre sur le canapé, et lorsque sa femme a couru derrière lui pour voir ce qui lui arrivait, il était déjà mort !

Ce qui nous procure quelque consolation c'est de croire que la mort est rationnelle, qu'elle accomplit son œuvre avec une certaine logique, qu'elle emprunte une voie normale faite de préparatifs et de résultats. Or, elle s'abat sur nous souvent sans crier gare. Jusqu'à la dernière minute. Ismaïl avait joui de toute sa vivacité, ce qui lui était arrivé pouvait arriver à quiconque, n'est-ce pas ? Ainsi, il n'y avait aucune garantie pour la santé, l'expérience ou le savoir. La peur ravageait ses entrailles :

"La meilleure définition de la vie c'est qu'elle ne pèse pas grand-chose…"

Etait-il arrivé quelque chose qu'il ignorait ? Non. Pourtant celui qui entend n'est pas comme celui qui voit. Sa peur durera un jour ou un peu plus et, pendant ces quelques heures, les gains et les pertes se

valaient, les joies et les peines aussi, la signification des choses se dissipait.

“Quelle est la valeur accordée à l’effort et à la dévotion de toute une vie ?”

Ces obsessions l’escortèrent pendant les obsèques et tout au long des journées de condoléances. Les bavardages des autres fonctionnaires ne les lui firent pas oublier, il leur était néanmoins reconnaissant de lui avoir fait sentir qu’il était toujours vivant.

“En quoi consiste le véritable héroïsme ? C’est de continuer à travailler en sachant tout cela.”

Mais, bien vite, le grade de directeur de l’Administration vint chasser toute autre pensée de son esprit. Le premier sous-directeur allait être muté à un poste à la Justice. La voie était tracée : il serait promu au deuxième échelon, puis délégué au poste de directeur, il en obtiendrait la charge, un an après avoir occupé le poste.

Enfin, l’espoir s’incarnait devant ses yeux comme une réalité tangible !

C’est pourquoi il fut terrassé par le décret qui nommait un nouveau directeur à l’Administration centrale, détaché du ministère des Transports !

Non… Non… Non…

Cela ne lui avait même pas traversé l'esprit ! Il détesta Son Excellence Bahgat Nour et le maudit mille fois. Il aurait dû défendre sa cause. Qu'ils soient tous maudits ! Est-ce qu'ils s'imaginent qu'il allait travailler toute sa vie pour le compte des autres ? Et d'ailleurs, qui était ce nouveau directeur ? Qui était cet Abdallah Wagdi ? Comment pourrait-il se présenter à lui comme son subordonné ? Quelle honte ! Celle-ci le poursuivrait dans les couloirs du ministère et nombreux étaient ceux qui se réjouiraient de son malheur !

Bahgat Nour le fit mander à son bureau et lui dit :

— Je regrette beaucoup, monsieur Othmân.

Il répliqua avec franchise :

— C'est à désespérer de la vie vertueuse.

— Non… Non ! Il est parent avec le ministre !

— J'envie les fonctionnaires fainéants !

— Je réitère mes regrets. Je vous transmets aussi les regrets de Son Excellence, le vice-ministre… Mais ne désespérez pas. Il y a un consensus autour de votre nomination au poste de premier sous-directeur, dès la mutation de son actuel occupant, ce mois-ci.

C'est inutile. Les échelons ne l'intéressaient que comme moyen pour accéder à l'objectif auquel il avait dédié sa vie entière. Le nouveau directeur avait quarante ans. Un jeune ! Si les choses prenaient leur cours normal, il serait mis à la retraite en tant que sous-directeur ou, au mieux, en tant que directeur, par le plus grand des miracles ! Le rêve de sa vie était anéanti, il lui était inaccessible désormais. Le passé est mort sans avoir engendré qu'un immense leurre. Il aurait mieux fait de passer sa vie sur une carriole, cocher comme son père. Pour la première fois de sa vie, il était terrassé par le désespoir. Une nouvelle pensée s'imposa à lui avec une force qui lui était inconnue jusque-là : le mariage. Il ne devait plus le différer. Il n'avait plus aucun avantage à le retarder. Il avait perdu les plus belles années de l'amour et de la vie conjugale. Il avait tellement besoin d'une compagne, d'une affection véritable, d'une partenaire sincère, de la chaleur d'un foyer, de descendance, d'une relation humaine, d'un cœur, d'une main, d'une parole, d'un refuge contre la souffrance, d'un boucher contre la mort, d'un sauveur contre la perdition, d'un sanctuaire pour la foi, d'un répit face aux rêves absurdes, d'une trêve avec la vigilance, la frustration et la solitude.

"La femme est la vie, la mort elle-même sera couronnée de gloire entre ses mains."

Il ne s'adressa pas à Oum Zeinab et il n'y avait plus rien à espérer d'Oum Hosni. Mais il y avait une nouvelle jeune fille à l'Administration, elle s'appelait Ihsân Ibrahim et il n'avait pas hésité à lui faire du charme. Car, s'il avait pu, il se serait marié le jour même. Chaque nuit qu'il passait seul augmentait sa peur. A croire que le désir de se marier augmentait de jour en jour, à son insu. Ihsân ne semblait pas comprendre le sens de ces témoignages d'affection, comme si elle était à mille lieues de penser qu'un homme de son âge pouvait la courtiser. Qu'aurait-il pu faire alors qu'il n'existait plus d'amour comme au temps de Saïda et d'Anissa, ni de désir fougueux comme au temps de Saniya et d'Assila ?

Un jour, il profita de la présence de la jeune fille dans son bureau pour lui demander :

— Me permettez-vous de vous poser une question qui pourrait vous sembler quelque peu étrange, mademoiselle ?

— Bien sûr. Excellence.

Il hésita un peu avant de demander :

— Est-ce que vous êtes fiancée ?

Elle rougit et lui lança, pour la première fois, un regard de femme, non de fonctionnaire :

— Oui, monsieur.

Déçu, il reprit quand même :

— Pardonnez-moi, mais je n'ai pas vu d'alliance à votre doigt.

— C'est-à-dire, je suis promise.

Il réfléchit quelques instants avant de dire :

— J'ai une requête à vous faire, mais cela doit rester entre nous.

— A vos ordres, monsieur.

— Pourriez-vous me suggérer une personne que je pourrais demander en mariage ?

Elle parut gênée avant de répondre avec beaucoup de circonspection :

— Toutes mes cousines et mes amies ont plus ou moins mon âge. Elles ne vous conviendraient pas.

— Que voici une traduction polie pour "Vous ne leur conviendrez pas" !

Il était tellement désespéré, qu'il lui demanda encore :

— Quelqu'un de mon âge ne peut-il donc plus se marier ?

— Et pourquoi pas ? Il y a une épouse convenable à chaque âge !

— Merci. Excusez-moi de vous avoir dérangée.

— Je voudrais beaucoup pouvoir vous rendre service.

Après son départ, il se sentit furieux. Il avait cru qu'elle serait ravie d'accueillir sa proposition, soit pour elle-même, soit pour l'une de ses cousines ou amies. Donc, le voici devenu comme le surplus des entrepôts qu'il proposait à la vente après l'inventaire annuel ! Il lui semblait qu'il n'aurait plus sa chance dans le mariage, même s'il réalisait son grand rêve d'occuper le bureau de Son Excellence. Le Temps le fouettait, alors qu'il n'avait plus la force de courir. L'idée du mariage le hantait à chaque instant, au point de faire concurrence à l'obsession des échelons. Ihsân ne lui apporta aucune suggestion de son côté. Complètement affolé, il se mit à racoler les femmes dans la rue et dans les autobus, mais, n'ayant obtenu aucun succès, il abandonna bien vite son manège car il manquait d'expérience dans ce domaine.

Il se demandait pourquoi son mariage semblait si difficile à réaliser, même après avoir sacrifié ses premières conditions restrictives. L'âge constituait peut-être un handicap, mais ce n'était pas irréversible tout de même ! Ils prendraient des renseignements sur lui et connaîtraient ses origines, l'autre vérité honteuse. Il n'était en réalité qu'un petit vieux de basse extraction, Dieu seul savait ce qui se disait sur son compte car un homme aussi émérite que lui devait fatalement susciter l'envie et la jalousie. Il avait toujours senti qu'il lui manquait un véritable ami dans ce monde et qu'il était très seul, tant il s'était élevé au-dessus de la faiblesse humaine.

Comme une habitude monotone, la nuit porta ses pas vers la chambre dégarnie, vers Qadriya. Il se dit avec amertume : "Ce serait beau si mon lot dans la vie se réduisait au grade de sous-directeur et à une prostituée presque noire."

Elle lui dit en riant :

— C'est la première fois que je te vois boire deux verres de vin, c'est la fin du monde ou quoi ?

C'était effectivement l'apocalypse, sa tête tournait étrangement. Il lui dit tout de go :

— Il faut que tu saches, Qadriya, que je suis un bon croyant.

Elle répliqua, tout en nouant un foulard rouge sur ses cheveux rêches :

— Gloire en soit rendue au Seigneur !

— Si je ne croyais pas fermement que l'univers créé par Dieu était sacré, je me serais résigné à la vie des bêtes.

Elle dit soudain, tout en lui jetant un regard stupide :

— Ils ont décidé de nous supprimer, maudits soient-ils !

Il poursuivit sans avoir entendu sa remarque :

— Et le Seigneur…

Elle l'interrompit :

— Ils ont décidé de nous supprimer.

— Quoi ?

— Tu n'as pas entendu dire que la prostitution allait être abolie ?

Non. Il ne lisait dans les journaux que les faire-part de décès, les matières afférentes au gouvernement et les questions bureaucratiques. Agacé, il demanda :

— Vraiment ?

— Nous avons été avisées.

— Etrange…

— Ils ont promis de nous trouver du travail. Je me demande quel genre de travail ça va être ? Qu'ils soient maudits sur terre et dans l'au-delà ! Est-ce qu'ils ont achevé toutes les réformes pour qu'ils en arrivent à nous ?

— Ce ne sont peut-être que des paroles. On raconte tant de choses dans ce pays !

— Nous avons été officiellement averties !

Très inquiet, il demanda :

— C'est pour quand ?

— Avant la fin de l'année.

Le silence tomba lourdement au point que la chambre se mit à résonner du tapage des gens dans la Ruelle. Nombreuses étaient les catastrophes auxquelles il s'était attendu, mais celle-ci n'avait même pas effleuré son esprit. Il répliqua avec morosité :

— Les maisons closes vont se répandre partout.

— Les maladies aussi.

— Des milliers de jeunes filles seront entraînées dans la dissolution.

— Que dire de celles qui perdront leur boulot ?

Il poussa un soupir avant de lui demander :

— Qu'est-ce que tu as décidé ?

— En tout cas, il est hors de question que je travaille comme buandière dans un hôpital !

— Est-ce que je pourrais avoir ton adresse ?

— Nous serons soumises à une sévère surveillance.

— Qu'as-tu prévu pour l'avenir ?

Elle répondit avec assurance :

— Je me marierai. Il ne me reste plus que le mariage.

Frappé par ces paroles, il remplit son troisième verre avant de demander :

— As-tu quelqu'un en vue ?

— Il me serait très facile de trouver quelqu'un !

— Comment ça ?

Elle répliqua fièrement :

— Je possède cinq cents guinées. Je pourrai meubler un appartement avec cent cinquante et garder le reste en réserve. Beaucoup d'hommes accueilleraient favorablement cette situation !

— C'est très probable.

Elle lui dit en rigolant :

— Si tu me trouves un fiancé convenable, fais-le-moi savoir.

A minuit, en se glissant sous les arcades, il rencontra un ivrogne en train de vomir, il en fut écœuré. Il

ressentait de manière très aiguë sa solitude, sa perdition, son désespoir et il eut soudain la folle envie de se suicider. Et, sans réfléchir, il rebroussa chemin, revint en titubant vers la Ruelle et tomba nez à nez avec Qadriya qui descendait l'escalier pour rentrer chez elle. Il l'arrêta du bras en disant :

— Qadriya, je t'ai trouvé un mari convenable.

Il ne discernait pas son visage dans le noir, mais il devina l'impact de ses paroles :

— Marions-nous immédiatement !

Le mariage eut lieu le lendemain. Qadriya ne semblait pas surprise outre mesure par sa proposition. Elle lui avait lancé un regard comme pour s'assurer de sa sincérité et, l'ayant constatée, elle avait acquiescé. Il s'était dit : Peut-être le considérait-elle comme le gagnant dans l'affaire, à cause des cinq cents guinées ! Il lui avait dit :

— Allons tout de suite chez le *ma'zoun* pour qu'il nous marie.

Elle riait de plaisir en répliquant :

— Dessaoule d'abord et attendons le matin.

Il avait passé la nuit dans son petit logis situé à l'angle du chemin de Chamachergui. Le matin venu, il lui avait dit :

— Préparons notre nouvelle maison avant de nous marier.

Elle avait répliqué avec détermination :

— Nous nous marions d'abord puis nous préparons notre maison.

On fit donc mander le *ma'zoun*. Les formalités nécessitant des témoins, elle ne trouva que deux souteneurs parmi ceux qui la faisaient travailler. Il y eut une cérémonie très simple qu'il suivit avec ébahissement. Qu'est-ce qui lui arrivait ? Une terrible angoisse le prit à la gorge au point de lui faire souhaiter qu'un accident vienne dissiper le cauchemar qu'il était en train de vivre. Lorsqu'il eut à déclarer son nom et sa profession, la femme et les deux souteneurs semblaient frappés de stupeur. Il pensa qu'ils devaient sûrement le prendre pour un cinglé, comme tout le monde d'ailleurs. Désormais, ce n'était que justice de s'avouer enfin fou : une femme âgée, une négresse obèse comme une grosse vache, ployant sous un demi-siècle d'abjection et d'obscénité. Est-ce ainsi que se réalisait enfin le souhait qu'il avait follement désiré ? Le voici enfin marié et Qadriya – la compagne de sa jeunesse – est devenue son épouse. Que venait-il de faire là ?

Son admiration pour Rôd al-Farag – qu'il avait souvent traversé en rendant visite à Hamza Souèfi – lui fit choisir un appartement de trois pièces et un salon dans ce quartier. Ils commencèrent à le meubler. Il imposa le voile à Qadriya sous prétexte de pudeur, mais en réalité c'était par crainte qu'elle ne soit reconnue par l'un ou l'autre de ses anciens clients. Ils achetèrent les meubles de la chambre à coucher, de la salle à manger ainsi que ceux du séjour, de la bibliothèque et du salon. Ils firent aussi l'emplette de vêtements pour lui et pour elle, d'un poste de radio et de beaucoup d'autres choses encore. Elle participa aux dépenses en déboursant cent guinées de sa poche, il en fit de même. En proie au cynisme le plus total, il alla même jusqu'à changer de comportement vis-à-vis de l'argent, au point de dilapider ses économies à tort et à travers, avec un sentiment de résignation désespérée. Il était dominé par un irrésistible désir de jouir des plaisirs de la vie dont il s'était longtemps privé. Il fit des adieux très émus à Oum Hosni qui lui dit dans un sanglot :

— Il ne serait pas de bon augure que tu abandonnes ton quartier de toujours.

Il l'abandonna pourtant sans regret. D'ailleurs, en aucun cas, il ne pouvait envisager d'emmener Qadriya vivre au quartier Al-Hussein. Il regardait son ancien quartier comme le symbole de la misère, de la frustration et des souvenirs tristes. Il noya ses souffrances visibles et secrètes dans les plaisirs offerts, désireux de se rappeler – et surtout de se convaincre – que Qadriya était la seule femme qu'il avait réellement aimée, sinon, comment aurait-il pu la fréquenter pendant toutes ces années ? Ne faisait-elle pas d'immenses efforts pour jouer le rôle de maîtresse de maison dans ce nouveau milieu "distingué" qui représentait un saut inimaginable pour celle qui venait de la Ruelle. Il priait le Seigneur pour que les regards de ceux qui l'avaient connue auparavant ne la reconnaissent pas. Il lui conseilla :

— Evite de fréquenter les voisines.

— Et pourquoi cela ? demanda-t-elle.

— Les mœurs des gens ne sont pas fiables !

Il craignait surtout qu'à l'occasion d'une chicane avec l'une de ses voisines elle ne sorte de sa réserve et ne laisse exploser les volcans d'obscénité enfouis au fond d'elle. Par ailleurs, il lui reconnaissait les efforts qu'elle déployait pour le rendre heureux et pour réussir dans sa nouvelle vie. Le temps passant, il fut plus rassuré, résigné et profitait mieux de la compagnie, du calme, de la régularité et de la propreté qu'elle lui offrait. Désormais, il pouvait prier sans culpabilité ni inquiétude, il se rapprochait de Dieu, d'autant mieux qu'il avait fait le salut d'une âme perdue et peut-être bien de deux.

Rassuré sur le sort qui lui était réservé ici-bas, il pensa qu'il était temps pour lui de préparer sa fin. Il se dit :

"Il faut que je me fasse construire un tombeau !"

Il consulta les personnes adéquates et, grâce à elles, put acquérir une parcelle de terre à Khafir et se fit bâtir un tombeau. Il allait souvent surveiller les travaux en compagnie d'un architecte de son ministère. Un jour, ce dernier lui demanda :

— Votre famille a bien un ancien caveau, n'est-ce pas ?

Il répondit fermement :

— Très ancien, et plutôt encombré de grands-parents et d'ancêtres. Il était temps d'en construire un nouveau.

L'architecte dit :

— Il y a une grande différence entre les nouveaux et les anciens caveaux. Les nouveaux sont modernes, beaux…

— Peu m'importe de posséder une maison ici-bas, un appartement de location fait l'affaire, mais il est indispensable d'avoir un tombeau, sinon, la dignité de l'homme est perdue à jamais.

L'architecte sourit en disant :

— En Inde, on fait brûler les cadavres.

Il protesta :

— Dieu nous en préserve !

L'architecte sourit de nouveau avant d'ajouter :

— Vous voulez mon avis ? Le feu est plus approprié que la terre pour la dignité d'un cadavre. Est-ce que vous avez une idée des étapes de la décomposition d'un cadavre ?

Il répliqua avec agacement :

— Non. Je n'ai pas besoin de pareilles connaissances !

Il laissa passer quelques minutes avant de demander :

— Ne faudrait-il pas aménager des toilettes ?

— Elles seront utilisées en votre absence et de manière répugnante !

— Mais ce serait bien de planter un arbre ou un lierre.

— D'accord. On pourrait l'arroser de l'extérieur.

L'édifice achevé, il s'y rendit pour en prendre livraison et payer le reliquat. Il examina le caveau avec admiration. La porte était ouverte, le soleil éclairait en plein l'escalier qui descendait vers la pièce. Il se baissa un peu pour jeter un coup d'œil sur le sol lisse, couronné de clarté, de pureté et de propreté. Il fut pris d'une étrange sérénité : sa maison pour l'éternité était prête, ses ossements ne seraient pas perdus parmi tant d'autres, comme ceux de ses parents. Et, bizarrement, un doux et étrange sentiment monta de ses entrailles, lui murmurant de s'étendre sur le sol lumineux et net, afin de goûter un repos qui ne lui avait jamais été accordé, de jouir d'un calme qu'il n'avait jamais connu. C'était un appel inconnu auquel il eut envie d'obéir, abandonnant à jamais les soucis et les rêves de ce monde. Il ne put se débarrasser de

cet étrange sentiment qu'en quittant le cimetière. Il aurait bien aimé transférer dans le nouveau tombeau les restes de ses parents pour que sa sérénité soit totale, mais il avait renoncé à cette entreprise depuis longtemps. Il savait qu'il était impossible de distinguer entre les ossements dans les tombes de la charité publique. Il se dit, pour se convaincre de la sagesse de son comportement : "Il n'y a pas de doute, ma vie aujourd'hui est bien meilleure que celle d'hier."

Cela ne signifiait en aucun cas qu'il avait dévié du chemin de Dieu et de Sa parole éternelle malgré la tiédeur apparente qui le cernait.

33

Que les jours passent !

Quoi qu'il en soit, il avait désormais une famille et possédait un tombeau. Il dégustait de nouveaux plats, plus raffinés que la tête de veau, le *kouchari*, la *bissara*, les fèves, les lentilles et les falafels. Il reconnaissait à l'argent d'autres fonctions que sa momification à la Caisse d'épargne de la poste.

Mais les jours ne passaient-ils pas monotones et sordides ? Aurait-il perdu définitivement tout espoir ?

Du cours monotone des jours, une vague dévastatrice surgit soudain, bouleversant quelques destinées et recréant le monde encore une fois. Un beau matin, le ministère se réveilla sur le décret de nomination de Bahgat Nour, le directeur général, au poste de vice-ministre. Pour la première fois depuis très longtemps, le poste de directeur général se trouva vacant, les cœurs cessèrent de battre pendant une quinzaine de jours jusqu'à la promulgation du décret qui nomma Abdallah Wagdi, le directeur de l'Administration centrale, au poste de directeur général. Il devint ainsi "Son Excellence" en long et en large. Les battements reprirent dans un certain cœur qui était plongé dans la torpeur depuis quelque temps. Othmân se dit :

"Je suis l'unique candidat, « officiellement » et « naturellement », que vont-ils décider ?"

Durant des semaines, il plaida sa cause. Il en parla avec le directeur général et avec le vice-ministre.

Il entendit les uns dire :

— Le poste de directeur de l'Administration est parmi les plus sensibles.

Lorsqu'il eut demandé ce que cela signifiait, on lui rétorqua :

— Les diplômes et la compétence ne sont pas seuls enjeu, il faudrait y ajouter la position sociale.

Il s'écria :

— C'est peut-être vrai pour le vice-ministre ou le ministre, mais les postes de directeur de l'Administration ou même de directeur général ne sont pas fermés aux gens du peuple. C'est l'usage, depuis que les postes élevés ont été libérés par les fonctionnaires anglais.

Il n'eut pas longtemps à se torturer, car le décret de sa promotion au grade de directeur de l'Administration fut publié au cours du mois. En se rappelant plus tard avec nostalgie ce jour, il se dit :

"Le miracle est arrivé en un clin d'œil ! Aucun obstacle administratif ne s'interpose plus entre moi et le poste de directeur général."

Mais comment le miracle était-il arrivé ? Alors qu'il pensait atteindre l'âge de la retraite avant que quelqu'un ne bouge dans la file qui le précédait, le vice-ministre fut nommé ministre à l'occasion d'un remaniement ministériel. Toute une série de mutations suivirent, aussi heureuses qu'inattendues. Bahgat Nour, le vice-ministre, lui dit :

— Je vous ai accordé cette promotion malgré de nombreuses oppositions.

Othmân lui manifesta sa gratitude, mais demanda néanmoins avec un soupçon de regret :

— Pourquoi les oppositions ?

Le vice-ministre répliqua :

— Vous avez dépassé l'âge administratif, vous n'êtes pas sans le savoir !

Toujours est-il qu'il reprit goût au travail comme au début de sa carrière, et se jura devant Dieu que son mandat serait marqué par une histoire unique, riche en savoir, en intelligence et en consultations juridiques mémorables. Il voulait prouver à tout le monde que le fonctionnariat était une mission sacrée, un service rendu à l'humanité et un acte d'adoration au vrai sens du terme. Dès son premier jour, il décida de collaborer sincèrement avec Abdallah Wagdi, car la collaboration avec le directeur général constituait l'un des rituels du culte, en termes de travail. Par ailleurs, n'ayant jamais failli aux devoirs de sa fonction, il décida de compenser ses points faibles en offrant son expérience sous forme de services

personnels, comme il l'avait déjà pratiqué avec le vice-ministre. Il récoltera peut-être un jour les fruits de ce qu'il aura semé. Il ne cessait de se répéter :

"Il est bien vrai qu'Abdallah Wagdi est très jeune, mais l'ère des miracles est revenue !"

Il ne comptait pas uniquement sur les miracles à vrai dire ! Il observait attentivement l'obésité d'Abdallah Wagdi et suivait avec une satisfaction secrète ce qu'on disait de son insatiabilité pour le boire et le manger, il se répétait à lui-même :

"Les gens comme lui sont exposés à de nombreuses maladies !"

Ce ne serait que justice après tout ! Car, malgré ses nombreux péchés, il était un homme de foi, un homme de Dieu, un disciple de Hussein. Le Seigneur ne l'abandonnera pas. Il se dit :

"Le jour du Jugement dernier, qu'est-ce qu'un homme pourrait offrir de mieux que sa noble ambition, son travail sacré, son progrès constant et son registre des services rendus à l'Etat et à ses semblables ? L'Etat est le temple de Dieu sur terre. Notre place ici-bas et dans l'au-delà s'y décide à la mesure de notre zèle."

Pour ce qui était de sa vie conjugale, le calme et l'épanouissement n'y avaient pas régné longtemps, c'était prévisible.

Il dit à sa femme :

— Qadriya, tu bois trop.

Elle lui lança un regard surpris :

— Exact ! Mais ce n'est pas nouveau.

Il l'adjura presque :

— Il faut toujours espérer changer nos mauvaises habitudes.

— Pourquoi se donner cette peine ?

Il la supplia presque :

— J'espère qu'un jour tu vas te mettre à faire la prière et le jeûne, nous avons besoin de la grâce divine.

Maussade, elle répliqua :

— Je crois en Dieu et je sais qu'il est clément et miséricordieux.

— Tu es une dame respectable et une dame respectable ne se saoule pas chaque nuit.

— Comment se saoule donc la dame respectable ?

— Elle ne doit pas se saouler du tout.

Elle laissa fuser un ricanement désagréable avant de se reprendre vite et de dire tristement :

— Il n'y a aucun espoir !

— Qu'est-ce que tu veux dire ?

— Aucun espoir d'avoir un enfant. C'est trop tard !

Il partageait sa tristesse, mais poursuivit :

— En tout cas, nous avons une bonne chance de vivre heureux.

Elle déploya des efforts, pas sérieusement à vrai dire, pour cesser de boire, mais en vain. Elle était devenue de plus en plus alcoolique depuis qu'Othmân avait recommencé à s'absorber dans son travail et qu'elle souffrait de plus en plus de solitude. En la voyant un jour prendre de l'opium, il s'écria, alarmé :

— Non !

Elle s'écria à son tour :

— Touche pas à ça !

Il lui demanda avec inquiétude :

— Depuis quand ?

— Depuis Noé !

— Mais…

— Tout sauf ça ! C'est plus fort que la mort…

— C'est pareil à la mort !

Elle répondit avec désinvolture :

— Admettons…

Qu'avait-il fait ? Quel vernis de bonheur l'avait-il trompé ? Il devait résister à tout prix. Inutile de penser au divorce car cela signifiait l'engagement dans un dur combat qui risquerait de l'achever. Il lui demanda :

— Comment est-ce que tu l'obtiens ?

Comme elle ne répondait pas, il poursuivit :

— Tu as renoué avec tes anciennes connaissances louches, malgré le danger auquel tu nous exposes…

— N'exagérons rien.

— Qadriya, réfléchis bien, si tu ne changes pas de vie, le malheur s'abattra sur nous.

Il se mobilisa pour défendre sa réputation et son avenir. Au bout de ce qu'on pouvait appeler combat, il la fit admettre dans une clinique psychiatrique à Hilwân. Elle y demeura plusieurs mois jusqu'à sa désintoxication. Il s'imagina qu'elle était devenue une nouvelle femme. De son côté, ne trouvant rien d'autre que la nourriture dans sa vie, elle s'y jeta à corps perdu. Le résultat se fit rapidement voir par les couches de graisse qui vinrent s'amonceler sur son ancienne obésité, offrant une image pitoyable et risible à la fois. Toujours inquiet à son sujet, il la surveillait d'un œil et travaillait de l'autre en se disant avec regret :

"J'ai perdu le seul privilège qui me procurait quelques félicités du temps de mes nuits bestiales.

Elle s'est révélée misérable, immorale, mécréante, stupide, vulgaire !"

Il se rappela les avis de certains de ses collègues – férus de politique et d'idéologie – concernant ce genre de phénomènes, mais il se rappela aussi son propre cas. N'avait-il pas grandi pauvre, faible et désarmé, tout comme Qadriya ? Si, bien sûr ! Mais, lui, il avait découvert à temps le mystère sacré de son être vulnérable, tout comme il avait découvert la sagesse infinie de Dieu. Il s'était alors frayé son chemin avec l'éclat et la douleur d'une créature de Dieu. Aussi, il ne pouvait pas compatir avec elle. Il ne cessait de se demander :

"Qu'ai-je fait de moi-même ?"

En effet, que signifiait une vie conjugale sans réel amour, sans relation spirituelle, sans espoir de descendance ni de rapports humains ? Il tenta de se consoler :

"Ne te mets pas martel en tête, tu n'es plus capable d'encaisser comme avant. Oui, il y a un certain changement, aussi léger que la brise, aussi malicieux que le renard : c'est l'âge, c'est le temps…"

Il réfléchit quelques instants avant de se dire : "Grâce à lui nous réalisons tout. A cause de lui nous perdons tout. Seule demeure la glorieuse face de Dieu !"

Comme d'habitude, il oublia bien vite sa réussite. Les joies s'étaient dissipées, les soucis s'étaient amoncelés. Diriger l'Administration devint une routine qu'il se devait de dépasser avec la rapidité qui convenait au petit nombre d'années qui lui restait, sinon son temps de service s'achèverait alors qu'il se tenait toujours comme un mendiant à la porte du bureau bleu. L'ambition était violente et le mariage ne constituait plus pour lui un havre de réconfort.

— Seigneur, accorde-moi la force de ramener ma femme dans le droit chemin !

Ses efforts furent vains, elle se noyait dans une tristesse qu'elle n'avait jamais connue. Auparavant, elle baignait dans le malheur sans s'en rendre compte, trouvant son refuge dans le vin et l'opium. Alors que maintenant elle avait à affronter le néant, bien éveillée, les yeux écarquillés avec terreur, sans réconfort, sans amour, sans enfants.

Il se dit :

"A la Ruelle, elle était mon réconfort et mon plaisir, alors que dans cette maison cossue elle est mon enfer… Si chacun de nous allait son chemin, un miracle surviendrait peut-être. Je regrette tant mon ancienne solitude !"

En rentrant un jour, il aperçut dans ses yeux injectés de sang un regard stupide et euphorique à la fois. Effaré, il lui demanda :

— Tu as recommencé à boire ?

Elle acquiesça avec résignation :

— Oui. Dieu merci !

Il dit dans un soupir :

— Bientôt tu reviendras à l'opium.

— C'est déjà fait. Dieu merci.

Il demanda avec impatience :

— Qu'allons-nous faire maintenant ?

— Tout va bien. Hier j'ai rêvé de ma mère !

— C'est à désespérer de toi !

— Tu feras bien.

Elle s'anéantissait dans son paradis artificiel et le délaissait totalement. Il en fut soulagé quelque peu. Elle avait son propre univers et, lui, il revenait à sa solitude. Il décida, cette fois-ci, de ne pas lutter contre sa déchéance. En même temps, il se sentit coupable d'avoir des pensées aussi mesquines.

Pendant qu'il se tournait et se retournait sur ces braises, Radia Abdelkhaleq fut nommée au poste de secrétaire. Le chef du personnel lui avait demandé de sélectionner lui-même la personne qui convenait le mieux à son service :

— Le droit vous revient de choisir votre secrétaire, et même de nommer une personne de confiance dans votre parentèle.

L'homme ignorait-il vraiment ses origines ? Pendant toutes ses longues années de service, il avait appris à connaître le génie des fonctionnaires pour exhumer ce qui était dissimulé et pour dévoiler les scandales. Il ne faisait pas de doute que son passé dans les carrioles était connu de tous. Il lui répondit :

— Je vous confie ce choix.

L'autre ajouta en le flattant :

— Vous êtes un modèle d'honnêteté et d'élévation, monsieur le directeur.

Le lendemain. Radia Abdelkhaleq fit son entrée dans son bureau et se présenta :

— Radia Abdelkhaleq, la secrétaire de Votre Excellence, si vous le permettez et l'agréez.

Il répondit en ressentant une agréable émotion :

— Soyez la bienvenue. Vous venez de quel service ?

— Du service du personnel.

— Très bien. Quels sont vos diplômes ?

— Une licence d'histoire.

— Très bien.

Il faillit l'interroger sur son âge, mais se retint. Il l'estima à vingt-cinq ans. Belle silhouette. Cheveux de jais, coiffés avec simplicité, encadrant avec douceur un visage brun et long. Des yeux petits, francs, intelligents, éclatant de charme. Des dents qui avançaient – presque une imperfection – donnant à sa bouche du caractère et une certaine beauté. Il en fut ému et se dit :

"Maudit soit le bon choix du directeur du personnel !… J'ai besoin d'un parapluie dans cet enfer."

Du premier regard, son cœur pencha vers elle avec joie, confiance et avec une secrète envie de trouver un refuge.

Au fil du temps, il s'attacha à elle de plus en plus, surtout lorsqu'il apprit qu'elle était orpheline et vivait avec une tante, vieille fille. Ses espoirs les plus enfouis commencèrent à le tarauder. Mais il était très loin de penser – ne serait-ce que penser – commettre une bêtise.

Il était captivé par sa politesse, sa douceur, son regard tendre et délicat. Il mit cela sur le compte de la déférence due par une secrétaire envers son directeur, à plus forte raison quand le directeur avait l'âge d'être son père. Mais elle occupait ses pensées plus qu'il ne fallait, elle embaumait dans sa vie comme un parfum étourdissant. Il se dit :

"A un certain moment, celui qui prend la vie au sérieux et celui qui la prend à la légère se retrouvent à égalité sur les deux plateaux de la balance… Seigneur, j'implore Ton pardon et Ta miséricorde !"

Il observait attentivement le travail de la jeune fille et un jour il lui demanda :

— Est-ce que vous trouvez difficile de travailler pour moi ?

— Pas du tout ! J'aime ce travail.

— J'étais ainsi à mes débuts et je n'ai pas cessé depuis. Je peux vous annoncer que l'effort n'est jamais perdu.

— Mais on raconte…

Il l'interrompit :

— Je sais tout ce qu'on dit, je ne le nie pas. Je connais les pistons, le népotisme, le parti, je sais tout cela et même plus. Pourtant la compétence reste une valeur sûre. Les responsables qui n'en possèdent pas se retrouvent dans l'obligation de solliciter les vraies compétences pour couvrir leur ignorance.

Secrètement charmé par sa séduction, il poursuivit :

— J'ai frayé mon chemin en m'appuyant sur le Seigneur et sur mon travail.

— C'est ce que j'ai entendu dire partout.

Qu'est-ce qu'on disait d'autre sur son compte ?

C'était bien cela qui avait empêché Oum Zeinab de donner suite à sa requête ! Mais cela n'avait plus aucune espèce d'importance désormais. Il lui dit :

— Je dois vous avouer que je suis entièrement satisfait de votre travail.

Elle sourit de plaisir et répliqua :

— Je vous sais gré de vos encouragements.

L'ambiance ne pouvait être meilleure ! Une atmosphère éthérée et riche en promesses où le cœur puisait une allégresse sacrée. Avec de pareils fondements, un amoureux pouvait aller de l'avant, conclure un mariage heureux et une amitié réussie. Pourtant, les indécis y perdaient de nombreuses opportunités de bonheur, sous prétexte que la conjoncture ne s'y prêtait pas. Lorsque le lieu s'y prêtait, le moment n'était

pas approprié, ou le contraire, ce qui laissait entendre que le bonheur existait, mais que les chemins pour y accéder n'étaient pas toujours faciles. En se frayant un chemin de l'un à l'autre, on pouvait atteindre soit le bonheur, soit le badinage. Pourtant il ne fallait pas oublier les erreurs – erreurs ! –, il ne faudrait pas oublier Saïda, Assila et Anissa.

Au fil du temps, il ne cessait de se répéter :

"Mon cœur, prends garde !"

Comme à son habitude, il se mit aussi à craindre Radia autant qu'il la désirait, et comme à son habitude il se fia au courant pour lui forger un destin inconnu.

35

Les jours se succédaient entre la gestion de l'Administration, les ennuis à la maison et les passions qui ravageaient le cœur. L'univers semblait s'être figé et Abdallah Wagdi semblait enraciné dans son poste de directeur général comme la Grande Pyramide dans le sol de l'Egypte. Othmân se disait avec morosité :

"Il n'y a aucune lueur d'espoir !"

D'où surgirait le miracle cette fois ? Seuls quelques cheveux noirs subsistaient dans sa chevelure. Sa vue s'était affaiblie, il devait maintenant porter des lunettes. Son appareil digestif avait perdu de son acuité, ce qui l'obligea à frayer avec les médicaments pour la première fois de sa vie. Son dos s'était courbé d'être resté penché sur son bureau tant d'années et de ne jamais avoir eu le temps de pratiquer un sport quelconque. Toutefois, il se disait :

"Grâce à Dieu, je suis encore fort."

Et, contrairement à ses habitudes, il se regardait longuement dans la glace et poursuivait :

"Je suis encore présentable !"

Entre-temps, il avait écrit un ouvrage sur les règlements des fonctionnaires, avec une exégèse complète. Le livre eut un grand retentissement dans le milieu. Par ailleurs, il se donnait à fond à son travail et à la traduction, malgré son âge avancé, parce que tout cela l'intéressait et aussi parce qu'il voulait fuir à la fois le spectre de sa vie conjugale et ses sentiments enflammés pour Radia. Il se dit :

"Je confesse que l'heure du courrier du matin représente tout mon lot de bonheur en ce monde !"

Echange de salutations et de sourires. Commentaires sur le travail. Plaisanteries sous-entendues. Allusions subtiles sur la coiffure, les chaussures ou la chemise…

Un jour qu'il la complimentait sur sa coiffure, elle dit :

— Je pense me couper les cheveux.

— Non ! s'exclama-t-il.

Elle sourit de la vivacité de cette protestation à propos d'une affaire qui ne concernait pas les listes et les bilans.

— Mais…

Il l'interrompit :

— Laissez-les tels quels.

— Mais la mode…

— Je ne connais rien à la mode, mais je les aime ainsi !

Elle rougit. Il l'observa attentivement et ne décela aucun soupçon de mécontentement. Désireux de profiter des leçons apprises lors des heureux moments de sa vie passée, il lui tendit, un matin, une petite boîte élégante. Stupéfaite, Radia lui demanda :

— Qu'est-ce que c'est ?

— Un petit cadeau pour une grande occasion.

— Mais… Mais comment avez-vous su ?

— Joyeux anniversaire.

— C'est effectivement mon anniversaire !

— Bien sûr !

— Quelle grande âme… A vrai dire je ne mérite pas…

— A vrai dire, vous ne savez pas parler autant que vous savez faire bonne impression sur les gens.

— Je vous suis très reconnaissante.

— Je suis heureux.

Il laissa échapper un soupir. Puis, obéissant à ses sentiments et à une irrésistible impulsion, il dit :

— Qu'y puis-je ? C'est l'amour…

Elle baissa les yeux et reçut cet aveu avec résignation comme une douce fatalité.

— C'est la dernière chose dont je devrais parler, mais c'est plus fort que moi.

Le sang lui monta au visage, mais elle ne s'en alla pas. Elle s'était assise comme si elle attendait encore plus d'aveux.

— Comme vous voyez, je ne suis plus très jeune.

Il laissa passer quelques instants avant de dire :

— Et puis, je suis marié.

Que désirait-il après tout ? Peut-être n'avait-il pas envie d'affronter un échec ou de mourir seul, sans la chaleur d'un amour et sans enfants ! Il dit à nouveau :

— Qu'y puis-je ? C'est l'amour…

Le silence régna de nouveau. Plus rien ne lui importait. Il lui demanda en faisant semblant de plaisanter :

— Que diriez-vous de ce cas ?

Elle sourit et murmura quelques mots inaudibles. Il poursuivit :

— M'accuserez-vous d'égoïsme ?

— Non. Vous ne l'êtes absolument pas.

— De sénilité peut-être ?

Elle eut un rire doux et bas :

— Ne vous accablez pas de défauts qui n'existent pas.

— J'aimerais savoir ce que vous en pensez.

Elle répondit avec sérieux :

— La situation est délicate. Je ne voudrais pas méconnaître les sentiments de compassion…

— Vous faites allusion à mon épouse ?

— Il faudrait y penser.

— Laissez-moi ce soin. J'en suis responsable.

— Bien.

— Je voudrais quand même connaître votre avis sur le reste.

Elle parvint enfin à dominer ses sentiments avant de dire :

— Mes paroles ne vous ont-elles pas mis sur la voie ?

— Je suis très heureux, Radia. Est-ce que cela signifie que vous bénissez mon amour pour vous ?

Elle répondit avec courage :

— Oui.

Secoué jusqu'à l'ivresse par le bonheur, il s'exclama :

— Advienne que pourra !

Puis, quêtant son apitoiement, il lui confia :

— Je vous avoue que je n'ai guère connu le bonheur.

— Je n'ai jamais imaginé cela.

— Une vie dure et un mariage malheureux !

— Vraiment, je n'ai jamais imaginé cela.

— Pourquoi ?

— Vous me paraissez un homme sage et j'ai toujours pensé que les sages étaient heureux.

— Quelle idée !

— Je regrette.

— Votre amour me rend heureux.

Il fut convaincu qu'il venait de gagner son plus grand trésor. Il fut convaincu que l'amour constituait la plus grande puissance après le Seigneur.

Il était nécessaire qu'il l'accompagnât chez elle, au quartier de Sitt-Zeinab. Quand elle le présenta à sa vieille tante, il sentit tout de suite qu'il n'était pas le bienvenu, qu'elle avait adopté une position claire et nette à son sujet. Elle était nerveuse et franche. L'affaire fut traitée sous toutes ses coutures. Elle lui dit :

— Divorcez d'abord.

Il refusa l'idée et dit comme pour s'excuser :

— Elle est malade.

Elle répliqua avec emportement :

— Vous êtes âgé et vous ne me semblez pas fiable.

Radia prit sa défense. Elle se tourna ensuite vers lui en disant :

— Ne te fâche pas contre ma tante.

La tante l'interrogea sur son plan. Il suggéra un mariage dans le secret, juste le temps de savoir comment l'annoncer par la suite.

Elle s'écria :

— Il ne manquerait plus que cela !

Interrogée, Radia donna son avis :

— Nous sommes du même avis sur ce point. Je n'en suis pas très heureuse, mais je n'ai pas refusé.

La tante s'exclama :

— Tu es libre. Mais j'estime que tout ça est faux, honteux.

Se tournant vers lui, elle dit avec irritation :

— Vous profitez de notre faiblesse, de notre pauvreté, de notre manque de parentèle !

Pour la première fois, Othmân s'emporta pour de bon :

— Je suis l'exemple même de la pauvreté et du manque de parentèle !

La tante répliqua, pleine d'espoir :

— Que chacun de vous cherche le bonheur de son côté alors !

Radia insista :

— Nous avons décidé de chercher ensemble.

La vieille abdiqua enfin :

— Que la volonté de Dieu soit faite !

Le mariage fut conclu au bout d'un mois chez la tante. On changea l'ameublement de l'appartement pour qu'il puisse convenir à leur nouveau mode de vie. Othmân se répétait souvent que sa vie entière consistait en une succession de rêves et de cauchemars et que ce dernier rêve était le plus heureux de tous. Il restait chez Radia jusqu'à minuit environ, puis rentrait chez lui à Rôd al-Farag. Qadriya, qui planait dans son paradis artificiel, ne lui posait pas de questions sur ce qu'il faisait ni d'où il venait. Par sagesse, il fut décidé de remettre à plus tard le projet d'avoir des enfants, le temps de déclarer le mariage, afin de ne pas causer un quelconque embarras à la jeune femme au bureau.

Tout à son bonheur, il oublia Qadriya, son âge avancé et son éternelle attente du poste de directeur général. Il se dit que la vie est faite de miracles exécutés par la divine Providence.

Pour la première fois de sa vie, il s'habillait avec élégance. Un costume gris de laine anglaise, des chaussures anglaises, une chemise et une cravate choisies par Radia. Pour la première fois aussi, il prenait des vitamines, il faisait attention à sa santé et à son hygiène comme jamais il ne l'avait fait. Il dit à Radia :

— Avec toi ma chérie, je commence une nouvelle vie, au vrai sens du terme.

Il l'embrassa et poursuivit :

— Nous aurons beaucoup d'enfants.

Il réfléchit longuement avant de poursuivre :

— Nos années sont entre les mains de Dieu, mais, dans ma famille, on vit très vieux.

Radia l'embrassa en disant :

— J'ai le pressentiment d'un avenir heureux.

— Le cœur du croyant est son guide. J'ai assez de foi pour me faire pardonner mes erreurs. J'ai servi l'Etat avec une fidélité qui compensera largement mes péchés. Lorsque les choses se seront stabilisées, j'irai faire le pèlerinage de La Mecque pour me renouveler l'âme et le corps.

Qadriya s'enfonçait de plus en plus dans la déchéance, ce qui le libérait entièrement. Il la prenait en pitié, mais hésitait toujours à lui avouer son second mariage.

Il n'oubliait pas qu'il se dirigeait vers la fin de son service sans réel espoir de parvenir à l'ultime joyau de sa vie. Or, dans leur course rapide, les jours apportèrent une information inattendue : Abdallah Wagdi venait d'être nommé vice-ministre des Affaires étrangères. Soudain, sans préambule, le poste de directeur général se trouvait libre. Othmân ferma les yeux, tenta de calmer les battements de son cœur. Sa jeune épouse… ses joies… ses rêves… tout fut balayé devant le poste vacant. Son ambition étouffée éclata et, de nouveau, il était cet ancien officiant dans le sanctuaire de l'ascension sacrée.

Radia lui dit :

— Tout le monde parle de toi comme de l'unique candidat.

Il implora :

— Que Dieu réalise tous les espoirs !

Puis, avec douceur et reconnaissance :

— La vie est si étrange, elle lave en un instant les chagrins que l'océan ne peut laver. Elle est notre tendre mère, même si elle nous traite souvent avec dureté.

Il se rendit immédiatement au ministère des Affaires étrangères pour congratuler Abdallah Wagdi. Ce dernier le reçut chaleureusement et lui dit :

— Je vous avoue, Othmân bey, que je suis doublement heureux, une fois pour avoir été nommé vice-ministre et une fois parce que vous allez occuper mon poste au ministère.

Ivre de joie et d'espérance, Othmân quitta le ministère. Il se demandait s'il allait d'abord être nommé au poste en prévision de l'avancement ou s'il allait rester à son poste dans l'attente de la promotion. L'attente le torturait chaque jour un peu plus. Oui, il souffrait, bien que le ministre l'appréciât et que le vice-ministre fût son premier protecteur. Miné par l'impatience, il se rendit chez lui un jour. Bahgat Nour le reçut avec affabilité et l'aborda avec ces mots :

— C'est comme si je lisais dans votre cœur !

Gêné, Othmân sourit mais ne trouva rien à dire.

Le vice-ministre poursuivit :

— Mais vous ne lisez pas dans le mien !

Othmân réfléchit avant de dire :

— Je vous dois tout le bien qui m'est échu dans la vie.

— Nous vous demandons un peu de patience. Vous entendrez bientôt une nouvelle qui vous fera plaisir.

Il le quitta, reconnaissant, en se demandant : "Pourquoi me dit-il de patienter ?" L'atmosphère semblait favorable et pourtant il n'était pas rassuré. Le vice-ministre le fit demander une semaine plus tard, il décela dans son regard une certaine froideur. Son cœur battit la chamade. Bahgat Nour dit :

— Vous vous demandez peut-être ce qui a retardé votre nomination ?

— En effet. Excellence.

— Bien. Vous connaissez mon opinion sur vous. Celle du ministre est identique à la mienne.

— C'est parfait.

Le vice-ministre se tut. Ils échangèrent un long regard, puis ce dernier demanda :

— Qu'est-ce que vous en concluez ?

Déçu, Othmân répliqua :

— Qu'il y a des objections en haut lieu !

— Dites plutôt une guerre !

— Et la conclusion, Excellence ?

— Je pense que notre ministre ne baissera pas les bras.

Il demanda, la gorge sèche :

— A combien estimez-vous mes chances. Excellence ?

— Très grandes. Faites confiance à Dieu, comme il se doit pour un croyant tel que vous.

Sa confiance en Dieu était illimitée. Pourtant, depuis très longtemps, Satan ne cessait de lui jouer des tours à l'Administration. Il devait traverser sans cesse un pont parsemé de clous. Il se lamentait :

— Les chances qui me restent sont rarissimes.

Radia lui dit :

— Ne te désole pas, le grade n'est pas tout dans la vie.

Pourtant, il ne pouvait s'empêcher de se désoler. La désolation prenait racine au fond de lui. Il vieillit soudain d'une génération, ses rêves terrestres tombèrent en poussière. Radia lui suggéra de passer le jour de congé aux Qanâter. Il accepta cette tendre sollicitude et se laissa guider par elle dans le parc.

Elle était véritablement l'unique rayon de bonheur dans sa vie.

Elle lui dit en riant :

— Un ancien adage dit que les soucis s'oublient vite dans les bras de la nature.

Elle s'assit en tailleur sur l'herbe, offrant ses sens et son âme à l'eau, à la verdure, au ciel émaillé de petits nuages. Il la regardait, admiratif et enchanté. Elle lui parlait du charme de la nature, il acquiesçait par courtoisie, tout en balayant l'horizon de son regard, apercevant des paysages qui ne l'avaient jamais attiré ni charmé auparavant. Oui, son regard avait toujours été tourné vers l'intérieur, vers les pensées et les illusions que lui soufflaient ses instincts, vers le Seigneur, la gloire terrestre sacrée, la lutte du bien et du mal, la corruption. A part cela, il n'avait rien vu de l'univers.

— Tu aimes sans doute la nature.

— Je t'aime, toi.

— Regarde les amoureux !

— Il y en a tant !

Elle posa sa main sur la sienne en disant :

— Oublions nos soucis dans cet agréable environnement.

— Oui, oublions !

— Mais au fond tu es triste.

Il poussa un soupir sans dire un mot. Elle poursuivit :

— Tu es un grand fonctionnaire, tu es au premier échelon. Beaucoup d'autres auraient été enchantés avec bien moins que cela.

Il faillit lui dire que la véritable foi était diamétralement opposée au bonheur futile, mais il se retint. Il dit :

— Je ne suis pas comme les autres fonctionnaires et poser des obstacles entre moi et le poste qui me revient de droit n'est qu'un acte bas et mesquin, il constitue par ailleurs une indéniable effraction au système éthique de l'Etat.

— Est-ce que tu n'exagères pas l'importance accordée au fonctionnariat ?

— Le fonctionnariat est la pierre angulaire dans l'édifice de l'Etat, l'Etat est le souffle du divin incarné sur terre !

Elle lui lança un regard éberlué, il en conclut qu'elle était loin de comprendre la mesure et la substance de sa foi.

Elle dit :

— C'est une signification nouvelle pour moi, mais j'ai souvent entendu dire que c'est le peuple qui est habité par le souffle de Dieu !

Il sourit avec mépris en disant :

— Ne me parle pas des luttes politiques !

— Mais c'est ça la vraie vie !

— C'est beaucoup de bruit pour rien.

— La vie autour de nous…

Il l'interrompit avec impatience :

— La vraie vie est au fond du cœur.

Son cœur se serra en imaginant qu'elle pourrait le prendre aussi pour un fou comme tous les autres idiots. Il lui dit en changeant de sujet et en se réfugiant dans un nouvel espoir :

— Ne nous disputons pas.

Elle sourit, tendrement résignée. Il poursuivit :

— Il est temps d'annoncer notre mariage.

Le sang lui monta au visage, elle demanda :

— Les obstacles sont dépassés ?

— Nous devons affronter la vie avec courage afin de mériter notre bonheur.

— C'est tellement beau d'entendre cela !

— Je vais dire la vérité à ma femme.

Un sourire vint éclairer son visage triste :

— Une force sacrée m'appelle à recommencer ma vie et à engendrer des enfants !

Il réitéra ses bonnes décisions à l'oreille de la vieille tante qui lui dit :

— Pour la première fois, tu me parais "humain" et "sage".

Il se mit à rire. Radia aussi éclata de rire. Il dit enfin :

— Vous êtes notre bénédiction, ma tante. Sans vous, notre vie n'a pas de sens.

La vieille sourit avec satisfaction. Il poursuivit :

— Nous avons passé une agréable journée dans les jardins autour des digues de Qanâter, mais il me faut partir maintenant.

— Vous parlerez à votre femme aujourd'hui ? demanda la tante.

— Le plus tôt sera le mieux, dit-il en se levant.

A peine avait-il fait un pas qu'il s'arrêta, le visage soudain crispé. Radia lui demanda :

— Qu'est-ce qui t'arrive ?

Il toucha sa poitrine, mais ne put prononcer un mot.

— Tu te sens fatigué ? Assieds-toi donc.

— J'ai mal là, marmonna-t-il en pointant le doigt vers sa poitrine.

Elle accourut vers lui pour le soutenir, mais il s'écroula dans son fauteuil en s'évanouissant.

Lorsqu'il se réveilla, il était couché dans son lit, encore habillé. On lui avait enlevé uniquement ses chaussures et sa cravate. Il vit un inconnu dans sa chambre et comprit immédiatement qu'il s'agissait du médecin. Le visage de Radia était pâle et triste. Il crut même discerner une certaine inquiétude sur le visage de la tante.

Le médecin le regarda bien droit dans les yeux et lui demanda :

— Comment vous sentez-vous maintenant ?

— Que s'est-il passé ? demanda-t-il à son tour.

— Un petit incident sans gravité.

— Mais…

— Mais vous avez besoin d'un long repos !

— Je me sens parfaitement bien maintenant et je peux me lever, dit-il avec angoisse.

Le médecin répliqua fermement :

— Si c'est comme ça, sachez que ce n'est pas une blague. Du point de vue médical, ce n'est pas grave, mais ça pourrait le devenir, si vous n'obéissez pas à mes consignes. Il vous faut un repos total… un mois au moins.

— Un mois ! s'exclama-t-il.

— Et que vous suiviez à la lettre les consignes pour les médicaments et la diète alimentaire. Aucune discussion là-dessus ! Je reviendrai demain.

Il rassembla ses affaires, les remit dans sa petite sacoche et dit en partant :

— Retenez bien ce que je vous ai dit.

Il accompagna le médecin d'un regard furieux et résigné à la fois. Radia s'approcha jusqu'au bord du lit en l'enveloppant d'un sourire encourageant :

— Un peu de patience. Tout se passera bien.

Son regard reflétait une certaine angoisse. Elle lui caressa le front avec tendresse :

— Ne t'inquiète pas.

— Mais il y a tant de choses…

— Je ferai le nécessaire au ministère.

— Comment ?

— Il faudra dire la vérité. Il n'y a pas de honte à cela.

— La situation sera difficile !

— Il faudra aussi prévenir ta première femme.

— Ce sera encore plus difficile.

— Nous devons affronter la réalité, à tout prix !

— Repose-toi et laisse-nous faire, ajouta la tante.

C'était ce qu'il avait de mieux à faire : il devait tenir le coup. Au fond de lui la volonté de vivre refusait la résignation et le désespoir. Advienne que pourra ! En fin de compte, la situation ressemblait à une bonne blague !

Il ferma les yeux, laissant les événements se croiser loin de lui, bien qu'il en fût le centre. Ses collègues s'empressèrent à sa porte, mais, comme le médecin lui interdisait les visites, il reçut des montagnes de cartes portant leurs prières et leurs vœux de prompt rétablissement. Il se souvint de Saafân Basyouni et de Hamza Souèfi et fut assailli par d'autres souvenirs désagréables. Il se demanda dans quel état se trouvait ce dernier à l'heure qu'il était.

Etait-il toujours en vie ? De nouveaux fonctionnaires étaient nommés, ils ne le connaissaient pas et peut-être ne le connaîtraient-ils jamais. Par-dessus le marché, les nuages couraient dans le ciel et disparaissaient derrière l'horizon ! Il comprit alors la signification de la ronde de l'univers.

Il ferma les yeux quelques instants et, lorsqu'il les rouvrit, il vit Qadriya assise à son chevet. Dans la brume de ses yeux, il lut une douce stupéfaction, une indifférence semblable à la lune recouverte d'un léger nuage. Il se dit qu'elle se trouvait dans un univers différent et qu'il n'avait aucune crainte à se faire de son côté. D'ailleurs, elle était sûrement munie des recommandations du médecin, car elle lui demanda avec beaucoup de douceur :

— Comment te sens-tu ?

Gêné, il sourit et répondit avec gratitude :

— Bien. Je te remercie.

Elle semblait faire des reproches à un inconnu en reprenant :

— On me dit que ce serait risqué de te transporter dans ta vraie maison. Pourtant, j'aurais bien voulu veiller sur toi !

— Je te remercie Qadriya. Je te dois déjà beaucoup.

— Repose-toi bien. Que le Seigneur veille sur toi.

Elle hocha la tête en faisant montre d'une sagesse inaccoutumée :

— Tu as tes raisons bien sûr, je les comprends bien, va. Tu désires un enfant, c'est ton droit. Que Dieu te l'accorde !

— Tu es très bonne, Qadriya…

Elle se tut, emportée par une hébétude au parfum de paradis. Il était soulagé que le secret fût enfin dévoilé, qu'il ait dépassé la zone dangereuse et explosive. Mais, d'un autre côté, il se rendait compte de la gravité de son état.

Quel espoir lui restait-il pour l'échelon ultime ?

Quel espoir lui restait-il d'avoir un enfant ?

Il dit à Radia :

— Je n'ai pas senti la moindre alerte, ni le plus petit signe de fatigue !

— Cela n'a pas étonné le médecin.

— Je comprends maintenant la véritable signification des mots “surprise” et “traîtrise” !

— Ce n'est qu'un nuage, il ne tardera pas à se dissiper.

— Je suis surtout désolé pour toi.

— Pour moi ? Mais la seule chose qui m'importe à moi, c'est ta santé, ton bonheur !

Il la regarda avec amour et tendresse en disant :

— Il n'y a aucune sécurité en ce bas monde.

Elle baissa la tête, il crut qu'elle cachait ses larmes.

— Je te suis reconnaissant pour tout. Tu es ma lumière dans cette vie illogique et irréelle.

— Emplis-toi le cœur de pensées agréables, pour ton bien et pour celui de…

— Est-ce que Qadriya est partie en paix ? demanda-t-il en soupirant.

— Oui.

— J'ai eu l'impression que sa voix résonnait avec irritation. Que s'est-il passé ?

— Rien du tout ! Ce n'est qu'une pauvre femme.

— C'est vrai. Nous commettons des erreurs comme nous respirons.

— Tu dois te reposer.

— Allons-nous pouvoir réaliser l'un de nos rêves ? demanda-t-il en la regardant tendrement.

— Avec l'aide de Dieu.

Il reprit avec tristesse :

— En un instant de désespoir, j'ai oublié les échelons et j'ai concentré tous mes espoirs dans un seul rêve : avoir un enfant.

— Merveilleux ! Nous allons réaliser ce rêve.

— Merci ma chérie.

— Calme-toi maintenant, afin que notre bonheur soit parfait.

— Mais je me pose des questions sur le sens de la perte d'un espoir éternel… Est-ce que cela signifie que le monde peut disparaître ? Que cela risque de survenir tout simplement ?

— Pourquoi ne pas laisser ces cogitations philosophiques à plus tard ?

— Bien.

— Est-ce que tu désires quelque chose avant de t'endormir ?

— Oui, je désire connaître le sens de la vie, répondit-il en souriant.

38

Il lui fut enfin permis de recevoir ses visiteurs : collègues, subordonnés, garçons de courses et plantons. Les entretiens avaient lieu dans la chambre à coucher, duraient de plus en plus longtemps, présageant un rétablissement total. On devisait de la santé et de la médecine, des miracles de la guérison, de la miséricorde divine, de l'habileté des médecins, des nouvelles du ministère et de l'Administration, des cartes de vœux envoyées par le ministre et par le vice-ministre.

— Pourquoi n'est-il pas venu lui-même ?

— Il est noyé dans le travail jusqu'aux oreilles. Mais le prétexte est bien faible, je reconnais.

— Quelle importance de toute façon !

Ils passaient vite aux conversations d'ordre général et évoquaient la dernière soirée musicale de la radio, la hausse des prix, le conflit des générations…

Il participait aux conversations avec modération et les suivait avec attention. Et voici qu'ils parlaient encore politique ! Les conflits et les agitations heurtaient son ouïe avec des mots clinquants : La liberté… La démocratie… Le peuple… Le prolétariat… Les courants révolutionnaires… Les prévisions sur les révolutions à venir… Il se demandait pourquoi l'individu qui ployait sous ses propres espoirs avait encore besoin de tout cela. Les autres pensaient que les espoirs personnels sont assujettis aux rêves révolutionnaires ! Dans ce cas, quelle révolution lui garantirait la guérison, la progéniture et l'incarnation de la parole divine dans l'Etat ? Il garda ces pensées pour lui et ne confia son secret à personne, car les autres étaient tout au plus un méprisable troupeau dans les pâturages de la misère. Ils s'accrochaient aux rêves par faiblesse, par défaillance de leur foi, ils ignoraient que la solitude même était une forme de dévotion.

La sève d'une guérison imminente circula en lui, il voulut tester ses forces un jour qu'il se trouvait seul dans sa chambre. Il glissa jusqu'au bord du lit, descendit ses jambes avec précaution et posa les pieds par terre en murmurant :

— A la grâce de Dieu !

Il se leva en prenant appui sur le bord du lit et, reprenant confiance en lui, il avança le pied comme un bébé faisant ses premiers pas. Il eut du mal à marcher car ses jambes s'étaient affaiblies de cette longue immobilisation. Il parvint néanmoins jusqu'à la porte, l'ouvrit et poursuivit son chemin jusqu'au salon, désireux de ménager à sa femme une agréable surprise. Il entendit les bribes d'une conversation entre Radia et sa tante. Radia disait avec irritation :

— Qui ?… Qui ?…

La voix de la tante se faisait très basse, contrairement à son habitude :

— Tant pis pour toi ! Je te l'ai souvent répété.

— A quoi ça sert maintenant ?

— C'est le juste châtiment de ta cupidité et de ta mauvaise conduite !

— Ne crie pas comme ça ! Il va t'entendre !

Puis le silence se fit.

Stupéfait, il rebroussa chemin vers sa chambre.

De quoi parlaient-elles ? De quel crime ? De quelle cupidité ? De quelle mauvaise conduite s'agit-il ?

Il ferma les yeux en se mordant les lèvres :

"Seigneur ! Est-ce que cela signifie que…? Est-ce possible ?"

Pourquoi non ? Il avait tant de fois voulu jouer à ce jeu-là sans jamais réussir. Il avait eu tant de déceptions au point de perdre toute notion de sa propre existence.

"Quel idiot je suis !"

Il eut une rechute. Il fut terrassé par une nouvelle crise et resta de nombreuses journées entre la vie et la mort, mais il semblait s'accrocher à la vie malgré tout. Il ne cessait de se répéter :

"C'est un bon combat, mais c'est une bataille perdue… Que la volonté de Dieu soit faite !"

On lui dit qu'il avait dépassé le stade dangereux, mais il devait admettre que son repos allait durer longtemps. Il ne dit rien à personne mais, désormais, il offrait à Radia un visage aux yeux toujours clos. Il ne lui en voulait pas et n'était pas en colère contre elle, il se disait :

"Je n'ai le droit de la haïr que comme je me hais moi-même."

Il se disait aussi :

"Si je pouvais avoir un enfant avec elle, je n'hésiterais pas une seconde. Ainsi, le jeu aurait ses deux faces, la blanche et la noire."

— Quel idiot je suis ! soupira-t-il. C'est vraiment ce qui s'appelle une mauvaise fin.

Il n'était pas en colère, mais il avait perdu toute confiance.

*

Un soir, Radia entra dans sa chambre le visage radieux :

— Le vice-ministre vient te voir.

Bahgat Nour fit son entrée, digne comme à son habitude. Il lui tendit la main, s'assit à son chevet en disant :

— Courage !

— Soyez le bienvenu, Excellence.

— Vous méritez tous les honneurs, nous ne pouvons pas oublier votre altruisme.

Othmân en eut les larmes aux yeux. Le vice-ministre poursuivit :

— Vous avez laissé parmi nous un vide que personne ne peut combler.

— C'est votre générosité qui s'exprime.

— Bientôt vous serez rétabli. Vous nous reviendrez, et nous serons à vous attendre. Je vous apporte une bonne nouvelle.

Il dit cela en souriant, alors que l'autre le regardait avec stupeur et épuisement à la fois.

— Aujourd'hui a été promulgué le décret de votre nomination au poste de directeur général, poursuivit le vice-ministre.

Othmân continuait à le regarder fixement. Le vice-ministre reprit :

— Le droit et la justice ont enfin pris le dessus.

— C'est un bienfait de votre magnanimité, murmura Othmân.

— Son Excellence M. le ministre m'a chargé de vous transmettre ses salutations et ses vœux de prompt rétablissement.

— Je sais gré à Son Excellence.

L'homme partit, laissant derrière lui d'immenses espoirs, comme s'il était un messager de la Miséricorde divine. Les yeux fermés, Othmân reçut les félicitations de Radia et de sa tante et fut envahi de nouveau par le doute. Il entendit Radia prononcer :

— Je suis si heureuse !

Il jouit calmement de son succès. Il était enfin Son Excellence, l'occupant de la pièce bleue, la référence des décisions et des ordres administratifs, la source des directives rationnelles pour une administration sage et une gestion judicieuse des affaires, un esclave parmi les esclaves de Dieu, capable d'ordonner le bien et d'interdire le mal. Il se dit à lui-même :

"Seigneur ! Ta grâce sera totale le jour où Tu m'accorderas l'exercice du pouvoir afin d'œuvrer à

élever encore plus Ton prestige sur terre !”

Mais le médecin lui dit :

— Je suis plus concerné par votre santé que par votre poste !

Il semblait ferme et entêté. S’il disait vrai, sa promotion resterait une simple formalité sans aucun contenu. Othmân répondit :

— Un véritable croyant ne se préoccupe pas seulement de sa santé.

— Je n’ai jamais entendu de telles paroles, répliqua le médecin.

— Tous mes congés seront peut-être consommés pendant que je suis au lit. Je risque d’être mis à la retraite !

— On ne peut pas contrecarrer sa destinée !

“Ils m’ont peut-être accordé la promotion par charité, ils savent bien que le poste leur restera !” se dit Othmân avec amertume.

Il appela Radia et lui dit :

— Je ne voudrais pas être pour toi un fardeau plus longtemps.

— Qu’est-ce que tu veux dire ? lui demanda-t-elle avec perplexité.

— Soigner un malade est une lourde tâche.

Elle posa un doigt sur ses lèvres pour le faire taire. Il repoussa gentiment sa main :

— J’entre demain à l’hôpital, au service du médecin traitant.

Radia protesta, mais il insista. Le médecin agréa cette suggestion ; Othmân fut placé dans une chambre privée. Et malgré l’incessant va-et-vient des visites, il renoua avec sa solitude de jadis.

Les journées passaient dans leur ronde éternelle. Il était presque coupé du monde extérieur. Qadriya avait cessé ses visites à cause de la maladie et de la déchéance. Il s’abandonna à son sort, indifférent à ce qu’il fut, à ce qu’il était et à ce qu’il adviendrait de lui. Il supportait avec beaucoup de désagrément les heures que Radia passait à ses côtés, mais il gardait ses peines pour lui. En même temps, il était conscient de leur équité. Il continuait à avoir foi dans ses croyances, dans la vie difficile et sacrée, dans la lutte et la souffrance, dans l’espoir lointain et élevé. Il se disait et se répétait que les vicissitudes de son existence n’entamaient pas sa confiance. Il détestait les paroles creuses de réconfort et admettait que son entrée dans ses nouvelles fonctions était un rêve, que son rétablissement et l’engendrement d’un enfant étaient un autre rêve, mais… qui sait après tout !

Ce qui lui faisait le plus de peine, c’était que les choses continuaient leur cours, indifférentes à son sort : la nomination, la promotion, la retraite, l’amour, le mariage, le divorce, les conflits politiques et leurs slogans passionnés, la succession du jour et de la nuit…

Voici que dans la me les appels des vendeurs des quatre-saisons annonçaient l’approche de l’hiver.

C’était une chance que le nouveau tombeau, baigné de soleil, ait reçu son approbation.

DU MÊME AUTEUR

Passage des miracles, Sindbad-Actes Sud, 1983 ; “Babel”, 2007.
Le Voleur et les Chiens, Sindbad-Actes Sud, 1985 ; “Babel”, 1996.
Impasse des deux palais, Lattès, 1987 ; LGF, 1989.
Le Palais du désir, Lattès, 1987 ; LGF, 1990.
Récits de notre quartier, Sindbad-Actes Sud, 1988 ; “Babel”, 1999.
Le Jour de l’assassinat du leader, Sindbad-Actes Sud, 1989 ; “Folio”, Gallimard, 2001.
La Chanson des gueux, Denoël, 1989 ; “Folio”, Gallimard, 1992.
Dérives sur le Nil, Denoël, 1989.
Le Jardin du passé, Lattès, 1989 ; LGF, 1991.
Miramar, Denoël, 1990.
Les Fils de la médina, Sindbad-Actes Sud, 1991 ; “Babel”, 2003.
Mahfouz par Mahfouz. Entretiens avec Gamal al-Ghitany, Sindbad-Actes Sud, 1991.
Chimères, Denoël, 1992 ; “Folio”, Gallimard, 1994.
Le Mendiant. Sindbad-Actes Sud, 1997 ; “Babel”, 2002.
Vienne la nuit, Denoël, Alif, 1996 ; “Folio”, Gallimard, 1998.
Le Cortège des vivants (Khan al-Khalili), Sindbad-Actes Sud, 1999. *Le Voyageur à la mallette*, éditions de l’Aube, 1996 ; “L’Aube poche”, 2001.
Mon Egypte. Dialogues avec Mohamed Salmawy, Lattès, 1996. *L’Amour au pied des pyramides*, Sindbad-Actes Sud, 1997 ; “Babel”, 2002.
Les Mille et Une Nuits, Sindbad-Actes Sud, 1997 ; “Babel”, 2006.
La Quête, Denoël, 1997 ; “Folio”, Gallimard, 1999.
Matin de roses, Sindbad-Actes Sud, 1998 ; “Babel”, 2001.
La Malédiction de Râ, Archipel, 1998 ; Libre Diffusion, 1999 ; LGF, 2001.
Akhénaton le renégat. Denoël, 1998 ; “Folio”, Gallimard, 2000.
Le Monde de Dieu, Sindbad-Actes Sud, 2000.
La Belle du Caire, Denoël, 2000.
Le Vieux Quartier et autres nouvelles, éditions de l’Aube, 2001.
Miroirs, Desclée de Brouwer, 2001.
“Thésaurus” : *Œuvres romanesques*, Sindbad-Actes Sud, 2002.
Propos du matin et du soir, Sindbad-Actes Sud, 2002.
Son Excellence, Sindbad-Actes Sud, 2006.
Pages de Mémoires. Entretiens avec Ragâ’ al-Naqqâch, Sindbad-Actes Sud, 2007.